

**Il nous restera
ça**

Grimaldi, Virginie

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

VIRGINIE GRIMALDI

IL
vous
RESTERA
ça



**LA ROMANCIÈRE
FRANÇAISE
LA PLUS LUE**

DEPUIS 2019*

fayard

Virginie Grimaldi

Il nous restera ça

Fayard

Chère lectrice, cher lecteur,

Bienvenue chez Jeanne, Iris et
Théo. J'espère que vous vous y
sentirez chez vous.

Merci de me lire ! ♥

Amitiés,
Virginie Grimaldi

De la même autrice

Le Premier Jour du reste de ma vie, City, 2015 ; LGF, 2016.

Tu comprendras quand tu seras plus grande, Fayard, 2016 ; LGF, 2017.

Le parfum du bonheur est plus fort sous la pluie, Fayard, 2017 ; LGF, 2018.

Il est grand temps de rallumer les étoiles, Fayard, 2018 ; LGF, 2019.

Chère Mamie, Fayard/LGF, 2018, au profit de l'association CéKeDuBonheur.

Quand nos souvenirs viendront danser, Fayard, 2019 ; LGF, 2020.

Et que ne durent que les moments doux, Fayard, 2020 ; LGF, 2021.

Chère Mamie au pays du confinement, Fayard/LGF, 2020, au profit de la Fondation Hôpitaux de Paris-Hôpitaux de France.

Les Possibles, Fayard, 2021 ; LGF, 2022.

*Pour Serena, Sophie et Cynthia,
mes évidences.*

Il y a une faille dans toute chose.

C'est par là qu'entre la lumière.

Leonard Cohen

Il ne faut pas avoir peur du bonheur,

c'est juste un bon moment à passer.

Romain Gary

Prologue

Jeanne

Trois mois plus tôt

C'était le grand jour. Jeanne n'avait pas dormi de la nuit. Elle ajusta son chignon et y épingla le voile. Ses mains tremblaient légèrement, rendant la tâche plus ardue. Elle avait tenu à être seule pour se préparer, malgré les propositions pressantes de tout le monde de l'accompagner. Elle mesurait l'importance de cet instant, ce genre de moment charnière qui s'incruste profondément dans la mémoire pour ne jamais la quitter, et elle tenait à s'y consacrer pleinement, sans distraction. Par la fenêtre, le soleil de juin éclaboussait le parquet en chêne de la chambre. Cette flaque dorée était son endroit préféré de l'appartement. Elle apparaissait en fin de matinée, lorsque les rayons se frayaient un passage entre les cheminées de l'immeuble d'en face. Jeanne n'aimait rien tant que s'y poster, les deux pieds ancrés dans la douce chaleur. Un jour, Pierre l'avait surprise, face à la fenêtre, yeux fermés, bras écartés, inondée de lumière. Entièrement nue. Elle avait souhaité disparaître entre les lames du parquet tant elle avait eu honte, mais Pierre avait ri :

– J'ai toujours rêvé d'épouser un suricate.

C'était une demande en mariage improbable, originale, presque folle. La quatrième depuis qu'ils avaient emménagé ensemble. Elle avait décliné toutes les autres, farouchement éprise de liberté. Là, dans la flaque de soleil, séduite par la fantaisie de cet homme qui acceptait la sienne, elle avait dit oui.

L'horloge du salon sonna, elle était en retard. Jeanne jeta un dernier coup d'œil au miroir et quitta l'appartement.

Elle avait décidé de se rendre à pied à l'église, laquelle se trouvait à deux rues à peine. Sur le trajet, plusieurs regards s'attardèrent sur elle. Des têtes se retournèrent. Une jeune fille la filma avec son téléphone. Sa tenue ne passait pas inaperçue. Jeanne ne remarqua rien, obnubilée par une seule pensée : dans quelques minutes, elle serait avec Pierre. Il devait déjà être sur place, dans le beau costume gris qu'elle avait

choisi.

Le parvis était vide. Tout le monde se trouvait à l'intérieur. Jeanne lissa l'étoffe de sa longue robe en tentant de maîtriser ses tremblements. Ses jambes la soutenaient difficilement. Elle plaqua un sourire sur son visage et passa les portes en bois.

L'église était comble. Les bancs n'avaient pas suffi, des chaises avaient été ajoutées sur les côtés, et plusieurs personnes demeuraient debout. Tous les regards convergèrent vers Jeanne. Elle n'y prêta pas attention. D'un pas lent, elle remonta la nef en ne quittant pas Pierre des yeux. Un instant, elle se demanda si sa poitrine allait résister aux assauts de son cœur. L'orgue jouait un morceau qu'elle ne connaissait pas, elle avait pourtant choisi « Hallelujah », de Leonard Cohen. Le prêtre se tenait derrière l'autel, les mains jointes devant lui.

Sur sa droite, un geste attira l'attention de Jeanne. Suzanne lui indiquait une place libre sur le premier banc. Elle sourit, et continua son chemin vers l'homme qu'elle aimait.

L'orgue se tut lorsqu'elle parvint à sa hauteur. Le silence était total. Jeanne observa longuement le visage de Pierre. Ses longs cils, son menton rond, son front droit. Jamais elle ne s'était lassée de ses traits. Ils étaient devenus son paysage, son décor. Comment allait-elle pouvoir s'en passer ? Le prêtre se racla la gorge, l'office allait devoir commencer. Elle lui adressa un maigre sourire en repensant au père Maurice qui les avait mariés, dans cette même église, cinquante ans plus tôt, puis elle souleva son voile noir, prit appui contre le cercueil pour se pencher, et déposa sur les lèvres de son mari leur ultime baiser.

Théo

Deux mois plus tôt

J'ai trouvé une vieille bagnole. Un type est venu demander si on pouvait accrocher l'annonce à la boulangerie. J'étais en train de glacer les éclairs au café.

Il a dit à Nathalie : « C'est urgent, j'ai besoin de thunes. »

Elle a refusé, elle déteste quand le comptoir est encombré de papiers, elle refoule toujours les gens qui viennent déposer des pubs ou des annonces. Le type était déjà sur le trottoir quand je l'ai rattrapé. Il avait une tête qui invitait plus à la fuite qu'à la confiance, avec un œil qui clignotait et des paluches de la taille d'une raquette, mais, si lui avait besoin de thunes, moi j'avais besoin d'une caisse.

Il m'attendait sur le parking à la fermeture. Vu le prix, je m'attendais au pire, mais c'était pire que le pire. Une 205 blanche avec l'aile défoncée et le reste pas mieux. Sur le capot et le coffre, il avait remplacé les insignes Peugeot par des insignes Ferrari. Des autocollants du meilleur goût recouvraient entièrement la vitre arrière. J'ai demandé à voir le moteur, le capot n'a jamais voulu s'ouvrir. Elle a démarré, c'est tout ce qui comptait.

– Je t'en donne cent euros, j'ai dit.

– Trois cents, non négociable, il a répondu.

– Elle va pas rouler longtemps, elle vaut pas trois cents.

Son œil a clignoté plus vite, peut-être qu'il me menaçait en morse.

– J'ai dit « non négociable », me fais pas perdre mon temps. Tu la veux ou pas ?

J'ai refait un tour de la voiture, j'ai maté les sièges, ils étaient en assez bon état.

– Deux cents et un éclair au café. J'ai que ça, frère.

Il a baissé la tête, j'en ai profité pour regarder ses mains, j'aurais pas dû. D'une claque, il m'envoyait voir Thomas Pesquet. Il m'en a tendu une :

– Ça roule. Garde l'éclair, je suis au régime.

Il a barré la carte grise et on a rempli les papiers de vente. Il a recompté deux fois les billets, et il les a enfouis dans la poche intérieure de son blouson. Un tiers de ma première paye. Avant de partir, il m'a balancé une tape dans le dos, mon bras a failli tomber. J'ai jeté mon sac sur la banquette arrière, j'ai collé le « A » et j'ai tracé.

Les rues de Paris sont blindées, la voiture cale à tous les feux rouges. C'est la première fois que je conduis depuis que j'ai eu le permis. Ici, je bouge en métro.

Demain, ça fera deux mois que je bosse. Au lycée, les profs me poussaient à faire des études. Mais j'avais plus le choix. Avec le CAP, je gagne presque la moitié du SMIC. À la pâtisserie, ils m'ont prévenu : faut pas compter sur un CDI après le diplôme. Mais, dans ce domaine, c'est pas le boulot qui manque. Je suis doué : là où je vivais avant, tout le monde adorait mes gâteaux. Ils m'en réclamaient à chaque occasion, et je me faisais pas prier pour leur en préparer. Ça doit leur manquer.

Ça klaxonne derrière. Dans le rétro, un gars me gueule dessus. Je tourne la clé, j'appuie sur l'accélérateur, la voiture tousse, je retente, elle démarre au moment où le feu passe à l'orange. J'avance, avec un petit signe de la main pour le mec dans le rétro. Il me répond avec son majeur.

J'arrive à Montreuil en même temps que la nuit. Je trouve une place rue Condorcet, en face d'une petite maison aux volets bleus. J'attrape mon sac et j'en sors le sandwich que Nathalie m'a vendu. Deux euros, parce qu'il allait partir à la poubelle. Elle a soufflé quand j'ai demandé si je pouvais la payer demain. Elle est tellement radine, ma main à couper qu'elle utilise les deux faces du PQ.

La pluie se met à tomber, je teste les essuie-glaces, ils ne marchent pas. Je m'en fous. Je ne compte pas rouler avec cette caisse. Je m'installe sur la banquette arrière, la tête calée contre mon sac, couvert de mon manteau. J'enfonce mes écouteurs dans mes oreilles et je lance le dernier Grand Corps Malade. J'allume la clope roulée que je garde depuis ce matin, et je ferme les yeux. Ça fait longtemps que je ne me suis pas senti aussi bien. Ce soir, je ne dormirai pas dans le métro. Pour deux cents balles, je me suis offert un chez-moi.

Iris

Un mois plus tôt

À deux ans, je suis tombée du cheval en bois d'un manège. Mon père m'avait mal attachée et a été distrait par ma mère, qui, depuis le banc, lui criait de me tenir. Je me suis cassé le poignet, j'ai dû être opérée et recousue. Ma mère en a voulu à mon père, mon père en a voulu à ma mère, moi j'en ai voulu au cheval. C'était ma première cicatrice.

À six ans, pour ne pas perdre face à mon cousin, j'ai tout donné lors d'une course de patins en tissu sur le parquet de ma grand-mère. Ma lèvre inférieure s'est ouverte en deux sans intervention de Moïse. À l'hôpital, ils ont recollé les morceaux avec du scotch. C'était ma deuxième cicatrice.

À sept ans, le caniche abricot de mes voisins a emporté un bout de mon mollet avec lui. C'était ma troisième cicatrice.

À onze ans, en cours d'anglais, la prof venait de m'interroger quand une violente douleur m'a pliée en deux. Elle y a vu un subterfuge pour passer mon tour et a refusé de me laisser aller à l'infirmerie. Le lendemain matin, on m'opérait d'une appendicite, et, culpabilité aidant, je devenais la chouchoute de ma prof d'anglais. C'était ma quatrième cicatrice.

À dix-sept ans, je me suis fait retirer un grain de beauté sur la joue. Il était en relief et moche, j'avais l'impression d'avoir un Choco Pops sur le visage. Il m'a valu cinq piqûres pour l'anesthésie et six points. C'était ma cinquième cicatrice.

À vingt-deux ans, je me suis levée un matin avec une douleur au coccyx qui m'obligeait à marcher comme si j'avais des palmes aux pieds. À l'examen, le médecin a décelé un abcès qui nécessitait une opération immédiate. L'anesthésie s'est mal passée, j'ai cru crever, mais, au réveil, le plafond m'a assuré que je n'étais pas au paradis. Pendant trois semaines, j'ai eu un épais pansement idéalement placé qui a amorti mon assise. C'était ma sixième cicatrice.

À vingt-six ans, allongée sur le dos en train de bronzer à la plage, j'ai, à la faveur d'un coup de vent, reçu le pied du parasol de mon voisin de serviette sur le tibia. Il s'est confondu en excuses et en a profité pour m'inviter à dîner, j'ai préféré partir avec les pompiers.

C'était ma septième cicatrice.

À trente ans, j'ai rencontré Jérémy. C'est ma huitième cicatrice.

SEPTEMBRE

Jeanne

Jeanne plongeait la girafe dans la cocotte et observa la chair des légumes se désintégrer.

Pendant cinquante ans, Pierre et elle avaient tissé leurs habitudes. C'était elle qui se réveillait la première, chassée du sommeil par ses idées noires. Elle était née ainsi, dotée d'une mélancolie encombrante, qui déposait un voile opaque sur toutes les bonnes nouvelles et les moments joyeux. Parfois, sans raison perceptible, elle sentait un gouffre s'ouvrir dans son ventre et un vide abyssal l'aspirer. Elle s'en était accommodée, comme on s'habitue à un bruit de fond.

Elle sortait du lit doucement, se servait un thé et s'installait dans la deuxième chambre, où elle cousait jusqu'à ce que Pierre se lève à son tour. Dès lors, ils prenaient leur petit-déjeuner ensemble, se préparaient ensemble et sortaient ensemble pour aller travailler séparément. Le soir, elle rentrait après lui, il était passé à la boulangerie, elle chez le primeur, et ils cuisinaient ensemble, dînaient ensemble, regardaient un film ou une émission ensemble.

Depuis trois mois, Jeanne détissait, maille après maille, les habitudes. Le pluriel était devenu singulier. C'était le même décor, les mêmes heures, pourtant tout sonnait creux. Même la mélancolie avait disparu, comme si toute sa vie avait été un entraînement au deuil qu'elle affrontait. Elle était désensibilisée.

Boudine aboya quand on sonna à la porte. Le facteur se tenait dans l'encadrement, un recommandé à la main.

– Une petite signature, madame Perrin ?

Elle s'exécuta tandis que Boudine reniflait avec avidité les chaussures de l'émissaire. Cette chienne avait la particularité d'imiter à la perfection le grognement d'un cochon.

Jeanne n'ouvrit pas l'enveloppe, elle savait ce qu'elle contenait. La même chose que les deux précédentes. Elle n'avait pas répondu non plus au dernier appel. C'était Pierre qui gérait les comptes bancaires.

Elle savait, parce qu'il ne le lui avait pas caché, que la situation financière était fragile depuis plusieurs mois.

Jeanne et Pierre appartenaient à ce que l'on appelait la classe moyenne. Leurs salaires leur avaient permis de devenir propriétaires d'un quatre-pièces dans le 17^e arrondissement en 1969 et de vivre correctement, sans excès ni privation importante. Une fois l'an, ils s'offraient un voyage et faisaient un don à plusieurs associations. La retraite avait mis un coup de frein à leur rythme de vie, ils avaient voyagé plus près, diminué leur consommation de poisson et de viande et Pierre s'était appliqué à faire les comptes de manière plus régulière. La pension de réversion qu'elle touchait désormais à la place de la retraite de Pierre avait fait plonger le compte dans le rouge. Le conseiller bancaire, bien que compatissant, lui avait suggéré de vendre son appartement. C'était exclu. Ce n'était pas *son* appartement, c'était *leur* appartement. Pierre y vivait encore, dans l'odeur de tabac à pipe qui avait imprégné les murs, dans la porte de la cuisine qu'il avait peinte en vert un jour de printemps, dans sa silhouette courbée qu'elle distinguait encore à la fenêtre.

Elle posa l'enveloppe sur le buffet de l'entrée et laissa Boudine monter sur ses genoux. Elle alluma la télé et sélectionna une chaîne au hasard. Tout plutôt que le silence. Sur l'écran, un jeune homme faisait visiter les pièces d'un appartement. Une voix, sans doute celle du journaliste qui avait réalisé le reportage, énonçait les chiffres de ce qu'il présentait comme un mode de logement en plein essor. Un bandeau résumait le sujet : « La colocation, un arrangement gagnant ».

Théo

Comme tous les jeudis, c'est le camion des éboueurs qui me réveille. Il est six heures. J'enfonce ma tête dans l'oreiller que j'ai piqué chez Monop. Ils y ont vu que dalle, je suis rentré le ventre plat, je suis ressorti à deux doigts d'accoucher. J'ai pas fait le crevard, j'ai pris le moins cher. J'étais obligé, la première nuit j'ai dormi contre mon sac, je me suis chopé un torticolis d'un autre monde. Ma tête était coincée à gauche, impossible de redresser, obligé de marcher en pas chassés, on aurait dit « Le lac des cygnes éclopés ». Je suis pas trop douillet du couchage, pourtant, j'ai l'habitude de pioncer n'importe où. Dans le métro, c'était le pire, pas à cause du carrelage, mais à cause de la peur. Une fois, ils m'ont attrapé à trois pour me tirer mon téléphone, j'ai cru que j'allais y passer. Je suis bien mieux dans ma caisse.

Je fais un tour sur les réseaux sociaux, comme tous les matins. J'ai un message de Gérard, je ne l'ouvre pas. Rien d'autre. Ils m'ont vite oublié.

La maison aux volets bleus dort encore, j'aime bien imaginer la vie là-dedans. Au lycée, les profs me reprochaient d'être dans la lune, ils m'appelaient le rêveur. Je rêve pas, je m'évade. La réalité est ma prison.

Derrière les volets bleus, j'imagine de la moquette dans les chambres. Moelleuse, avec les pieds qui s'enfoncent bien dedans, pas un truc râpeux comme j'avais dans ma piaule. Une odeur de vanille, des bougies qui flambent. De la musique en fond, du classique ou un truc du genre. Des clés sur le meuble de l'entrée, des chaussons dessous. Une tasse de café fumant sur la table basse. La mère dans le canapé, encore en pyjama, qui lit pour la cinquième fois un Romain Gary. Le père sous la douche, qui siffle. Le fils qui dort encore, entre une couette volumineuse et un oreiller pas volé. Un chat qui ronronne sur le ventre de son maître. Putain. Mon imagination est un téléfilm de Noël.

Je cherche la motivation pour me lever et enfiler mes fringues. Tous

les soirs, je me déshabille avant de me pieuter et je me couvre avec le vieux manteau qu'Ahmed m'a filé quand je suis parti. Je fais une lessive tous les quinze jours à la laverie solidaire de la Croix-Rouge. Je me lave les dents avec l'eau d'une gourde, pour le reste je fais ma toilette dans un évier de la boulangerie pendant la pause de midi. Deux fois par semaine, je prends une douche gratos aux bains-douches municipaux et j'en profite pour me raser. J'ai toujours détesté être crade, je supporte pas quand je pue, une douche chaude tous les jours, c'est ce qui me manque le plus. Ça et des gens pour qui compter.

Je suis toujours en train de comater quand une lumière m'aveugle. Un poing cogne la tête, je comprends vite que c'est les flics. J'ouvre la portière, les manivelles pour descendre les vitres ont disparu.

– Police nationale, papiers s'il vous plaît.

J'ai envie de répondre « ciseaux », mais pas sûr que ça les fasse rire.

Ils sont deux, plutôt sympas, m'expliquent que je dois partir. J'en suis à douze PV en deux mois, j'ai beau bouger la voiture de quelques places régulièrement, ça suffit pas.

– Vous ne pouvez pas rester ici.

Je leur explique que je ne fais rien de mal, que je veux juste crêcher au calme, que tous les matins je prends la ligne 9 pour aller bosser, que je rentre le soir pour dormir, y a rien à faire, ils veulent que je me casse.

– Pourquoi vous restez dans cette rue ? me demande le plus jeune des deux.

Je hausse les épaules. Ils poursuivent leur discours, me menacent de faire enlever la voiture par la fourrière, mais je ne les écoute plus. Derrière eux, au premier étage, un volet bleu est en train de s'ouvrir.

Iris

C'est le douzième appartement que je visite. Plus miteux que les onze autres, et ce n'était pas gagné. L'agent immobilier ne se donne pas la peine d'ouvrir la bouche, son travail est mâché par le marché : on est une vingtaine, entassés sur le palier et dans l'escalier, à avoir pour désir ultime d'écrire notre nom sur la sonnette défraîchie. Le loyer est indécent, pourtant j'entends une jeune femme proposer de payer plus. Un barbu s'offusque bruyamment, les autres, dont moi, choisissent de ne pas faire de vagues pour éviter de voir leur candidature évincée. Je les observe à la dérobée, essayant d'évaluer à leur tenue et à leur attitude le montant de leur salaire. Combien, parmi eux, ont un meilleur dossier que le mien ? Dix-neuf, sans aucun doute.

Depuis que je suis à Paris, mes économies ont fondu. Le studio que je loue à la semaine me revient moins cher que l'hôtel, mais je ne pourrai tenir ce rythme longtemps.

L'agent immobilier referme la porte du taudis en rangeant l'ensemble des papiers dans sa sacoche :

– Nous allons étudier les documents, et je vous tiendrai au courant.

Je dévale les étages en laissant mes espoirs au sixième : il ne m'appellera pas. Je ne travaille pas à temps plein, personne ne peut se porter garant pour moi, il me manque certaines pièces, je ne sais pas ce qui me pousse à me présenter à des visites. J'ai plus de chances de trouver Xavier Dupont de Ligonnières qu'un appartement.

Je m'arrête chez l'épicier chercher de quoi dîner. Comme chaque soir, je mangerai en tête-à-tête avec un écran.

Mon voisin de palier ouvre la porte quand je passe devant. Je fais pourtant en sorte de ne pas faire de bruit, mais cet homme a une ouïe aussi puissante que son haleine, et ce n'est pas peu dire.

– T'es qui ?

- Je loue l'appartement quelques jours, je vous ai déjà vu ce matin.
- T'as quelque chose à boire ?
- Il doit me rester un fond de jus d'orange.

Il éclate d'un rire tonitruant :

- Tu m'as pris pour un pédé ?

La clé est évidemment tombée au fond de mon sac, je remue tout son contenu sans la trouver. Le voisin ne me lâche pas, je l'entends se rapprocher.

- Et à fumer, t'as rien non plus ?

- Désolée, je ne fume pas.

– OK, ma voisine est une sainte-nitouche ! s'écrie-t-il à l'intention de la cage d'escalier.

J'hésite à lui apprendre que l'expression « sainte-nitouche » n'est plus utilisée depuis environ la préhistoire, et qu'elle est aujourd'hui passible de la peine maximale, mais je doute de l'existence de son second degré.

Alors qu'il poursuit ses sarcasmes, mes doigts touchent enfin le métal. Je m'empare de la clé et la tourne dans la serrure, avant de fermer la porte au nez du voisin.

Une fois à l'abri de son regard et de son ouïe, je rassemble mon courage, me poste face à la porte close, lève le menton, bombe le torse et chuchote ma meilleure répartie :

- Retourne dans ta caverne, Cro-Magnon.

Jeanne

– J’ai fait les comptes, et ce n’est pas brillant.

Jeanne inclina l’arrosoir et humidifia la motte du dipladénia. De nouvelles fleurs d’un rose profond ne cessaient d’éclore en dépit de la météo maussade. L’automne était à la porte. Elle n’avait jamais goûté cette période, qui sonnait le glas des beaux jours et déroulait le tapis rouge à la saison morte. C’était la première fois que l’approche d’octobre ne l’attristait pas. Elle avait traversé juillet et août dans la plus totale indifférence et n’avait pas cherché à retenir l’été. Désormais, tous les mois avaient la même saveur.

– Je sais que tu es en train de rire, tu dois penser que je plaisante, mais je n’ai jamais été aussi sérieuse : j’ai fait les comptes. Tout arrive. J’y ai passé très exactement quatre heures et douze minutes, et le verdict est sans appel : il me manque deux cents euros pour finir le mois, et ce, en réduisant les dépenses à leur strict minimum.

Jeanne tira un chiffon de son sac et entreprit de nettoyer les plaques. Lentement, avec douceur, elle épousseta les lettres gravées. « À notre professeur » ; « À notre oncle bien-aimé » ; « À mon amour, à tout jamais ». Comme chaque jour, elle garda pour la fin la photo vissée sur la stèle. Elle caressa son front, ses yeux, sa bouche, convoquant la sensation de sa peau sous ses doigts. C’était à la fois le moment le plus doux et le plus douloureux. Ces quelques secondes avec lui valaient bien la cruelle désillusion qui s’ensuivait.

– Tu vas jubiler d’entendre cela, mais tu avais raison. Nous aurions dû mettre de côté. Tu as toujours été plus prévoyant que moi.

La lucidité de Jeanne sur la finitude de l’être humain avait une vertu : elle avait les deux pieds ancrés dans l’instant présent. Elle abordait demain à l’aube, et pas avant. Quand Pierre lui parlait d’épargner pour leurs vieux jours, elle entendait une langue étrangère.

– Et si je meurs avant toi ? s’inquiétait-il souvent. Ton salaire n’est pas bien élevé, ta retraite sera dérisoire. Comment feras-tu ?

– Tu n’as pas intérêt, rétorquait-elle inévitablement. Dois-je te rappeler que je suis plus vieille que toi de trois mois ?

Jeanne replia le chiffon et s’assit sur le banc à quelques pas. Boudine s’allongea à ses pieds. Le vent fit frémir les branches d’un saule pleureur. Elle se demanda si le choix de cet arbre dans un cimetière avait été étudié.

– Je ne croyais pas qu’un jour tu ne serais plus là, murmura-t-elle.

Elle resta là longtemps, à raconter à Pierre tout ce qu’elle pouvait lui raconter. Elle épuisait les sujets, les étirait jusqu’à les vider de toute substance. C’était pourtant l’habitude de son époux, d’encombrer ses récits de détails dispensables. Combien de fois avait-elle décroché pendant qu’il lui parlait ? Les parents de Jeanne lui avaient appris à n’ouvrir la bouche que quand c’était strictement nécessaire. Et là voilà, à soixante-quatorze ans, à relater à une pierre tombale l’émission sur les dangers du sucre qu’elle avait visionnée la veille. Elle aurait récité l’annuaire, si cela lui avait fourni un prétexte pour rester plus longtemps. Leurs échanges étaient sans doute ce qui lui manquait le plus. Elle aimait autant lui confier ses pensées que débattre avec lui des sujets de société. Il était la personne qui la connaissait le mieux, qui la comprenait le mieux. Il anticipait ses réactions, devinait ses états d’âme. Quand ils regardaient un film et qu’un passage la bouleversait – c’était souvent le cas quand il y avait une naissance ou un bébé –, elle voyait, du coin de l’œil, la tête de Pierre se tourner vers elle. Puis, en posant sa main sur sa cuisse, il lui signifiait qu’il savait, et qu’il était là. Comment allait-elle endurer l’existence sans lui ?

Le jour déclinait lorsqu’elle se leva du banc. Elle parcourut les quelques mètres qui la séparaient de son mari et posa sa main sur sa photo.

– Je reviens demain, mon amour. J’aurai trouvé une solution.

À son retour, Jeanne releva le courrier. Elle avait reçu une lettre, qu’elle ouvrit machinalement une fois dans son appartement. Il s’agissait d’un texte typographié, imprimé sur une feuille blanche.

Hiver 1980

Pierre ne parvient pas à apaiser le chagrin de Jeanne. À trente-sept ans, elle devient orpheline. Sa mère vient de mourir après avoir combattu le cancer pendant deux longues années. Son père l’a devancée de peu, emporté par une crise cardiaque à l’aube de la soixantaine. Aux

funérailles, Jeanne et sa sœur, Louise, se tiennent la main comme lorsqu'elles étaient enfants. La vie de Jeanne continue, elle part tous les matins travailler à l'atelier, elle rentre tous les soirs retrouver son Pierre, mais la peine a effacé son doux sourire. Pierre tente tout pour lui changer les idées. Il l'emmène au théâtre, au cinéma, au Pays basque, mais elle reste inconsolable. Un jour, il a une idée. Son idée a quatre pattes, un corps long et des oreilles tombantes. Le coup de foudre avec Jeanne est immédiat et réciproque. Elle décide de l'appeler Saucisse et sourit pour la première fois depuis des semaines.

Les jambes de Jeanne ne la portaient plus. Son cœur battait à tout rompre. Elle se laissa tomber sur le canapé et relut la lettre à deux reprises. Elle n'était pas signée. Sur l'enveloppe, une étiquette imprimée à ses nom et adresse avait été collée.

Le contenu du courrier était d'une exactitude étonnante – et inquiétante. Qui avait pu le lui envoyer ? Tous ceux qui étaient au fait de cette histoire ne faisaient plus partie de sa vie, d'une manière ou d'une autre.

Cela la troubla au point qu'elle dut aller s'allonger un instant. Pendant les quelques secondes qu'avait duré la lecture, le passé avait affleuré. Avec un réalisme troublant, elle avait revu Pierre passer la porte avec une chienne dans les bras. Il avait tardé en rentrant du travail, elle s'était inquiétée. Le décès de ses parents l'avait fragilisée : elle s'attendait à ce que tous ceux qu'elle aimait disparaissent. Pierre n'avait pas prononcé un mot. Il avait paru appréhender sa réaction. Il s'était baissé et avait déposé la petite bête au sol. Ce corps en forme de saucisse, cette queue qui remuait, le son des griffes contre le parquet et cette truffe qui reniflait tout sur son passage avait eu raison de ses maigres réticences. Pierre lui avait murmuré : « Un client voulait s'en séparer. Je me suis dit qu'elle allait avoir besoin d'amour, et que tu pourrais lui donner celui qui te reste sur les bras. » C'était l'un des plus heureux moments qu'elle avait vécus depuis longtemps.

Théo

Je me suis inscrit sur Tinder. Je sais pas ce qui m'a pris, j'ai toujours dit que jamais j'irais sur un site de rencontres. Je crois pas trop à l'amour, mais c'est comme pour Dieu, j'espère qu'un jour on me prouvera que j'ai tort.

Donc j'étais dans la caisse, en train de me poser des questions comme tous les soirs en fixant le plafonnier, pourquoi on est là, à quoi ça sert de vivre puisqu'on va mourir, pourquoi je suis pas tombé dans une autre famille, est-ce que la lumière du frigo s'éteint quand on ferme la porte, et je me suis senti encore plus seul que d'habitude, et pourtant d'habitude c'est déjà le maximum.

À la boulangerie, Nathalie écoute Radio Nostalgie, et ça porte bien son nom, toute la journée on entend des gens morts chanter la vie. Cet après-midi, y avait une émission sur les sites de rencontres, et plein de gens ont appelé pour dire qu'ils avaient trouvé le grand amour comme ça. C'est sans doute pour ça que, quand la solitude m'a tenu compagnie ce soir, je me suis inscrit.

J'ai mis la seule photo de moi que j'aime bien, je suis de dos, je regarde le soleil qui se couche. C'est Manon qui l'a prise, on venait d'arriver à Seignosse, on avait sauté du bus et couru vers la plage. C'était la première fois que je voyais la mer.

Quand j'ai fini de remplir toutes les infos, les photos de meufs commencent à défiler. Au début, c'est marrant. Y a celles qui s'affichent en train de rire ou de faire du sport, celles qui sourient timidement, celles qui abusent des filtres, celles qui posent avec leur chat, celles qui ne sont jamais sans leurs copines, celles qui la jouent mélancoliques. Je me prends au jeu et mets un cœur vert à certaines, un peu au hasard. Parfois, j'ai des barres de rire, comme avec « Marie », qui a exactement la même tête et la même expression sur toutes les photos, c'est flippant, on dirait qu'elle a juste changé le décor et la tenue. Ou avec « Jenny65 », qui est clairement ivre morte sur un canapé, un goulot dans la bouche, la meuf on dirait une pub

pour Pochtronne et Sofa. Mais, globalement, ça me plaît moyen. J'ai l'impression de chercher la casquette la plus stylée sur un site de fringues. Peut-être parce que je ne suis pas beau gosse, et que je sais que l'apparence ne fait pas tout, peut-être parce que Manon rôde encore dans ma tête, je sais pas, mais ça me met mal à l'aise. Je me sens encore plus seul en pensant à tous ces gens seuls de l'autre côté de l'écran. Je vais fermer l'application quand une notification apparaît : j'ai un match. Une fille que j'ai likée m'a liké aussi.

Par curiosité, j'ouvre la fenêtre. Son pseudo est « Bella », elle a dix-neuf ans. Photo de pieds dans le sable. Un message m'informe que je peux échanger avec elle. Je réfléchis à toute allure. J'ai jamais fait ça. La première phrase n'a pas d'importance si je ne la vois jamais, mais imaginons qu'elle soit la femme de ma vie.

Elle est plus rapide que moi :

– Salut, tout le monde m'appelle Bella, mais toi tu peux m'appeler tout de suite.

J'hésite entre rire et fuir. Elle ne me laisse pas le temps de choisir :

– Désolée, je suis nouvelle, j'ai vu cette phrase sur Twitter, j'ai trouvé ça drôle. En l'écrivant, je réalise que c'est surtout nul. Tu t'appelles vraiment Naruto ou c'est un pseudo ?

– C'est un personnage de manga.

– Je sais... Je vais laisser tomber l'humour.

Un sourire arrive sans me demander la permission. Je suis le spécialiste des vannes qui tombent à côté, mon humour est un mec bizarre qu'on regarde du coin de l'œil. Je remonte ma capuche et je réponds : « Je m'appelle Théo. »

6

Iris

J'arrive pile à l'heure chez madame Beaulieu. J'ouvre la porte et je m'annonce d'une voix forte, comme la responsable me l'a appris lors de la journée de formation.

– Bonjour, c'est Iris !

La voix de madame Beaulieu m'accueille depuis le salon :

– C'est toi, petite pute ?

Elle est de bonne humeur.

Comme quatre matins par semaine, je passe deux heures en compagnie de cette dame dont la raison a plié bagage. Je prépare son déjeuner, l'aide à ranger ses affaires, fais un peu de ménage, parfois je l'emmène se promener. Une autre auxiliaire de vie prend la relève l'après-midi, avant le retour de sa fille le soir. Madame Beaulieu ne nous différencie pas, c'est pratique : nous portons toutes le même surnom.

Je file ensuite chez monsieur Hamadi, qui a perdu l'usage de ses jambes depuis qu'il a été renversé par une voiture, puis chez Nadia, une femme à peine plus âgée que moi, grignotée par une sclérose en plaques.

– C'est un métier fatigant, non ? me demande-t-elle tandis que je repasse une robe.

– Je n'ai pas à me plaindre.

– Ça doit être difficile, quand même. Vous faites ça depuis longtemps ?

J'appuie sur le bouton, le fer crache la vapeur, diluant sa question. Je ne sais pas mentir, je n'ai jamais su. Si je réponds la vérité, elle cherchera à en savoir plus. Son fils de dix ans est en train de lire, à plat ventre sur le canapé. Parfaite issue de secours.

– Tu lis quoi ?

– *Le Rouge et le Noir*, répond-il sans lever les yeux.

Je saisis le sarcasme et décide d'entrer dans son jeu :

– Quand tu auras fini, je te conseille Proust. C'est de la littérature facile, mais tu seras armé le jour où tu t'attaqueras à *Tintin*.

Il incline la tête et plante son regard dans le mien. Ce que j'y lis oscille entre incrédulité et dédain. Il referme son livre, se lève et quitte le salon. J'ai le temps d'apercevoir la couverture : il s'agit bien du roman de Stendhal. Sa mère hausse les épaules :

– Heureusement que je l'ai vu dès sa naissance, sinon je croirais qu'il a été échangé avec un autre ! À son âge, je lisais *Le Club des cinq*.

– À son âge, je brossais ma Barbie pour son rencard avec Ken.

Elle éclate de rire, avant de se hisser sur ses jambes à l'aide de ses cannes et de quitter la pièce à son tour.

Il fait encore chaud quand je pars de chez Nadia. Elle vit dans le 17^e arrondissement, j'ai près d'une heure de marche pour rejoindre l'appartement que je loue. Les trottoirs sont chargés, c'est l'heure où l'on rentre chez soi, avec plus ou moins d'entrain. Il paraît que dix millions de personnes vivent seules en France. J'observe les gens autour de moi en me demandant qui en fait partie. Les grandes enjambées trahissent-elles la hâte de retrouver les siens ? Les démarches traînantes tentent-elles de retarder le tête-à-tête avec soi-même ? Je viens de passer six heures à tenir compagnie à des personnes isolées. Quelle ironie. Je m'arrête quelques instants à un passage piéton et, quand le petit bonhomme devient vert, je reprends ma route d'une démarche traînante.

Jeanne

Jeanne n'avait pas franchi la porte de la deuxième chambre depuis trois mois. C'était la première fois qu'elle restait aussi longtemps sans coudre. Elle ouvrit les rideaux et laissa le jour rallumer la pièce. C'était comme revenir dans un endroit familier après une longue absence, elle se sentait à la fois chez elle et étrangère. Elle observa la machine, la surjeteuse, le carré de viscose écrue marquée à la craie, elle passa un doigt sur la travailleuse en bois héritée de sa mère, caressa les enchevêtrements d'étoffes sur l'étagère, fit rouler une bobine de fil dans la paume de sa main. C'était son antre, son bunker. Si, il y a quelques mois, on lui avait demandé quelle pièce de l'appartement elle ne pourrait jamais sacrifier, elle aurait répondu sans hésiter : la deuxième chambre. Pourtant, sa décision était prise.

Elle enfila son imperméable et sortit.

Dans la poche, elle sentit sous ses doigts les carrés de papier sur lesquels elle avait rédigé l'annonce. Elle s'était appliquée, depuis peu son écriture était devenue plus serrée et irrégulière, comme secouée par des tempêtes. Sûrement l'un des effets de l'arthrose, qui se manifestait davantage les jours de pluie. Elle s'en plaignait beaucoup, avant. C'était une régression, un empêchement, un signe du déclin de son corps. Cela avait commencé par la vue, à la veille de ses quarante-cinq ans. Un matin, elle s'était réveillée dans le flou, après avoir fermé les paupières sur le visage net de son mari. Elle s'était affolée, c'était forcément sérieux, la vision ne se dégradait pas aussi rapidement, mais l'ophtalmologue consulté en urgence l'avait rassérénée : il était fréquent, à son âge, que la baisse d'acuité visuelle soit brutale. Jeanne avait vécu le port de lunettes comme une aliénation : désormais, son corps avait besoin d'accessoires pour accomplir ce qu'il accomplissait seul jusque-là. Dès lors, ce sentiment n'avait fait que croître, avec notamment le remplacement de plusieurs dents par des couronnes, la régulation de son cholestérol et de sa tension par un traitement médicamenteux, la pose d'une prothèse de hanche et le port régulier d'orthèses pour soulager l'arthrose. Dix ans plus tôt, la découverte

d'une tumeur dans son sein droit avait relégué ses obsessions au rang de simples contrariétés. Après sa guérison, elles étaient revenues, lentement, insidieusement, jusqu'à reprendre toute la place qu'elles occupaient naguère. Elle avait eu beau se promettre de ne plus s'en encombrer, elle les avait accueillies avec bonheur : c'était le signe que son existence avait retrouvé son chemin, que sa vie avait réenfilé ses pantoufles. Il en serait sans doute ainsi dans quelque temps, mais, pour l'heure, Jeanne ne pensait ni à son arthrose, ni à sa tension. Son esprit tout entier observait le vide béant laissé par Pierre. Le moindre vaisseau sanguin, la moindre cellule, le moindre millimètre de son épiderme se tenait au garde-à-vous, en rangs serrés, pour faire face aux assauts du chagrin. L'intégralité de Jeanne était envahie par l'absence.

Le primeur, qui comptait Jeanne parmi ses clients les plus fidèles, accepta qu'elle accroche une annonce près de la caisse. La buraliste avait installé un panneau à cet effet, mais tint à lui préciser que rares étaient ceux qui le consultaient. L'épicier la laissa déposer son papier à côté du comptoir. La boulangère refusa que son guichet soit encombré. Jeanne n'avait jamais su insister, elle remercia la femme, lui souhaita une bonne journée et quitta le magasin. Elle s'appêtait à entrer chez le coiffeur voisin lorsqu'elle sentit une main se poser sur son épaule.

Théo

Nathalie m'accueille chaleureusement quand je passe les portes de la boulangerie, à sept heures trois : « Encore en retard ! »

Je ne réponds pas. Elle, c'est le jour de la distribution de l'amabilité qu'elle était en retard. Le seul truc plus désagréable qu'elle, c'est le bâtonnet en bois du docteur au fond de la gorge. Si elle savait pourquoi je suis en retard, elle m'emmerderait pas pour trois pauvres minutes. Hier soir, quand je me suis pointé à Montreuil, ma voiture n'était plus là. J'avais écouté les flics, je l'avais garée dans une autre rue, mais j'ai pas fait gaffe, elle était à moitié sur un passage piéton. J'ai appelé la fourrière, ils m'ont confirmé qu'elle était là-bas et que je devais aller au commissariat, qu'ils me donneraient un papier pour la récupérer. Je suis donc allé au commissariat, mais ils ont voulu que je paie plein de PV, pour le stationnement, pour le contrôle technique non fait, pour défaut d'assurance, pour les pneus lisses, apparemment je suis le sosie de la Banque de France. J'ai dit que j'allais chercher ma carte bancaire et je me suis tiré. J'ai dormi dans le métro, une heure ou deux, j'ai plus l'habitude, et ce matin j'ai tracé à la fourrière pour récupérer mes affaires. J'ai expliqué au type qu'il y avait toute ma vie dedans, il n'a rien voulu savoir. Résultat : je n'ai plus rien à part mon téléphone, mon portefeuille et les fringues que je porte.

J'enfile ma tenue et je rejoins Philippe, mon maître d'apprentissage, dans la chambre froide. Ce matin, on attaque par les millefeuilles. Philippe n'est pas du genre bavard, il répond aux questions par des grognements ou des gestes, mais, dès qu'on cause pâtisserie, il s'anime et on ne peut plus l'arrêter. Il parle des gâteaux comme s'ils étaient vivants, d'ailleurs je l'ai surpris une fois en train de leur chuchoter des trucs, il m'a expliqué qu'un gâteau fait avec respect et amour était toujours meilleur que les autres. Il est un peu barré, c'est peut-être pour ça que je l'aime bien.

Philippe sait que les millefeuilles, c'est pas ce que je préfère, je rate systématiquement le marbrage, je suis incapable de tracer une ligne droite. On dirait que j'ai deux grammes dans le sang. J'ai beau

m'appliquer, rien à faire. Ça me rappelle mon maître en CE2, qui disait que j'écrivais comme un cochon et qui me privait de récré pour me faire recopier des lettres. Je voyais même une psychomotricienne tous les mercredis, Laëtitia, elle était cool, mais j'ai dû arrêter quand j'ai déménagé. C'est vrai que j'écris mal, même moi j'arrive pas toujours à me relire, mais c'est pas grave, aujourd'hui on écrit rarement à la main. Même au centre d'apprentissage, on a le droit d'utiliser l'ordinateur.

Philippe m'observe pendant que je fais couler le chocolat sur le glaçage, il n'y a pas un bruit, plus concentré que moi c'est un coulis de tomates.

– Les gens sont tellement pénibles !

Nathalie vient de nous rejoindre dans le labo. Ni Philippe ni moi ne lui demandons de détails, mais elle n'en a pas besoin. La raison de son irritation : une dame voulait déposer une annonce sur le comptoir.

– C'est une boulangerie ou un panneau d'affichage ? Je suis payée pour vendre du pain, pas pour donner des renseignements aux touristes ou accrocher des prospectus. Si elle veut louer une chambre, elle n'a qu'à voir avec une agence immobilière, merde ! J'ai pas que ça à...

Je n'attends pas la fin de sa gastro verbale, je laisse tomber le cornet à décor et je cours vers la sortie. Une dame vient de passer la porte vitrée, je la rejoins sur le trottoir et pose ma main sur son épaule.

Iris

Il est presque seize heures quand mon téléphone vibre. Je n'ai pas mis le nez dehors, comme tous les samedis depuis que je vis ici. Hormis le travail et les visites d'appartements, mes sorties se limitent à l'épicerie, la boulangerie et la laverie. Vautrée sur le clic-clac, je regarde un film sur une pieuvre en me demandant à quel moment ma vie est devenue moins palpitante que celle d'un mollusque. La réception de ce message est l'instant culminant de ma journée, à égalité avec la découverte du nombre de morceaux de fraises dans le yaourt de midi.

« Joyeux anniversaire Iris ! Trente-trois ans et toutes tes dents ! »

Ma mère ne s'encombre pas de manières : chaque message d'anniversaire est un copié-collé du précédent, seul le nombre varie. Je répondrai un « Merci beaucoup, bisous », ainsi qu'à l'expéditeur de l'unique autre message reçu aujourd'hui : SFR. Personne d'autre ne possède mon nouveau numéro.

Tandis que, sur l'écran, la pieuvre s'apprête à devenir mère, dans ma tête, les souvenirs s'incrustent. Il y a trois ans, le soir de mes trente ans, Jérémy est passé me chercher à la sortie du travail. J'étais surprise, il était censé être en déplacement à Londres pour deux jours. Nous étions ensemble depuis trois mois qui ressemblaient à un toujours. Dès la première heure, il y avait eu cette évidence, comme si nos trajectoires s'étaient frôlées jusque-là dans le seul but de se fondre. Il m'a bandé les yeux et emmenée en voiture. Quand j'ai recouvré la vue, j'étais chez lui, face à tous mes proches qui criaient « Surprise ! ». Mes parents, mon frère, ma tante, mes cousins, mes collègues, et ma bande d'amies de toujours : Marie, Gaëlle et Mel. Toutes les personnes qui comptaient réunies pour moi, par lui. Les copains ont chanté et dansé, ma mère m'a offert le bracelet qu'elle tenait de sa mère, et le regard amoureux de Jérémy a accompagné chacun de mes mouvements. On ne m'avait jamais fait plus beau cadeau.

Une nouvelle vibration me tire de mes pensées. Mes joues sont

mouillées, foutue pieuvre qui meurt en donnant la vie. Je m'attends à découvrir un nouveau message de ma mère ou une publicité pour un forfait, mais une notification m'informe que le propriétaire de mon studio m'a écrit.

Je ne l'ai jamais vu. La location s'effectue à la semaine via une application, je paie en ligne et les clés se trouvaient dans une boîte à code à mon arrivée. On communique rarement, uniquement via la messagerie dédiée. D'après sa fiche, il s'appelle Gilles.

« Bj je dois récupérer mon appart, vous avez payé jusqu'à dimanche vous pouvez partir lundi bonne journée. »

Je relis plusieurs fois, perplexe. J'avais pris soin de demander au propriétaire si l'appartement était disponible sur le moyen terme, il avait répondu par l'affirmative, ajoutant que cela l'arrangeait de ne pas avoir à renouveler chaque semaine les démarches pour de nouveaux locataires. Je me redresse pour répondre, je n'ai tout à coup plus rien d'un mollusque :

« Bonjour Gilles, je suis étonnée, vous m'aviez dit que je pouvais y rester un moment. Je suis en bonne voie pour trouver un logement, mais il me faut encore un peu de temps. Est-ce possible pour vous ? »

Il met plus d'une heure à répondre, durant laquelle je fixe l'écran en me demandant s'il va changer d'avis ou si je vais me retrouver à la rue. Nouveau message.

« Bj je dois récupérer mon appart, vous avez payé jusqu'à dimanche vous pouvez partir lundi bonne journée. »

Même phrase, il n'a peut-être pas compris. J'ai encore espoir :

« Merci de votre réponse, mais est-il possible d'attendre encore un peu s'il vous plaît ? Disons un mois ? Je peux vous régler le tout d'avance. »

Cette fois, la réaction ne se fait pas attendre :

« Bj je dois récupérer mon appart, vous avez payé jusqu'à dimanche vous pouvez partir lundi bonne journée. »

J'insiste une dernière fois, pour la gloire :

« Peut-être pourriez-vous me laisser une semaine ou deux, que je trouve un autre logement ? J'en ai vraiment besoin... »

J'attends quelques minutes, trois petits points m'indiquent qu'il est en train d'écrire une réponse.

« Bj je dois récupérer mon appart, vous avez payé jusqu'à dimanche vous pouvez partir lundi bonne journée. »

Je reste figée un instant, prenant conscience que c'est acté : dans deux jours, je n'aurai plus de toit. Puis, mes pouces, sans demander l'aval de ma raison, rédigent la réponse :

« OK, bonne journée Gilles le louche. »

Je reste prostrée quelques minutes, toute mon énergie étant convoquée par mon cerveau pour tenter de trouver une solution. Je n'ai nulle part où aller. Je ne connais personne à Paris, hormis Mel, et je ne veux pas qu'elle sache que je suis ici. Il est inenvisageable que je retourne chez moi. Je repense à la soirée de mes trente ans. Jamais je n'aurais imaginé qu'un jour je n'aurais personne et nulle part.

Je me lève, j'enfile mon blouson, mes baskets, et je dévale l'escalier. C'est mon anniversaire et, à défaut de bougie, j'ai très envie d'un gâteau.

Jeanne

Le jeune homme portait une veste de cuisine noire et une charlotte sur la tête. Il parlait vite, avec un léger accent que Jeanne peinait à identifier. Toulouse ? Bayonne ? Elle connaissait bien le sud-ouest de la France, Pierre et elle y étaient souvent allés en vacances. Le Pays basque avait sa préférence, avec ses montagnes verdoyantes, sa côte majestueuse et son fromage inégalable. Jeanne leva la main :

– Parlez plus doucement, mon garçon, je ne comprends pas un traître mot.

– J’ai entendu que vous avez une chambre à louer, j’en cherche une, elle est à combien ?

Jeanne n’avait pas anticipé cette situation. Elle avait rédigé les annonces sans avoir une réelle idée du loyer qu’elle demanderait, persuadée que trouver un locataire serait long, si toutefois cela devait arriver. Cette pensée l’avait même rassurée. Elle réfléchit quelques secondes et conclut que la somme qui lui faisait défaut chaque mois était correcte :

– Deux cents euros.

– Je la prends !

Jeanne considéra longuement le visage du jeune homme. Il avait un regard doux, qui contrastait avec ses sourcils constamment froncés. Il lui inspirait confiance, mais Pierre la mettait souvent en garde contre sa crédulité. La dernière fois qu’elle avait ouvert sa porte, elle s’était retrouvée avec une encyclopédie en dix volumes sur les bras.

La porte de la boulangerie s’ouvrit en carillonnant. Une femme brune en sortit, une petite boîte en carton à la main. Elle fit quelques pas avant de s’arrêter pour chercher quelque chose dans son sac.

– Quel âge avez-vous, mon garçon ? s’enquit Jeanne.

– Dix-huit.

- Vous travaillez ici ?
- Ouais, je suis apprenti pâtissier.
- J'ai besoin de garanties. Pouvez-vous réunir vos trois derniers bulletins de salaire, ainsi qu'une recommandation de votre propriétaire actuel ?

Il hésita, avant de hocher la tête. Jeanne sortit une annonce de sa poche et la lui tendit :

- Mon numéro est inscrit, appelez-moi quand vous aurez réuni les documents.

Le jeune homme la remercia, sembla entamer un demi-tour, puis planta son regard dans celui de Jeanne :

- Madame, j'ai vraiment besoin d'un appartement. Je ne sais même pas où il est, mais je suis prêt à traverser Paris tous les jours pour venir bosser. Je peux pas payer un logement entier, mais une chambre ce serait top. Je gagne pas beaucoup, mais je suis sérieux. S'il vous plaît, laissez-moi une chance.

- Excusez-moi de vous interrompre, vous louez une chambre ?

Jeanne et le jeune homme tournèrent la tête vers la voix qui avait posé la question. La femme brune qui venait de quitter la boulangerie dévisageait Jeanne en souriant. Elle portait un blouson en jean et les cheveux au carré, du maquillage avait légèrement coulé sous ses yeux verts.

- En effet, répondit Jeanne. J'ai une chambre libre dans mon appartement, et je cherche quelqu'un pour l'occuper.

- Et ce quelqu'un, c'est moi ! ajouta le jeune garçon précipitamment.

- Ce n'est pas encore sûr, modéra Jeanne.

- Dans quel quartier se trouve-t-elle ? interrogea la jeune femme.

Jeanne leva la tête et désigna une fenêtre au troisième étage d'un immeuble à une cinquantaine de mètres de là.

- Oh ! s'exclamèrent en chœur les deux jeunes gens.

- Madame, je suis intéressée aussi, poursuivit la femme brune. Vraiment intéressée. J'ai besoin d'un logement très rapidement. J'ai un salaire convenable, je suis discrète et fiable. Vous ne le regretterez pas.

Jeanne hésita un instant. Le visage du garçon s'était fermé, tandis que celui de la femme affichait l'espoir. Tirillée entre son sens de la

justice et son empathie, elle lui tendit une annonce et l'invita à l'appeler dès qu'elle aurait réuni ses trois derniers bulletins de salaire et une recommandation de son propriétaire actuel.

– J'étudierai vos deux dossiers, assura-t-elle.

– J'étais là avant, c'est dégueulasse, lâcha le jeune homme.

La jeune femme secoua la tête :

– Je suis désolée, j'en ai vraiment besoin.

– Laissez tomber. J'ai l'habitude de me faire baiser.

Il tourna les talons et s'engouffra dans la boulangerie. La jeune femme s'excusa encore, avant de s'éloigner à son tour. Jeanne retourna chez le primeur, la buraliste et l'épicier, et décrocha les annonces.

Théo

J'ai le seum. J'étais prêt à faire une fausse attestation de propriétaire, je suis sûr qu'elle m'aurait loué sa chambre, mais l'autre conne a débarqué. J'ai aucune chance face à un vrai salaire. J'ai bien vu comment la vieille me regardait, elle me faisait confiance, j'aurais pu être bien chez elle. En plus, juste à côté du taf. C'était trop beau, c'est jamais pour moi quand c'est beau. De toute manière, je me suis énervé et j'ai mal parlé, donc c'est mort. On me l'a assez répété, pourtant, que je m'enflammais trop vite, j'ai même vu un paquet de psys pour ça. Y en a un qui a annoncé que j'étais hyperactif, tous les autres ont juste conclu que c'était à cause de « la situation ». Ils me faisaient marrer à dire « la situation » au lieu de dire les vrais mots, comme si leurs mots allaient m'abîmer encore plus que les faits.

Le premier psy que j'ai vu, je devais avoir six ou sept ans, il s'appelait docteur Leroux, il me faisait faire des dessins pendant qu'il jouait sur son téléphone. Ensuite, il y a eu le docteur Volant, il était cool et il avait l'air de vraiment vouloir m'aider, mais moi je ne voulais pas parler. Je me souviens aussi du docteur Benjelloun, le mec le plus déprimant de l'univers. Pendant toute la séance, il me répétait que le monde allait mal, que l'humanité était perdue, que la vie était inutile puisqu'on allait finir par mourir. Je ressortais de là avec l'optimisme d'une chanson d'Adele. Adolescent, j'ai eu le docteur Merny pendant quelques années. Il fumait pendant les consultations et n'était jamais coiffé. Il me faisait marrer, même si je ne savais jamais de quelle humeur il allait être : une fois il était souriant, la fois d'après il faisait la gueule. Un jour, il avait les pieds sur le bureau quand je suis entré dans le cabinet.

– Vous savez pourquoi je suis assis comme ça ? il m'a demandé.

– Non.

– Parce que j'ai un furoncle au cul.

Un autre jour, je l'ai appelé pour annuler un rendez-vous, au dernier moment. J'avais la crève, j'étais presque aphone, et lui il était mal

luné. Il m'a précisé qu'il n'était pas à ma disposition, que je n'avais qu'à le rappeler quand je serais prêt à respecter mes engagements, et je sais pas ce qui m'a pris, je me suis mis à hurler, sauf qu'aucun son ne sortait à part un couinement ridicule. Il m'a écouté lui dire que j'en avais marre qu'il me parle comme ça, que j'étais pas une merde, qu'il devait me respecter, puis il m'a expliqué très calmement que je pourrais le recontacter quand je n'aurais plus la voix d'un jouet pour chien. Il a fini par partir à la retraite, sinon j'aurais peut-être continué de le voir. Le dernier qu'on m'a envoyé consulter, c'est le docteur Fabre, il venait me chercher dans la salle d'attente, s'installait dans son fauteuil, braquait sur moi un œil, fermait l'autre et ne bougeait plus de la séance. Pas un cil. Je préparais toujours à l'avance ce que j'allais lui raconter, sinon c'était le silence total. Parfois, je lui faisais une grimace ou un doigt, mais il restait empaillé. Il ne se remettait à vivre qu'à l'heure où le rendez-vous prenait fin. J'ai jamais payé aussi cher pour regarder quelqu'un pioncer.

Mon téléphone vibre dans la poche de mon jean. Je m'enferme aux toilettes, Philippe n'aime pas que je regarde mon écran pendant le travail. C'est Bella. On s'est donné nos numéros après notre première conversation, et j'ai désinstallé Tinder. Elle a voulu qu'on échange des photos, mais je préfère attendre. Elle m'en a quand même envoyé une, et je ne m'attendais pas à ça. C'est une vraie bombe, elle a de longs cheveux et un corps de ouf. Si elle me voit, elle va disparaître.

« Coucou bébé, tu me manques. Suis en cours d'anglais, le prof est trop *boring*. »

Chaque fois que je lis un de ses messages, ça me fait un truc chelou dans le ventre. Depuis quelques jours, je pense à elle plusieurs fois dans la journée. Je me suis promis de plus tomber amoureux, ça fait trop mal quand on doit se relever. Faudra quand même que je lui dise que j'aime pas ce surnom. Ma mère m'appelait comme ça. Je réponds vite fait, un truc mi-détaché mi-concerné, et, en rangeant le téléphone, je sens l'annonce de la chambre pliée au fond de ma poche. Je me dépêche, avant que Philippe vienne me chercher et que je me dégonfle.

« Madame, je suis désolé de m'être emporté tout à l'heure. Contrairement aux apparences, je ne suis pas un mauvais garçon. Je vous promets de payer chaque mois et de ne pas vous gêner. J'écouterai ma musique avec des écouteurs et je fumerai dehors. Je pourrai vous préparer des pâtisseries, je suis assez doué. Par contre, je ne veux pas vous mentir, je ne peux pas vous fournir une attestation de mon propriétaire actuel, parce que mon propriétaire actuel, c'est le métro. Cordialement, Théo Rouvier. »

Iris

Toute ma vie tient dans une valise. C'est Jérémy qui me l'a offerte, un vendredi soir de décembre. C'était peu de temps après ma soirée d'anniversaire, nous venions d'apprendre la maladie de mon père et étions tous sous le choc. Jérémy est venu m'attendre à la sortie du travail. Je n'avais qu'une envie : m'affaler sur mon canapé en compagnie d'un paquet de chips et d'une série qui ne mobiliserait que la couche superficielle de mon cerveau, mais le voir a chassé toute fatigue. Il vivait à La Rochelle, moi à Bordeaux, on se retrouvait dès qu'on le pouvait, le reste du temps on se manquait. Il ne m'a pas raccompagnée chez moi, il a pris la rocade et n'a pas répondu à mes nombreuses tentatives pour découvrir où on se rendait. Avant lui, j'avais vécu une longue histoire avec un homme qui, en matière de surprises, se situait au niveau d'un œuf Kinder, alors je me laissais guider avec un plaisir non feint.

– Mais je n'ai pas mes affaires ! ai-je protesté en arrivant à l'aéroport.

Il a sorti du coffre de la voiture une valise verte, achetée pour l'occasion :

– Je l'ai remplie, il ne manque rien.

On a passé un week-end hors du temps, une parenthèse enchantée, à Venise. Durant deux jours, j'ai oublié les couloirs de l'hôpital et le regard de mon père. Nous avons marché, mangé, fait l'amour, mangé, pris des photos, mangé, visité, mangé, ri, mangé, fait l'amour, mangé, discuté, mangé.

Pendant le vol retour, alors que je pulvérisais ses phalanges, il m'a tendu une petite boîte. À l'intérieur, une clé.

– Je voudrais que tu emménages avec moi, a-t-il murmuré.

Ça a tapé fort, là, dans ma poitrine. Je l'aimais déjà tellement.

J'ai quitté Bordeaux six mois plus tard. J'ai tenu à rester près de

mon père jusqu'au bout.

Je m'arrête au troisième étage pour reprendre mon souffle. L'ascenseur de l'immeuble de Nadia est en panne, précisément le jour où je trimbale une valise plus lourde que moi. Mon but est d'atteindre le huitième avant d'avoir les trapèzes de Vin Diesel.

Au quatrième, je suis doublée par un monsieur d'approximativement le double de mon âge, qui saute de marche en marche comme Mario Bros et me salue sans laisser paraître le moindre essoufflement.

Au cinquième, je suis à ça d'abandonner ma valise.

Au sixième, je suis à ça d'abandonner mes poumons.

Au septième, je prie. Mes poumons qui êtes en feu, pardonnez-moi mes cigarettes comme nous le pardonnons aussi à ceux qui ont crapoté, ne nous soumettez pas à la tentation, mais délivrez-nous du Mal-boro. Amen.

Au huitième, quand j'ouvre la porte de l'appartement de Nadia, je respire comme un pneu crevé, mais j'affiche le sourire de celle qui a gravi le Kilimandjaro.

Elle est dans la cuisine, en train de préparer un tajine. L'odeur de la sauce aux pruneaux et amandes convoque instantanément le souvenir de mon amie Gaëlle, qui aimait cuisiner ce plat. Je le chasse avant que la nostalgie ne me gagne.

– Vous venez vivre ici ? demande Nadia en avisant ma valise.

– Bien sûr, je ne vous l'ai pas dit ?

Elle rit, avant de se laisser tomber dans son fauteuil roulant.

– C'est un jour sans, m'informe-t-elle. Mes jambes ne veulent pas me porter plus de quelques minutes.

– Ça ira mieux demain.

Je me rends compte en la prononçant de l'inanité de ma phrase. C'est souvent le propre des formules de soutien, de n'avoir d'autre utilité que de tromper son impuissance. Je n'ai jamais entendu autant de fois « c'est la vie » qu'au moment où j'étais confrontée à la mort.

– Sérieusement, insiste Nadia, pourquoi avez-vous une valise ?

Mon sang monte dans mes joues et je me mets à ricaner bêtement, comme chaque fois que je mens. Tout en fuyant vers le placard à produits ménagers, je débite la réponse que j'avais préparée comme

une poésie apprise par cœur récitée devant toute la classe de CE2. Une histoire de vêtements que je dois rendre à une amie chez qui je me rends justement après le travail.

J'aurais préféré que ce soit vrai. En redescendant les huit étages, après deux heures chez Nadia, je n'ai toujours aucune idée de l'endroit où je vais dormir.

Au quatrième, je fais une halte pour consulter mes messages sur l'application de location. J'ai envoyé une dizaine de demandes à des propriétaires, aucun ne m'a répondu.

Au troisième, je m'arrête pour chercher d'autres appartements et envoyer de nouvelles demandes. Mario Bros descend l'escalier en courant.

Au deuxième, je regarde les prix des hôtels, je consulte mon compte en banque, et je me laisse un étage pour prendre une décision.

Au premier, je trouve un hôtel au prix acceptable, mais dont les avis dénoncent un manque d'hygiène et de confort scandaleux. « La seule étoile qu'on peut y trouver, c'est une étoile de mer », affirme l'un d'eux. Dans ma situation, je ne peux pas faire la difficile, je réserve une chambre.

Au rez-de-chaussée, j'envoie un SMS.

« Bonjour madame, je tenais à vous redire mon intérêt pour votre chambre à louer. Sachez que, si je n'étais pas dans une situation très délicate, je n'aurais jamais interrompu votre conversation avec le jeune homme, qui semble avoir réellement besoin d'un toit aussi. Si votre choix n'est toujours pas fait, je comprendrais qu'il se porte plutôt sur lui. Cordialement, Iris. »

OCTOBRE

Jeanne

Jeanne arriva au cimetière à la même heure que les autres jours. C'était un rendez-vous auquel elle tenait à ne pas être en retard. Le matin, elle s'était rendue chez la coiffeuse pour entretenir ses pointes. Elle avait de longs cheveux qu'elle rassemblait en chignon pour sortir. Une fois par saison, lorsque la lune était en phase croissante, elle faisait couper quelques centimètres pour les garder vigoureux.

Mireille, qui la coiffait depuis plus de vingt ans, lui avait demandé des nouvelles de Pierre, s'inquiétant de ne l'avoir vu depuis longtemps. Comme chaque fois que cette question venait transpercer sa poitrine, Jeanne n'avait pas réussi à dire qu'il était mort. « Je l'ai perdu », avait-elle articulé, parce que c'était exactement ce qu'elle ressentait.

Le banc près de la tombe de Pierre était occupé. Une femme y était assise, le dos droit, le regard posé sur le vide. Jeanne n'obtint pas de réponse à son salut, mais ne s'en formalisa pas : Pierre l'attendait. Elle posa sa main sur sa photo, la caressa, puis se pencha à son oreille pour murmurer :

– Je te cherche partout, mon amour. Dans les draps défaits, dans la vapeur de la douche, dans le miroir, dans le rideau qui bouge, je te cherche dans le regard de Boudine, dans le bruit des pas dans l'escalier, dans tes chemises pendues aux cintres. Je te cherche dans mes souvenirs, dans un programme télé, dans une chanson, dans une voix qui résonne, je te cherche dans le souffle du vent, dans le fracas des éclairs, dans la brûlure du soleil. Je te cherche dans ton flacon de parfum, dans ton tube de dentifrice entamé, dans ta liste de courses inachevée, dans le répondeur de ton téléphone, dans la vidéo de nos dernières vacances, dans les photos que je n'ai jamais classées. Je te cherche au coin des rues, aux passages piétons et dans les parcs, à l'ombre des arbres, aux terrasses des cafés, dans la file d'attente de l'épicerie, je te cherche quand le téléphone sonne, quand on frappe à

la porte, quand j'ouvre la boîte aux lettres. Je te cherche à minuit trois, à sept heures trente-quatre, à midi, à dix-sept heures dix-sept, à vingt et une heures six. Je te cherche dans mon dos, dans mon cou, sous mes mains, contre mon ventre. Je te cherche partout et je ne te trouve pas. Je t'ai perdu, mon amour.

Jeanne essuya ses joues et se tourna vers le banc. La femme avait disparu. Elle ôta les feuilles mortes des plantes, arrosa celles qui en avaient besoin, nettoya les plaques et finit par s'asseoir.

– Je t'avais promis de trouver une solution pour l'appartement. J'ai tenu parole. Je ne suis pas sûre que tu validerais l'idée, mais j'ai beaucoup réfléchi et je n'ai pas le choix. J'ai mis la deuxième chambre en location. Je ne couds plus, je n'en ai plus l'envie. J'ai rangé tout le matériel à la cave et Victor m'a aidée à installer un lit et une commode. La locataire s'appelle Iris, elle est auxiliaire de vie et me paraît sérieuse. Elle arrive ce soir.

Jeanne se tut un instant, les yeux fixés sur la photo de son époux. Il ne répondit pas, elle poursuivit :

– Je ne suis pas totalement sereine, je n'ai jamais partagé ma vie qu'avec toi. Victor m'a dit que ce serait une bonne chose, que je me sentirais moins seule. Je ne me sens pas seule, je me sens sans toi.

Elle s'interrompit encore, cette fois pour ravalier les larmes qui menaçaient de jaillir. Elle garda le reste de ses considérations pour elle et enchaîna avec les potins qu'elle avait recueillis auprès de Mireille. Pierre en était aussi friand qu'elle. C'était devenu un rituel, il ne rentrait jamais du salon de coiffure – où il se rendait plus souvent que Jeanne – sans une mise à jour des commérages du quartier. Le nouvel amoureux de madame Minot, le scandale de monsieur Schmidt ou les dernières frasques des enfants Liron les faisaient rire comme des sales gosses.

Le ciel s'était assombri lorsque Jeanne quitta son mari en lui donnant rendez-vous le lendemain. Elle enroula son foulard autour de son cou, passa la laisse à Boudine et s'éloigna vers la sortie, les épaules plus basses qu'à l'accoutumée. Elle pesait lourd, la culpabilité de ne pas lui avoir dit toute la vérité.

Une nouvelle lettre l'attendait dans la boîte. Elle se hâta de regagner son appartement et décacheta l'enveloppe avant même d'ôter son imperméable.

Après avoir vu Ghost au cinéma, Jeanne va chez le coiffeur pour avoir la coupe courte de Demi Moore. Elle a hésité pendant plusieurs semaines et s'est finalement décidée en se disant que les cheveux repoussaient. Elle n'en a pas parlé à Pierre, elle veut lui faire la surprise. Il l'a toujours connue avec ses longs cheveux bruns. Jeanne va rarement chez le coiffeur, elle n'en a pas d'attitré. Elle choisit un salon au hasard et tombe sur une coiffeuse qui affirme que la coupe de Demi Moore est la mode du moment, qu'elle a l'habitude de la réaliser. Sur le chemin du retour, Jeanne se sent bien. Légère. Elle se sent Demi Moore. Pierre est là quand elle rentre. Elle a l'impression d'être une adolescente, tiraillée entre l'impatience et l'appréhension des premières fois. Il est surpris. Il la dévisage, lui demande de tourner sur elle-même, allume la lumière pour mieux la voir. Il finit par lui dire qu'elle est sublime, que cela met en valeur sa mâchoire dessinée et son nez droit. « Tu sais à qui tu me fais penser ? » demande-t-il. Jeanne exulte. Elle sait qu'il va la comparer à Demi Moore, elle n'a aucun doute, mais elle joue le jeu et secoue la tête. Il affiche un sourire ému, le sourire de celui qui fait un merveilleux compliment, et il répond : « À Mireille Mathieu ».

Jeanne avait oublié cette anecdote. Elle se surprit à rire en y repensant, avant de prendre conscience qu'elle devait s'asseoir. Ses jambes menaçaient de se dérober. L'émotion était aussi intense que pour la première lettre, peut-être même encore davantage. Elle avait espéré cette deuxième lettre autant qu'elle l'avait redoutée. Elle ne comportait aucun indice quant à son expéditeur, mais, pour l'heure, ce n'était pas le plus important. Durant quelques secondes, Jeanne avait été immergée dans le monde qui n'existait plus.

Théo

J'en reviens pas. Quand la vieille m'a appelé pour me dire que c'était OK pour la chambre, j'ai cru qu'elle s'était plantée de numéro. La dernière fois que j'ai eu de la chance, c'était à un loto organisé par l'amicale des chasseurs, y a bien deux ou trois ans. On zonait avec Manon, Ahmed et Gérard (qui n'a pas l'âge de son prénom), on est passés devant la salle des fêtes, on a vu tous ces gens qui scrutaient des cartons avec des numéros comme s'ils cherchaient Charlie, ça nous a fait envie. On a pris un seul carton pour nous quatre, ça coûtait un bras. C'était le tout dernier tour, le plus gros lot. Il ne nous manquait plus qu'un numéro pour avoir le carton plein : le 63. Juste à côté de nous, une femme qui avait oublié ses sourcils chez elle attendait le 31. Elle avait une dizaine de cartons et même des jetons aimantés, qu'elle ramassait avec un bâton magnétique. Nous, on avait des pois chiches, et ça ne nous a pas empêchés de gagner. Quand le 63 est sorti, on a sauté de joie comme si on avait remporté la finale de la Coupe du monde, on courait partout, on embrassait tout le monde, mais on s'est vite calmés quand on a su ce qu'on avait gagné. La gueule des autres quand on est rentrés avec un cochon vivant, je pleure de rire chaque fois que j'y pense. C'est devenu notre mascotte, on l'a appelé Bordeaux Chesnel. Je pense à lui parfois, quand je rends visite à mes souvenirs, mais j'évite parce que ma mère disait toujours que pleurer, c'est pour les faibles.

Je sonne à l'interphone, la porte s'ouvre. Il y a des boîtes aux lettres et une petite cour avec des plantes et des poubelles. Je ne sais pas trop où je dois aller, un type sort sa tête d'une fenêtre du rez-de-chaussée et me demande s'il peut m'aider. Je ne sais même pas comment s'appelle la proprio.

– Je vais chez une dame avec un chignon.

Il claque la fenêtre et, quelques secondes plus tard, sort par une porte rouge, un chat dans les bras. Il a été hyper rapide, on dirait qu'il s'est téléporté. Il me dit qu'il s'appelle Victor Giuliano, qu'il est le gardien de l'immeuble. Il a l'air au courant de mon arrivée.

– Madame Perrin habite au troisième, l’escalier est par ici.

Il m’indique le chemin, je le remercie et je trace, mais il me retient par le bras.

– C’est une gentille dame, vous savez.

– OK.

Il ne me lâche pas :

– Il ne faut pas lui faire de mal.

– Ah ? Vous voulez dire que je ne peux pas l’étouffer pendant son sommeil et manger son cerveau ? Trop dommage.

Victor lâche mon bras et fait un pas en arrière. Je me sens obligé de préciser que c’est de l’humour, que je n’ai jamais aimé la cervelle, il ricane en assurant qu’il avait compris. Je fais semblant de le croire, même s’il a le regard d’une dinde qui croise un boucher la veille de Noël.

La vieille dame ouvre la porte quand j’arrive au troisième. Elle me demande d’attendre sur le paillason et pose devant mes pieds deux grands rectangles en tissu :

– Maintenant, vous pouvez entrer.

J’enjambe les rectangles et je me retrouve dans une petite entrée. Elle m’empêche d’aller plus loin :

– Mettez les patins, s’il vous plaît !

– Les quoi ?

Elle pointe le doigt vers les deux morceaux de tissu et m’explique que ce sont des patins d’appartement, pour protéger le parquet.

– Soit vous gardez vos chaussures et vous glissez dessus, soit vous vous déchaussez. C’est le parquet d’origine, je l’entretiens, mais il s’abîme vite. Vous n’avez pas de sac ?

Je fais non de la tête et je pose mes pieds sur ses trucs, puis je la suis vers ma nouvelle chambre en glissant un pied, puis l’autre. Appelez-moi Théo Candeloro.

La chambre est petite et pas très lumineuse, mais ça fera l’affaire. Il y a un lit une place, une commode, un bureau et un tapis blanc, apparemment en poils de cul de père Noël. Je patine jusqu’à la fenêtre, elle donne sur la cour.

– Je vous laisse prendre possession des lieux, me dit-elle en refermant la porte. Je vous ferai visiter le reste après.

Enfin seul. Je balance mes baskets et me laisse tomber sur le lit. Je ne peux pas m'empêcher de sourire, je dois avoir l'air con, mais, si je ne souris pas aujourd'hui, je vois pas quand. J'ai un chez-moi. J'ai un chez-moi. J'en reviens pas. Si j'avais plus de place, je ferais un triple lutz piqué. J'étais sûr que la meuf de la boulangerie m'avait grillé la place. Elle doit avoir le seum, mais c'est le karma. Elle a essayé de me passer devant, elle n'a pas eu de pitié pour moi, je ne vais pas en avoir pour elle.

J'attrape mon téléphone pour l'annoncer aux copains, mais au dernier moment je change d'avis. Je ne leur ai pas donné signe de vie depuis mon départ, je ne vais pas les narguer alors qu'ils sont encore là-bas. Je préfère envoyer un message à Bella, je n'ai pas de nouvelles depuis hier. D'habitude, on s'écrit tout le temps, dès qu'on peut. Le soir, ça peut durer des heures quand elle n'a rien à faire. Elle s'occupe de son père malade, en plus de ses études d'histoire de l'art et d'un job de serveuse. On a plein de points communs. Elle m'a confié des choses qu'elle n'avait jamais dites, alors je me suis mis à lui parler de mes secrets aussi. J'ai l'impression qu'elle me comprend vraiment. Hier, je lui ai envoyé une photo de moi. Elle insistait depuis un moment. J'étais pas bien quand le message est parti, j'avais peur qu'elle me trouve moche. Mais elle m'a dit « je t'aime ». Ça m'a fait un drôle de truc dans le cœur. On ne me l'a pas dit souvent. Je savais pas qu'on pouvait s'attacher à quelqu'un qu'on n'a jamais vu.

« Salut Bella, ça va ? Devine d'où je t'écis < 3 »

Au moment où je l'envoie, j'entends une sonnerie dans l'appartement. Quelques minutes plus tard, deux voix. J'ouvre la porte et je passe une tête, une femme est en train de poser ses pieds sur des patins. Quand elle lève les yeux, je la reconnais : la meuf de la boulangerie, suivie d'une valise verte.

Iris

Je n'avais pas chaussé de patins d'appartement depuis mon enfance. Ma grand-mère nous en faisait porter quand elle venait de nettoyer le sol. Avec mon cousin, on jouait à celui qui glissait le plus loin. Il avait deux ans de plus que moi et beaucoup d'assurance. Mon esprit de compétition commençait à poindre, alors je me donnais à fond pour ne pas le laisser gagner. Tellement que j'ai fini par aller embrasser l'angle du mur, que je me suis retrouvée avec la lèvre ouverte et un scotch pour la recoller, et que j'ai été punie de *Club Dorothée* à cause du sang sur le parquet fraîchement lustré.

Au moment où je relève la tête, mon regard rencontre celui du petit jeune de la boulangerie. Je lui souris, il referme la porte.

– J'ai décidé de vous prendre tous les deux, j'avais deux chambres vides. Venez, je vais vous montrer la vôtre. Au fait, je m'appelle Jeanne.

Je la suis vers le fond du couloir. La pièce n'est pas très grande, mais elle comporte tout le nécessaire, dont une couette dodue sous laquelle j'ai déjà envie de me blottir. Jeanne me laisse seule et me propose de la retrouver d'ici dix minutes pour que nous discussions de la cohabitation. Il ne m'en faut que deux pour vider ma valise. Elle ne contient que mon empressement à partir, juste assez de vêtements pour tenir quelques jours. Il y avait trop de brouillard pour voir plus loin. Je rêve d'une douche chaude ; dans l'hôtel où j'ai passé cinq nuits ne coulait qu'un filet d'eau tiédasse. J'observe les rideaux blancs, manifestement faits main, et le papier peint couvert de nuages, en me demandant si je parviendrai un jour à me sentir vraiment chez moi. C'est la première fois, depuis que j'ai quitté La Rochelle, que je me pose vraiment. J'ai adopté la technique du « un pas après l'autre », j'avance à tâtons, sans savoir de quoi sera fait demain. Avoir un endroit à moi est rassurant, même si, de toute évidence, il faudra que je le quitte à moyen terme.

À l'instant où je pousse la porte de ce qui me semble être le salon, je

suis violemment attaquée par un animal féroce. Je cours jusqu'au premier refuge en vue et me retrouve debout sur un canapé en velours vert, sous le regard interdit de Jeanne et du garçon.

– N'ayez pas peur, mon petit, Boudine veut juste vous faire la fête.

– Je ne savais pas que vous aviez un molosse.

Le garçon lâche un petit rire :

– Jamais vu un pitbull aussi costaud.

– Boudine n'est pas un pitbull ! se récrie Jeanne en prenant sa chienne dans ses bras. C'est un teckel nain. Viens là, ma chérie, n'écoute pas ce qu'ils disent.

J'ai développé une phobie des chiens le jour où – je devais avoir sept ans – le caniche abricot de la voisine de mes parents s'est introduit dans notre jardin et a pris mon mollet pour un poulet rôti. J'ai essayé de me dégager, j'ai balancé ma jambe dans tous les sens, mais il n'y avait rien à faire, le chien flottait comme un drapeau mais ne lâchait pas prise. J'ai hurlé, mon père a rappliqué et a réussi à détacher l'agresseur. Je m'en suis tirée avec quelques points et une peur panique de tout canidé, quel que soit son gabarit. J'ai suivi une thérapie quand Jérémy m'a annoncé son désir d'adopter un labrador, mais elle n'a pas suffi. C'était une déception dont il me faisait souvent part.

Les jambes molles, je regagne le plancher et rejoins mes nouveaux colocataires autour d'une table ronde en bois. Le jeune homme me montre le canapé du doigt :

– Vous avez perdu quelque chose.

Je balaie l'assise des yeux, rien. Je me lève, regarde de plus près, passe la main entre les coussins, toujours rien.

– Je ne vois pas. Qu'est-ce que j'ai perdu ?

– Votre dignité, réplique-t-il très sérieusement.

La cohabitation commence sous les meilleurs auspices.

Jeanne

Depuis la disparition de Pierre, Jeanne avait pris l'habitude de se coucher tôt. Elle avait tenté de conserver, autant que possible, son quotidien intact, mais certaines habitudes n'avaient plus de sens. Avec lui, elle regardait le film jusqu'à la fin, puis ils en discutaient, ils échangeaient leur ressenti et, parfois, à la faveur d'une scène familière, tiraient le fil des souvenirs. Elle ne regardait plus les films jusqu'à la fin. Elle ne parvenait plus à être happée, ni par un écran ni par un livre. Son esprit demeurait à la surface, flottait dans une autre fiction où Pierre tenait le premier rôle.

Ce soir-là, celui de l'arrivée des locataires, Jeanne s'était couchée encore plus tôt qu'à l'accoutumée. Elle n'avait pu se débarrasser d'une étrange impression et avait espéré la dissoudre en s'endormant. Depuis plusieurs semaines, elle pénétrait dans le sommeil comme dans un refuge. Lorsqu'il ne s'invitait pas naturellement, elle le convoquait à l'aide des somnifères que lui avait prescrits le médecin. C'était le seul moyen qu'elle avait trouvé pour faire taire son bruyant chagrin, pour le mettre entre parenthèses et reprendre son souffle pour affronter la prochaine déferlante de réalité.

Elle n'était plus chez elle. Voici ce qu'elle avait pensé toute la soirée. Des inconnus étaient à sa table – si charmants fussent-ils –, son appartement, et, par conséquent, tout ce qu'il représentait, était dénaturé. Elle avait pris la décision à la hâte, mue par la crainte de ne plus pouvoir assumer ses charges financières, sans en mesurer les conséquences. C'était arrivé avant même qu'elle n'ait eu le temps de penser que cela allait vraiment arriver. Ces gens allaient boire dans les mêmes verres que Pierre, poser leur tête sur les mêmes taies d'oreillers, leurs mains sur les mêmes poignées. La jeune femme s'était même déjà retrouvée debout sur le canapé, à l'endroit même où il s'asseyait.

Jeanne tendit le bras pour caresser Boudine, qui avait pris la place de Pierre dans le lit. La queue de la chienne frétille. Elle ne pouvait pas revenir en arrière. Ils avaient rédigé un bail. Le garçon l'avait

remerciée une dizaine de fois, et elle avait vu Iris retenir ses larmes au moment d'apposer sa signature sur le document. Ils avaient ensuite élaboré un ersatz de règlement, afin de vivre en bonne intelligence. C'était une première pour eux trois, chacun y était allé de ses propositions, et ils avaient voté. Il avait ainsi été admis que les visiteurs n'étaient pas les bienvenus, que le ménage suivrait un calendrier qui restait à établir, que les parties utilisées seraient rangées et nettoyées par chaque usager, que le bruit était proscrit, que les chambres étaient des lieux privés où nul autre que son occupant n'avait le droit d'entrer, qu'une étagère serait allouée à chacun dans le réfrigérateur et dans le placard, que les repas n'avaient pas vocation à être pris en commun, que le loyer serait payé le 5 du mois, et que le sommeil de tous devait être respecté. Les règles évolueraient au fil de la colocation, mais les bases étaient posées.

À la fin de la réunion, Jeanne leur avait proposé de dîner ensemble. Théo avait refusé, arguant qu'il avait mangé un sandwich avant de quitter la boulangerie. Iris avait accepté, et elles avaient partagé le potage au potimarron et la quiche lorraine qu'elle avait cuisinés en se doutant qu'ils n'auraient pas eu le temps de faire des courses. Elles avaient échangé quelques banalités, puis la jeune femme avait débarrassé la table et regagné sa chambre à son tour, non sans faire part à Jeanne d'un souhait particulier. « J'aimerais que mon nom n'apparaisse pas sur l'interphone. » Surprise, Jeanne avait néanmoins accepté.

Elle finit par sombrer dans un sommeil sans rêves. À trois heures du matin, réveillée par un bruit, elle se leva, enfila ses chaussons et sa robe de chambre, et ouvrit doucement la porte qui donnait sur le couloir. Le bruit s'intensifia. Jeanne s'en approcha, en tâchant d'éviter les lames grinçantes, puis colla son oreille contre la porte de la troisième chambre. Le son était très net à présent et ne laissait aucun doute sur sa provenance : Iris était en train de pleurer.

Théo

J'étais en avance au taf, Nathalie a tellement écarquillé les yeux que j'ai vu son cerveau. J'ai mis exactement quatre minutes pour venir depuis chez moi.

Chez moi. Ça faisait longtemps que j'avais pas dit ça. La première fois que j'ai atterri au foyer, j'avais cinq ans. Je ne me souviens pas de grand-chose, à part que j'avais tellement serré les poings que je m'étais blessé les paumes avec les ongles, et des hurlements de ma mère quand ils m'ont emmené. Je me souviens aussi du coup de pied de Jason, un grand qui n'avait pas apprécié que je ne réponde pas à son bonjour. Et de mon petit sac à dos avec une tête de koala.

Hier, j'ai signé mon premier bail. Je me suis senti grand. Un jour, j'aurai un appart à moi tout seul. J'ai pas beaucoup de rêves, ils en foutent partout quand ils se brisent. Mais celui-là j'y crois vraiment. Je veux tourner la clé dans *ma* serrure, ouvrir *mon* frigo, *me* poser sur *mon* canapé, mettre *ma* musique et kiffer *ma* vie. Si j'ai mon CAP, je voudrais bosser dans un grand restaurant ou un salon de thé. Un endroit où les gens mangent, pour voir leur visage à la seconde où ils goûtent mes gâteaux. C'est ce que je préfère, quand je cuisine pour quelqu'un. Le moment où ça le rend heureux.

Je rejoins Philippe dans la chambre froide. Il n'est pas seul. Il me présente Leïla, qui va seconder Nathalie à la vente. J'étais pas au courant, mais ici c'est comme ça, la communication, ils s'en tapent, c'est juste un mot qui rime avec fion. Philippe m'envoie aux verrines et reste avec la nouvelle. Mon téléphone n'arrête pas de vibrer. Je finis par m'enfermer dans les toilettes. C'est Bella.

« Théo, j'ai besoin de toi. »

« Théo stp c'est urgent ! »

« Je suis dans la merde !!! »

Je suis tellement inquiet que je l'appelle direct. C'est la première fois que je vais entendre sa voix. L'appel est en cours quand je reçois

un nouveau message :

« Je peux pas répondre, je suis à l'hôpital. »

Je raccroche et lui demande ce qui se passe.

« Il a fait une attaque, il est dans le coma. J'ai peur... »

Bella me parle souvent de son père. Sa mère est morte il y a deux ans, elle n'a plus que lui. Elle m'a dit plusieurs fois qu'elle ne s'en remettrait pas, si elle le perdait.

« J'ai besoin de toi Théo. »

« Tu veux que je vienne ? »

Quelqu'un tape un coup à la porte. Je sais que c'est Philippe. Je devrais sortir, mais Bella me répond :

« Non, pas maintenant. On m'a piqué ma Carte bleue ce matin et ils me demandent une caution de deux cents euros pour opérer mon père. Tu pourrais m'envoyer un coupon PCS ? »

Mon ventre se tord. Je lui demande ce qu'est un coupon PCS, mais je connais déjà la réponse.

« Il faut que tu ailles dans un bureau de tabac, tu demandes un coupon de deux cents euros, ils vont te donner un code, et tu n'auras qu'à me le donner. »

« OK, Bella. Je m'en occupe tout de suite. »

Philippe frappe à la porte, plus fort. Il me faut plusieurs minutes pour arrêter de trembler. Je sais pas comment j'ai pu me faire avoir. J'en ai entendu un paquet, pourtant, d'histoires de gens qui se faisaient arnaquer sur des sites de rencontres. Je suis vraiment con. Il suffit qu'on me jette quelques miettes d'affection, qu'on me balance un « je t'aime » et mes neurones se font la malle. C'est mon point faible, je me ramollis au contact de l'amour. Je suis l'inverse d'une bite, quoi. C'est pour ça que Manon m'a plaqué : elle me trouvait trop gentil. Quand elle m'a connu, j'avais une grande gueule et j'aimais me battre, c'est ce qui lui a plu. Alors, dès que j'ai commencé à lui écrire des slams, à lui cueillir des bouquets de fleurs et à essayer de discuter quand elle me parlait mal, elle a pas aimé, et elle s'est barrée avec un morceau de mon cœur.

On tambourine à la porte. Je sors, Philippe m'attend devant la porte, les bras croisés :

– C'est dommage que tu chies pas du pétrole, tu serais millionnaire.

Leïla met sa main devant sa bouche pour ne pas se marrer, et

Nathalie éclate de rire depuis la boutique. Je passe devant eux sans un mot et rejoins mon plan de travail. Qu'ils aillent tous se faire foutre.

Iris

– C’est toi, petite pute ?

– Oui oui, c’est moi !

Madame Beaulieu est contente de me voir. Tous les jours, depuis qu’elle m’a confié son attrait pour le Scrabble, nous y jouons ensemble. Avec ses troubles cognitifs, les règles sont simplifiées : on pose les mots que l’on veut, où on veut. Il lui arrive de me demander la signification d’un terme, je me charge d’en trouver une. Ainsi, il s’avère que le « ptiwob » est une fleur tropicale de couleur orangée, qu’il peut arriver de « muqir » en public quand on a chaud, et que le petit du zèbre est le « zub ».

Elle m’observe pendant que je fais le ménage. Au début, je prenais cela pour de la surveillance, mais j’ai compris qu’il s’agissait en réalité d’une sorte de spectacle. Je suis une ballerine à plumeau. Elle nourrit une angoisse obsessionnelle pour ses sous-vêtements. Toutes les trois minutes, elle s’inquiète de savoir si elle a assez de culottes. Je la rassure : elles sont rangées dans l’armoire, sur la troisième étagère. Elle opine, rassurée, puis recommence trois minutes plus tard. Les rares fois où je l’ai croisée, sa fille m’a parlé de cette mère active et forte que la maladie lui avait volée. « Elle a défilé pour les droits des femmes, elle a osé divorcer, elle a créé son entreprise et dirigé une trentaine de personnes. C’était une grande dame. Je n’accepte pas de la voir ainsi diminuée. »

Parfois, un éclair de lucidité fend son ciel brumeux. Comme aujourd’hui, où elle plante son regard dans le mien alors que je pose « govhnoox » sur un mot compte triple.

– Tu aimes ton métier ?

Je hoche la tête et m’apprête à changer de sujet. Pourtant, en me rappelant qu’elle oubliera aussitôt, je décide de me confier :

– Auxiliaire de vie n’est pas mon vrai métier.

– Vraiment ? Quel est ton vrai métier ?

Il y a longtemps que je ne l'ai pas formulé, je ne suis même plus sûre de l'existence de mon ancienne vie.

– Je suis kiné. Je travaillais dans un cabinet avec une autre kiné et une ostéopathe.

Madame Beaulieu fronce les sourcils :

– Mais pourquoi diable n'exerces-tu plus ?

– Je ne pouvais plus rester là-bas, il a fallu que je trouve un travail rapidement. Je savais que, dans le domaine de l'aide à la personne, les entreprises cherchaient souvent du personnel. Et puis...

Je m'interromps, de peur d'aller trop loin, mais la curiosité de madame Beaulieu me rattrape :

– Oui ?

– C'était trop risqué de garder le même métier.

Elle me dévisage longuement. Je regrette d'avoir parlé, je crains qu'elle souhaite en savoir davantage. J'ai enfoui la vérité si profondément qu'il devient douloureux de l'exhumer. Le changement est subtil, mais néanmoins visible. Le regard de madame Beaulieu se dilue, devient flottant, comme s'il me traversait. Ce n'est plus moi qu'elle fixe, c'est son autre monde. Après plusieurs minutes, elle finit par me demander ce que signifie « govhnoox ».

Ma journée se termine tôt, l'appartement est vide quand je rentre à la colocation. Depuis une semaine que je vis là, j'ai pu constater les habitudes des autres : Jeanne n'est jamais présente avant dix-huit heures, et Théo arrive approximativement une heure plus tard. La pitbull n'est pas là non plus, ce qui n'est pas pour me déplaire.

Je remplis la bouilloire et j'allume le feu. J'ouvre deux placards avant de trouver le thé. La cuisine est restée figée dans les années 90, avec son bois blanc et ses poignées bleues. Tout ce qui est apparent est parfaitement rangé, il n'en est pas de même pour le reste. Dans les tiroirs, c'est zone de guerre. Les couverts sont jetés en vrac, des pâtes et des grains de riz gisent au milieu des boîtes vides, j'ai trouvé un paquet de farine plus vieux que moi. « C'est mon bazar organisé », s'est défendue Jeanne lorsqu'elle a remarqué mon étonnement. Je ne lui ai pas avoué que j'étais comme elle, de peur qu'elle veuille me remplacer par une fée du logis. Si elle savait. Je suis payée pour organiser, nettoyer, ranger pour d'autres, alors que je suis incapable de le faire pour moi. Je suis un cordonnier en tongs, un boucher

vegan, un coiffeur chauve. Jérémy était mon opposé, il rangeait ses affaires dans des caisses étiquetées et classées par ordre alphabétique. Je viens de verser l'eau chaude dans une tasse à l'effigie de William et Kate quand mon téléphone sonne.

– Tout va bien, ma chérie ?

– Bonjour maman.

– Tout va bien ? insiste-t-elle.

Sa voix laisse transparaître son inquiétude. Elle sait. Je n'ai pas le temps de répondre.

– Iris, la mère de Jérémy m'a appelée. Elle dit que tu as disparu depuis deux mois. C'est à cause du mariage ?

Jeanne

Jeanne entra dans le bâtiment en se demandant si c'était une bonne idée. Elle avait toujours voulu croire à l'existence d'un autre monde, d'une autre vie, contrairement à Pierre, cartésien convaincu. Alors, lorsque l'homme l'avait appelée, elle y avait vu un signe.

Sur la porte noire, une plaque dorée annonçait la couleur.

« *Bruno Kafka*
La voix des absents »

L'entrée avait été aménagée en salle d'attente. Jeanne marcha sur l'enchevêtrement de tapis et s'installa dans un fauteuil en cuir usé.

Enfant, Jeanne avait été marquée par l'histoire d'un voisin. Il racontait à qui voulait l'entendre que son épouse et lui s'étaient promis que le premier qui disparaîtrait se manifesterait auprès du survivant d'une manière ou d'une autre. Le soir de l'enterrement de sa femme, il avait nettement senti sa présence dans la chambre. Il avait tapé trois coups sur le mur et attendu. Quelques secondes plus tard, trois coups lui avaient répondu. Il n'en avait pas fallu davantage à la petite Jeanne, qui se posait déjà beaucoup de questions sur le sens de la vie et sa finitude, pour s'accrocher fermement à l'idée que quelque chose attendait les humains après le grand passage.

Avec les années, le doute s'était fauilé, malgré plusieurs deuils douloureux qui se seraient bien accommodés de certitudes. Néanmoins, elle continuait d'irriguer ses espérances en lisant des témoignages de personnes ayant communiqué avec un proche défunt ou d'expériences de mort imminente.

Peut-être que ce monsieur Kafka serait l'alchimiste qui transformerait l'espoir en conviction.

La porte s'ouvrit et un homme, de petite taille et dépourvu de cheveux, l'accueillit en souriant :

– Madame Perrin ? Je vous attendais.

Jeanne se leva en tentant de maîtriser les secousses de son corps. Elle portait le chemisier rouge que Pierre aimait tant.

Elle pénétra dans une pièce sombre. Les volets étaient tirés et la seule lumière provenait de bougies disséminées çà et là. Monsieur Kafka l'invita à prendre place sur un divan et s'assit face à elle, de l'autre côté d'une table ronde.

– Madame Perrin, je vous ai contactée car j'ai un message pour vous. Votre époux se prénomme Pierre, n'est-ce pas ?

Jeanne approuva en silence, la gorge trop nouée pour émettre un son. L'homme ouvrit un bloc-notes, s'empara d'un stylo et poursuivit :

– Pierre souhaite vous rassurer : il est en paix, serein.

Jeanne sentit ses larmes affleurer. Elle parvint à articuler une question :

– Vous le voyez ?

– Tout à fait. Il se tient à côté de vous, debout. Sentez-vous sa main sur votre épaule ?

Jeanne se concentra, mais ne sentit rien.

– Oui, répondit-elle.

– Il me parle de vos enfants. Je ne parviens pas à distinguer leur nombre. Deux, c'est bien ça ?

– Nous n'avons pas eu d'enfants.

L'homme parut ennuyé :

– Un animal peut-être ? Un chat ?

– Une chienne.

– Tout à fait ! C'est bien ça ! La communication est parfois un peu brouillée, mais c'est bien une chienne. Pierre est heureux de vous savoir ensemble. Il vous demande de ne pas vous inquiéter, il sera là quand vous le rejoindrez de l'autre côté. Je le sens très serein.

Le médium s'interrompit un instant, puis ôta le capuchon de son stylo :

– Avez-vous des questions à lui poser ? Je suis là pour retranscrire ses réponses. Comme je vous l'ai dit au téléphone, mes cinq sens sont au service des défunts.

Jeanne avait la réponse à sa principale question : un jour, elle rejoindrait son Pierre. Toutefois, elle en avait une à poser à son interlocuteur :

– Comment avez-vous eu mon numéro de téléphone ? Personne ne m'appelle jamais sur le fixe.

– C'est votre mari qui me l'a donné quand il s'est manifesté à moi. Je vous ai contactée à sa demande. D'autres questions ?

– Je veux juste savoir s'il va bien.

– Alors vous pouvez dormir tranquille : il est en pleine forme. Pour un mort, je veux dire. Pardonnez-moi, s'esclaffa-t-il, j'ai un humour de médium !

Jeanne resta encore quelque temps, puis régla les deux cents euros que coûtait la séance, en espèces, comme demandé. Elle se leva sans savoir si elle était convaincue ou non. L'homme la raccompagna à la porte et, avant de la laisser partir, lui glissa une dernière phrase :

– Pierre vous remercie pour le chemisier rouge.

Théo

C'est mon premier cours de karaté. J'ai trouvé un kimono d'occasion et j'ai pris le métro pour Montreuil après le boulot. Ce matin, j'ai laissé un mot dans la cuisine pour prévenir Jeanne que je rentrerai plus tard. Je sais pas pourquoi j'ai fait ça, elle ne se préoccupe pas vraiment de nous, tant mieux, j'avais peur qu'elle soit du genre à tout contrôler. Mais, l'autre soir, je suis rentré une demi-heure après l'heure habituelle, je l'ai retrouvée collée à l'œilleton de la porte. J'ai eu l'impression qu'elle était inquiète, mais peut-être que j'ai halluciné.

On est une vingtaine dans le dojo, y a des vieux, des gamins, des femmes et des hommes. Le prof est un type d'une quarantaine d'années avec un corps qui paie pas de mine, mais un regard que t'as pas envie d'embrouiller. Il ne parle pas fort, mais il accroche toutes les consonnes. On dirait qu'il parle allemand mais en français. Je me place entre un petit garçon et une femme rousse. L'échauffement dure une bonne vingtaine de minutes et me fait perdre dix ans d'espérance de vie. J'ai l'impression d'être à un camp d'entraînement militaire, on court, on rampe, on saute, on pompe, je sue. Ensuite, on doit reproduire des mouvements appelés kihon, puis des enchaînements appelés kata. À première vue, ça a l'air facile, mais, en vrai, ça porte bien son nom. Je suis doté de quatre membres qui ont décidé de dire merde à mon cerveau. Mon corps a été livré avant le réglage de la coordination. Je suis tout à fait capable de faire un mouvement avec le bras gauche, et éventuellement je peux faire en même temps le même mouvement avec le bras droit. Mais si on me demande de faire deux mouvements différents et, pire, si on ajoute les jambes, je cale. Erreur système. Une fois, j'ai essayé de jouer de la guitare, elle s'en souvient encore. Le petit à côté de moi me donne des conseils. Il a une ceinture verte et il est hyper précis. Ça donne envie de s'accrocher.

À cause du foyer et des déménagements, je n'ai jamais pu faire de sport. On jouait au foot avec les copains, mais ça ne me plaisait pas vraiment, c'était juste histoire de faire un truc. Au collège, j'avais adoré le handball, mais j'ai jamais pu le pratiquer en club.

Il reste quelques minutes, le prof nous demande de choisir un partenaire pour nous exercer au combat. Naturellement, je me tourne vers le petit à la ceinture verte. Il est d'accord. Il s'appelle Sam et il a dix ans. Il se fout bien de ma gueule quand j'essaie de l'atteindre, ça me plaît moyen, mais je préfère ne rien dire par respect pour ma cloison nasale. Et puis, il n'a pas tort, chaque fois que je lance un coup de pied, je perds l'équilibre, on dirait Van Damme un jour de vent.

J'ai pas le moral en rentrant. Ça me tombe dessus parfois, comme ça, sans prévenir. Ça veut dire que tout va bien. Quand ça va mal, faut se battre, mon moral n'a pas la place de s'exprimer. C'est peut-être à cause de la femme de tout à l'heure, croisée sur le quai. Elle riait fort, elle dansait, elle avait l'air heureuse, comme si elle venait d'apprendre une bonne nouvelle. Et d'un coup, elle a tangué, elle a essayé de se rattraper au vide, et elle est tombée. Allongée sur le dos, elle pleurait et riait en même temps. Elle était ivre morte. C'est un spectacle que je connais trop bien.

Jeanne et Iris regardent une émission. Jeanne est sur le canapé, Iris assise sur une chaise. Elles me disent bonjour, je file dans la cuisine. J'ai les crocs, j'ai dû perdre un million de calories pendant cet entraînement. Le petit mot que j'ai laissé à Jeanne est toujours sur le plan de travail. Elle a écrit quelque chose dessous.

« Il reste une cuisse de poulet et des carottes rôties au frigo, tu n'as plus qu'à les faire réchauffer. »

Mon étagère est presque vide, il reste une tranche de jambon et du gruyère. Je prends souvent un sandwich à la boulangerie. Je passe le plat au micro-ondes, je me sers un verre de Coca, et, sans réfléchir, je vais m'asseoir dans le salon avec mes deux colocataires.

Iris

La salle d'attente des urgences est bondée. J'attends mon tour depuis près d'une heure, et il n'est pas près d'arriver. Mon cas n'est pas considéré comme prioritaire, je n'ai ni plaie ni douleur. Pourtant, je ne suis pas passée loin d'aller claquer la bise à saint Pierre.

Tout est la faute de Victor, le gardien, qui s'est mis en tête de rendre les marches de l'escalier aussi brillantes que ses idées. À sept heures du matin, soit à l'heure où tout le monde l'emprunte (l'escalier, pas Victor).

J'ai quitté l'appartement en même temps que Théo, qui est toujours aussi agréable qu'un frottis. Dès la première marche, j'ai senti que je n'allais pas atteindre le rez-de-chaussée en position verticale. Mon pied a glissé sans demander ma permission, le reste de mon corps n'a pas eu le temps de recevoir l'information, il a chu mollement. On aurait dit une de ces figurines qui se désarticulent quand on appuie dessous. Ou un soufflé au fromage sorti trop tôt du four, mais j'avoue une nette préférence pour l'image précédente. J'ai tenté de me rattraper à Théo, mais je n'ai réussi qu'à agripper sa manche, qui m'a lâchée comme une ex encombrante. Dès lors, j'ai dévalé sur les fesses et le dos une dizaine de marches, dans un ralenti presque cinématographique, qui m'a laissé le loisir de faire connaissance avec chaque os, chaque muscle, chaque tendon de mon corps. J'ai notamment noué de profonds liens avec mon coccyx. Quand je me suis enfin immobilisée, je me trouvais, d'après mes estimations confuses, dans une position que l'on ne voit d'ordinaire que dans des spectacles de contorsionniste (ou dans les œuvres de Picasso). Il m'a semblé entendre mon colocataire rire, mais peut-être était-ce mon périnée qui pleurait.

Théo m'a aidée à me relever :

– Ça va ? Rien de cassé ?

Après examen de mes membres, j'ai pu affirmer que chacun semblait à la place qui lui avait été allouée à l'origine. Je me suis

accrochée au bras qu'il me tendait et ne l'ai pas lâché jusqu'au rez-de-chaussée, où il m'a demandé pour la seconde fois si je souhaitais qu'il appelle le SAMU.

– Ça va aller, ai-je assuré.

Dès qu'il a disparu de mon champ de vision, j'ai appelé l'agence qui m'emploie pour les prévenir de mon absence, puis je me suis rendue aux urgences. Je devais vérifier que tout allait *vraiment* bien.

Sur les sièges en plastique beige face à moi, un couple pianote sur un téléphone, réveillant un souvenir endormi. Un soir, Jérémy m'a trouvée en train de jouer sur mon écran. Le principe : former des mots plus ou moins longs avec des lettres piochées. J'étais aguerrie, j'étais tombée dans les jeux de lettres enfant, quand mes parents m'avaient offert la Dictée magique et le Boggle. Plus tard, j'avais passé des heures à noircir des grilles de mots fléchés. Jérémy m'a demandé s'il pouvait jouer avec moi. J'ai accepté avec joie, heureuse de partager ma passion et, je l'admets, de l'éblouir de mes talents. J'ai enchaîné les combinaisons gagnantes et fait grimper le score, tandis qu'il trouvait péniblement quelques mots. Je m'en rendais compte et je me sommais de ralentir la cadence pour le laisser participer, mais, dès qu'un terme m'apparaissait, je ne pouvais me retenir de l'écrire sur l'écran. Nous n'avions pas atteint la fin du niveau quand Jérémy s'est levé sans un mot. J'ai immédiatement compris qu'il était vexé. Je l'ai rejoint dans la chambre, où il s'était allongé sur le lit. J'ai bondi à côté de lui en imitant le chat, pour le dérider. J'ai insisté pour qu'il revienne. Je lui ai promis de lui laisser le temps de participer. Face à son silence, je lui ai même présenté des excuses. Il n'a pas bougé, les yeux fermés autant que le visage. Il ne m'a pas adressé la parole pendant deux jours. Je me suis trouvée prétentieuse, puérile et méchante. Il est rentré un soir du travail comme avant, comme si ces deux jours n'avaient jamais existé. Il n'en a jamais parlé. Quelque temps plus tard, quand j'ai voulu jouer sur mon téléphone, l'application avait disparu.

– Madame Iris Duhin ?

Je me lève et suis l'interne dans le box. Elle me demande de me déshabiller, de m'allonger sur le lit d'examen et de raconter la raison de ma venue. Je lui décris ma chute et lui fais part de mes inquiétudes. Durant de longues minutes, je me contente de répondre aux questions en réfrénant mon impatience d'être examinée, puis la praticienne finit par verser du gel sur mon ventre et y poser la sonde. Le son d'un cœur qui bat percute le mien. Le petit être qui grandit en moi est toujours là.

Jeanne

Chaque matin, Jeanne mettait plus de temps à quitter son lit. Les heures qui se succédaient jusqu'au soir lui apparaissaient comme autant de haies infranchissables. Seul le rendez-vous quotidien avec Pierre parvenait à l'animer. Pendant quelques heures, le mécanisme de son cœur se remettait en route. Le reste du temps, elle était une carcasse vide. L'arrivée d'Iris et de Théo n'avait pas arrangé les choses. Leur présence dérangeait l'absence qui avait envahi l'appartement. Elle attendait qu'ils soient partis travailler pour se lever.

En sortant de sa chambre ce matin, Jeanne eut la désagréable surprise de tomber sur Iris, debout dans le salon, une tasse à la main. La jeune femme ne parut pas l'entendre, absorbée qu'elle était dans la contemplation d'une photo de son mariage avec Pierre, posée sur le buffet.

– Vous ne travaillez pas ? l'interrogea Jeanne.

Iris sursauta.

– La dame dont je m'occupe le matin passe des examens à la clinique. Je commence à treize heures chez monsieur Hamadi. Vous voulez un thé ?

– Non merci.

– Je suis désolée, Jeanne. Je ne voulais pas être indiscrete. Vous êtes très beaux sur cette photo.

Jeanne sentit sa gorge se serrer. Elle connaissait ce cliché par cœur, ainsi que tous ceux collés dans les albums empilés sur sa table de chevet. Elle passait un temps considérable à tenter d'imprimer dans sa mémoire le visage souriant de son mari. Elle s'échinait à gommer l'image qui avait effacé toutes les autres : celle de son dernier regard. Elle prenait toute la place, envahissait tout l'espace. C'était devenu sa plus grande crainte : que jamais ne refassent surface les souvenirs heureux, et que seule demeure cette journée du 15 juin.

Il faisait particulièrement beau, ce matin-là. Jeanne avait ouvert les fenêtres en grand et planté ses pieds dans la flaque de lumière que le soleil formait sur le parquet. Sur la platine vinyle, qu'ils ne s'étaient pas résolus à remplacer par un appareil moderne, Brel chantait « La Chanson des vieux amants », sa préférée.

*Et chaque meuble se souvient
Dans cette chambre sans berceau
Des éclats des vieilles tempêtes
Plus rien ne ressemblait à rien*

Une valise était ouverte sur le lit, encore partiellement vide. Dans quelques heures, Pierre et elle partiraient pour les Pouilles, elle ne devait pas traîner. Il était sorti acheter du pain pour préparer des sandwichs. Elle quitta à regret le soleil et se remit à choisir les vêtements qu'elle comptait emporter. Depuis qu'ils étaient à la retraite, ils voyageaient autant qu'ils le pouvaient. Jamais loin, Pierre refusant de prendre l'avion – officiellement par souci de la planète, en réalité par claustrophobie insurmontable. Ils se contentaient de séjours en France et en Europe, et finissaient par considérer cet empêchement comme une chance, tant leurs découvertes les enchantaient.

*Finalement, finalement
Il nous fallut bien du talent
Pour être vieux sans être adultes*

Cette fois, ils louaient un camping-car. Ils avaient déjà tenté l'expérience, en Scandinavie, avec un groupe d'autres camping-caristes, et elle s'était révélée formidable. La liberté qu'offrait ce moyen de transport correspondait à ce qu'ils recherchaient dans un voyage. Jeanne fut tirée de ses pensées par des éclats de voix. Elle s'approcha de la fenêtre pour chercher leur origine et aperçut, à une cinquantaine de mètres de là, un attroupement sur le trottoir. Derrière l'écran de badauds, elle distingua un homme allongé au sol, et un autre en train de lui prodiguer un massage cardiaque. Elle comprit avant de voir et se précipita vers la porte en courant.

*Oh, mon amour
Mon doux, mon tendre, mon merveilleux amour
De l'aube claire jusqu'à la fin du jour
Je t'aime encore tu sais*

Pierre était inconscient quand Jeanne arriva. Elle tomba à genoux à côté de lui en répétant son prénom comme une prière. Une femme,

téléphone à la main, la prévint qu'elle avait appelé les secours, qu'ils étaient en route. Au bout d'un temps qui lui parut interminable, Pierre ouvrit les yeux. Le jeune homme cessa son massage et les curieux applaudirent. Jeanne inonda le visage de son mari de baisers et de larmes.

– Mon amour, j'ai eu si peur !

– J'ai mal à la tête, souffla-t-il. J'ai peur de mourir.

Son regard s'accrochait à celui de Jeanne. Ce regard qu'elle ne parvenait plus à oublier, empreint de terreur et de douleur. Son dernier regard.

Il s'était définitivement éteint quelques secondes plus tard. La suite reste nébuleuse dans l'esprit de Jeanne. L'arrivée des pompiers, les tentatives de réanimation, les badauds qui s'éloignent, le corps qu'on emmène, et elle qui demeure seule sur le trottoir, frigorifiée sous le soleil de midi, une baguette de pain à ses pieds.

Je t'aime encore, tu sais

Je t'aime.

D'un geste brusque, Jeanne passa devant Iris et saisit le cadre sur le buffet, avant de retourner dans sa chambre. La flaque de soleil inondait le parquet. Jeanne se posta dedans, la photo serrée contre son cœur, et pleura à en perdre le souffle.

Théo

J'en ai vu du bordel, mais du comme ça, c'est inédit. Chaque fois que je tire un tiroir, j'ai l'impression que des cambrioleurs ont tout fouillé. On dirait pas comme ça, quand on rentre dans l'appartement, ça a l'air nickel. Mais faut pas ouvrir le placard si on ne veut pas se faire péter l'arcade par un bol breton. Je sais pas comment on peut vivre dans le désordre, moi ça me fait vriller. Cet après-midi, Jeanne était absente comme tous les jours, et Iris dans sa chambre, alors je me suis dit que j'allais ranger un peu. J'ai tout sorti, trié, classé, nettoyé. Je faisais pareil au foyer quand y en avait partout. Au début, tout le monde se foutait de ma gueule, mais quand il a commencé à pleuvoir des dents, ils se sont calmés. C'est comme ça que ça marchait, je l'ai vite appris : soit tu te laisses bouffer, soit tu bouffes. C'est pas le bordel qui me soûlait, ni qu'on se foute de moi, c'est parce que ça me rappelait ma mère. Chez elle, c'était le foutoir. Une fois, j'ai entendu qu'on avait un capital soleil, et qu'une fois qu'il était atteint, fallait qu'on arrête de s'exposer pour éviter les problèmes de santé. Chez ma mère, j'ai atteint mon capital bordel. Il y en avait partout. Elle ouvrait un paquet de gâteaux et le jetait par terre, elle laissait la vaisselle sale s'entasser, le sol était collant, les toilettes dégueulasses. Parfois, ça lui prenait, elle mettait la musique à fond, elle ouvrait toutes les fenêtres et elle rangeait tout. Elle y passait plusieurs jours, elle remplissait des dizaines de sacs-poubelle, elle frottait les meubles, elle se mettait à quatre pattes pour gratter les taches incrustées, elle lavait le linge entassé, et moi je chassais la poussière avec un plumeau, trop content de participer à ce grand nettoyage. Chaque fois, j'y croyais comme si c'était la première. Chaque fois, mes illusions se fracassaient contre la vraie vie.

– Tu fais quoi ? me demande Iris en entrant dans la cuisine.

La vaisselle et la nourriture sont classées par catégories et j'ai une éponge à la main, mais apparemment il lui faut les sous-titres :

– Je m'épile le maillot, ça se voit pas ?

Elle hausse les épaules. J'arrive pas à la cerner. Elle a l'air plutôt sympa, pour une meuf qui prend les teckels pour des pitbulls et l'escalier pour un toboggan, mais j'oublie pas qu'elle a essayé de me la faire à l'envers. Un peu plus et je restais à la rue à cause d'elle. C'est plus fort que moi, dès que j'ai une ouverture, je lui balance un tacle.

Elle remplit la bouilloire et s'approche de moi :

– Je peux t'aider ?

– J'ai presque fini.

– Tu veux un thé ?

– J'aime pas ça.

Elle ouvre une boîte de thé en lâchant un petit rire :

– Faudra dire à tes parents de revoir les bases de la politesse.

Je sens mon sang fuser dans mes veines, comme chaque fois que quelqu'un gratte ma corde sensible. Je me relève et je la regarde droit dans les yeux :

– Parle pas de mes parents.

La réaction d'Iris fait immédiatement tomber ma colère. Elle fait un pas en arrière et place ses mains devant elle comme un bouclier. Ses lèvres tremblent. Elle murmure que c'était une blague, qu'elle ne voulait pas me blesser, et elle retourne dans sa chambre en laissant la bouilloire siffler. Je me sens comme un con. Je n'ai pas voulu lui faire peur, je n'ai pas l'impression d'avoir été agressif, mais elle l'a perçu comme ça. J'ai sans doute parlé trop fort. J'ai une voix grave, on me l'a souvent dit. Ça a pu l'impressionner. Je finis de ranger les assiettes sur l'étagère et je referme le placard.

Iris ouvre la porte dès que j'y toque. De la musique s'échappe de sa chambre, sans doute un truc de vieux, je ne connais pas. Je lui tends un mug fumant :

– Je t'ai servi le thé. Je suis désolé si je t'ai fait peur.

– Merci, c'est gentil. Moi je suis désolée pour ma blague pourrie.

Je sais plus quoi dire, alors je pose la première question qui me vient :

– Tu fais quoi ?

Et sa réponse tombe, inévitable :

– Je me rase la moustache, ça se voit pas ?

Iris

Je referme la porte en me retenant de rire. Je n'ai pas osé le dire à Théo, mais son thé n'est pas buvable. Il a jeté les feuilles en vrac dans l'eau au lieu de les placer dans l'infuseur. C'est la première fois en un mois qu'il n'est pas désagréable avec moi, je préfère me passer de thé que de rompre le charme.

Mon téléphone sonne au moment où je m'apprête à sortir. Ma mère, comme chaque jour depuis qu'elle a appris que je suis partie. Je ne réponds pas. Son inquiétude permanente me contamine. C'est pour cette raison que je ne lui ai rien dit : l'angoisse est l'animal de compagnie de ma mère, encore plus depuis que mon père est mort. Quand ça concerne mon frère ou moi, ça vire facilement à l'obsession. Elle s'était calmée depuis que je vivais avec Jérémy. Il était l'homme rassurant, protecteur et bienveillant dont elle rêvait pour son unique fille. Contrairement à ce que je redoutais, elle ne lui en a même pas voulu de m'emmener loin. J'étais entre de bonnes mains, et elle sur ses deux oreilles.

Lors de notre dernier échange, elle m'a raconté qu'il était venu la voir. Ce n'est même pas lui qui l'a prévenue de mon départ, c'est sa mère. « Il est tellement prévenant, il n'a pas voulu me créer de soucis, a-t-elle affirmé. Je ne l'ai pas reconnu, il a pris dix ans. Tu m'as demandé de ne pas lui donner ton nouveau numéro, je t'ai écoutée, mais il fait peine à voir, ma puce. Tu devrais au moins lui donner des nouvelles, il est mort d'inquiétude. »

J'ai imaginé Jérémy et mon cœur s'est serré. Sa sensibilité affleure, il a une inclination naturelle à tout prendre personnellement. J'ai repensé à la fois où une remarque désobligeante de son patron l'avait rendu malade tout un week-end. À son besoin constant d'être rassuré. Je me suis sentie coupable de le placer dans cette étouffante incertitude. Et puis, j'ai revu l'une des situations auxquelles cette insécurité affective l'avait mené.

Nous venions d'emménager ensemble. Après des mois de recherche

et plusieurs désillusions, j'avais trouvé un cabinet qui recherchait un kiné pour remplacer celui qui partait à la retraite. L'équipe – une autre kiné et une ostéopathe – était exclusivement féminine, atout non négligeable pour Jérémy, qui avait vu d'un œil inquiet mon engagement dans un cabinet tenu par un jeune homme charmant (lequel avait fini par se rétracter à la dernière minute). J'avais commencé depuis près d'une semaine, je prenais mes marques auprès des patients et de mes collègues, toutes deux d'une grande gentillesse. Jérémy était extrêmement attentif à mes émotions et me couvrait de tendresse. Il savait que quitter Bordeaux ne s'était pas fait sans regret, que ma famille et mes amis me manquaient. Je lui avais proposé de me rejoindre, mais son travail de gestionnaire de patrimoine dans une grande banque n'était pas de ceux qui s'abandonnaient facilement. De balades à vélo dans la vieille ville en couchers de soleil sur l'océan, il avait su me convaincre que la vie à La Rochelle serait douce. Elle l'était, plus que je ne l'avais imaginé. Mon ciel était d'un bleu intense, sans le moindre nuage à l'horizon.

Ce matin-là, je ne devais pas travailler. Mon premier rendez-vous était à quatorze heures. Or, Coralie, l'autre kiné du cabinet, a eu un contretemps et m'a suppliée de la remplacer quelques heures. Jérémy était en télétravail, car sa voiture était au garage. Je suis arrivée légèrement en retard, j'ai bondi hors de la voiture et je me suis dirigée vers le cabinet. Un bruit métallique m'a stoppée dans mon élan. Je suis revenue sur mes pas, persuadée que cela venait de ma voiture. J'en ai fait le tour, et je commençais à croire à une hallucination auditive quand j'ai pensé à ouvrir le coffre. Jérémy était là, allongé sur le côté, son téléphone allumé dans la main. Je suis restée figée, comme en état de choc, pendant qu'il m'expliquait qu'il avait cru que je mentais, que ce n'était pas sa faute, que mon regard n'était pas franc, qu'il fallait que je sois plus claire avec lui, qu'il avait déjà été trahi et qu'il ne voulait pas que cela se reproduise. J'ai passé la journée à me demander quelle attitude adopter. Le soir, il s'est excusé et m'a promis que cela ne se reproduirait plus. Il m'a parlé de son ex, qui l'avait trompé avec son meilleur ami, il a pleuré. J'ai éprouvé une sincère compassion, et j'ai pardonné.

J'efface le message de ma mère sans l'écouter. Il faut que je me préserve, que je *nous* préserve. Depuis hier, je sens des mouvements dans mon ventre. Comme de petites bulles qui explosent. J'ai d'abord cru que c'étaient les choux farcis de Jeanne, mais je crois que c'est le bébé.

NOVEMBRE

Jeanne

C'était la première fois que Jeanne était témoin de tant d'animation au cimetière. Devant la grille, un fleuriste vendait des pots de chrysanthèmes. Jeanne haussa les épaules. Pour elle, chaque jour était un 1^{er} novembre.

– Je suis désolée d'être en retard, je suis passée voir ma sœur, glissa-t-elle à Pierre en caressant sa photo sur le marbre.

– Il ne semble pas vous en tenir rigueur, répondit une voix féminine.

Jeanne en chercha l'origine et vit la femme de la dernière fois assise sur le banc. Elle fit mine de ne pas entendre ce trait d'humour pour le moins indélicat et poursuivit son monologue :

– Je n'étais pas passée voir Louise depuis longtemps, aujourd'hui c'était l'occasion. Je lui ai promis d'y retourner bientôt. C'est juste à côté d'ici, c'est pratique. Sais-tu que cela fait exactement trois semaines que Théo et Iris vivent chez nous ? Eh bien, figure-toi que je commence à me faire à leur présence. Elle ne m'est plus aussi insupportable. Oh, je les vois peu, ils sont souvent enfermés dans leur chambre, mais je me surprends parfois à apprécier cette compagnie. Boudine partage mon avis, terroriser la pauvre Iris lui offre une activité réjouissante.

La chienne réagit à son nom en remuant la queue. Jeanne tira un papier de la poche de son manteau et le parcourut des yeux, avant de reprendre :

– J'ai allumé le chauffage. La nuit dernière, la température est tombée à huit degrés. L'hiver sera froid. Les oignons ont enfilé plusieurs couches de pelure, cela ne trompe pas. À propos, j'ai préparé hier la première soupe à l'oignon de l'année. Tu l'aimais tellement... Iris l'a trouvée bonne, mais le petit n'a pas voulu y toucher. J'ai eu beau lui proposer d'ajouter du fromage râpé, il a affirmé qu'il détestait les oignons. Depuis quatre ou cinq jours, nous dînons ensemble. Pour être tout à fait exacte, nous dînons côte à côte face au téléviseur. Cela

s'est fait naturellement, le premier soir j'avais simplement oublié que nous n'étions plus deux à manger, et j'ai préparé un poulet entier, comme nous avions l'habitude de le cuisiner toi et moi, avec le bouillon et les carottes rôties. Le deuxième soir, je n'avais pas oublié que tu n'étais plus là, mais j'ai quand même fait une omelette aux champignons trop copieuse pour moi. Hier soir, Théo a rapporté le dessert, des éclairs au chocolat qu'il avait préparés. Je t'ai dit qu'il travaillait à la boulangerie où tu achetais le pain ? Ils ne pouvaient pas les mettre à la vente, car le glaçage était loupé, mais cela ne nous a pas empêchés de nous régaler.

Jeanne resta silencieuse plusieurs secondes, puis extirpa de nouveau le papier de sa poche. Depuis quelque temps, elle profitait du trajet pour noter les sujets de conversation qu'elle prévoyait d'aborder avec Pierre. Ils ne s'invitaient plus aussi naturellement qu'au début, comme si la source se tarissait. En cinquante ans de mariage, pas une fois elle n'avait ressenti la moindre lassitude à discuter avec Pierre. Plus jeune, elle s'était inquiétée à l'idée de partager l'entièreté de sa vie, et par conséquent la plupart de ses discussions, avec une seule et même personne. La lassitude et la répétition lui semblaient inéluctables, au point d'avoir remis en question son intérêt pour le mariage. Sa rencontre avec Pierre n'avait pas subitement balayé ses doutes, mais, petit à petit, le désir de traverser l'existence avec cet homme à ses côtés les avait relégués au second plan.

Jeanne s'apprêtait à lancer le sujet de la nouvelle amoureuse de monsieur Duval, du deuxième étage, lorsque la femme du banc s'immisça encore dans sa conversation.

– Il est mort depuis longtemps ?

Cette fois, Jeanne prit le temps de dévisager l'importune. Elle était sensiblement plus âgée qu'elle, les cheveux blonds et courts surmontés d'un chapeau de feutre noir. Elle lui souriait franchement.

– Qui êtes-vous ? interrogea Jeanne.

– Simone Mignot. Mon mari est le voisin de tombe du vôtre. Je viens ici tous les jours depuis quinze ans, et je suis ravie d'avoir une autre compagnie que celle de mon cher époux qui, avouons-le, n'est pas des plus loquaces.

L'échange lui sembla tellement incongru que Jeanne ne put réprimer un petit rire. Elle le regretta aussitôt, inquiète à l'idée d'avoir encouragé son interlocutrice. Elle ne venait pas là pour tenir salon, mais pour passer du temps avec Pierre. Cette Simone avait l'air bien aimable, mais elle n'avait que faire de ses bavardages. Afin que ses intentions soient sans équivoque, elle tourna ostensiblement le dos à

la femme et poursuivait son monologue à voix basse. Rien ne devait gâcher son seul moment de bonheur quotidien.

Théo

Philippe me saute dessus dès que j'ouvre la porte. Le temps que j'enfile ma veste, il m'a déjà dit plus de mots que depuis que je bosse là. J'ai du mal à suivre, je suis encore en train de dormir. Je me concentre pour capter ce qu'il me dit, et, quand j'y parviens, je regrette de m'être concentré. À choisir, je préférerais quand ma tête était dans mon cul.

– C'est un nouveau concours, qui récompense le meilleur apprenti pâtissier parisien. Je me suis chargé de t'inscrire, la première sélection a lieu dans deux mois, ça laisse le temps de s'entraîner. Tu connaîtras le contenu de l'épreuve au dernier moment, mais il y a fort à parier que ce sera technique, alors on va bosser ça d'ici là. Ce matin, on attaque par les saint-honoré.

J'attends qu'il ait terminé pour lui annoncer que ce sera sans moi.

– Je suis en première année, ça fait même pas cinq mois que je travaille ici, je vais me faire défoncer. C'est hors de question.

Nathalie ne peut pas s'empêcher de venir donner son avis.

– Si tu pars défaitiste, c'est sûr que tu vas perdre. Allez, ça pourrait nous faire une belle pub !

– J'ai vraiment la gueule d'un panneau d'affichage ?

Leïla, postée juste derrière Nathalie, lâche un petit rire. Nathalie souffle, pour changer. J'ai jamais vu quelqu'un qui soufflait autant. On dirait un cul après un cassoulet. Philippe tente de me convaincre. Il a l'air d'y tenir, je ne l'ai jamais vu aussi animé. Ils me mettent la pression, et ça marche, je finis par accepter de le faire, leur concours. Et tout le monde reprend ses activités, comme s'ils ne venaient pas de me poser sur les épaules une tonne de trac.

J'ai déjà fait un concours. J'avais six ans. Ça faisait trois ou quatre mois que ma mère avait arrêté de boire, elle avait trouvé un taf, elle n'oubliait jamais de venir me voir, et les éducateurs me disaient que

j'allais bientôt pouvoir retourner vivre avec elle. J'étais heureux. Il y avait ce concours de chansons organisé par l'école et j'étais celui qui chantait le moins faux dans la classe, alors j'ai été choisi pour la représenter. Les profs et les autres élèves votaient, et celui qui avait le plus de voix faisait gagner sa classe. J'avais un peu le trac, surtout que ma mère avait promis d'être là. Les éducateurs et des enfants du foyer étaient dans le public. Depuis les coulisses, j'arrêtais pas de venir regarder dans la salle si elle était arrivée, mais non. J'étais déçu, mais j'avais pas trop le temps d'y penser. Corinne, ma maîtresse, me faisait répéter le titre qu'elle avait choisi pour moi. C'était « Savoir aimer », de Florent Pagny. Je me souviens encore des paroles. C'était à mon tour de passer, je suis entré sur scène, j'ai parcouru le public du regard et je l'ai vue. Elle était assise au premier rang. J'ai capté tout de suite qu'elle avait bu. Je le voyais aux premiers signes, j'étais devenu un test d'alcoolémie, y avait même pas besoin de souffler. J'ai commencé à chanter, elle s'est levée en applaudissant et en sifflant. J'ai essayé de ne pas la regarder, mais elle a titubé jusqu'à la scène et elle s'est étalée en essayant d'y monter. Je me suis mis à chialer et je suis parti en courant. En matière de souvenir de concours, on peut trouver mieux.

Je fais des choux et de la crème diplomate pendant une bonne heure, et je sors dans la petite cour pour fumer une clope. Ça m'arrive rarement, déjà parce qu'ils n'aiment pas trop qu'on prenne des pauses, et surtout parce que le tabac coûte une blinde, alors j'économise. Mais, là, j'en ai besoin.

– Je peux t'en piquer une ? me demande Leïla en me rejoignant.

C'est la première fois qu'elle m'adresse la parole. Entre son temps partiel et mes jours au centre de formation, faut dire qu'on n'a pas eu beaucoup d'occasions.

Je lui roule une clope :

– Apprécie-la, ça vaut plus qu'une rivière de diamants.

Quel con. Elle va me prendre pour un radin.

Elle sourit :

– Alors je vais peut-être la porter en pendentif.

Je la regarde du coin de l'œil pendant qu'elle l'allume. J'avais jamais fait gaffe à sa tache brune dans le blanc de l'œil. Elle a de longs cils noirs. Deux dents qui tentent de monter sur les autres. Des ongles rongés. Ses cheveux sont toujours attachés, pour l'hygiène. Je détourne mon regard quand elle pose le sien sur moi. J'ai juste le temps de la voir rougir. Je reste jusqu'à la dernière taffe, on n'échange pas un mot. C'est très bizarre, parce que, pendant ces quelques

minutes, j'ai l'impression d'avoir été proche d'elle.

Iris

La journée m'a paru interminable. Je n'avais jamais autant compté les minutes depuis mes cours de physique de seconde. Le prof s'appelait monsieur Ramort, et c'était parfaitement adapté.

Mon petit occupant absorbe mon énergie et fait mousser mes émotions. Je n'ai qu'une envie : rentrer et me doucher, après une halte chez Monoprix pour acheter de la crème de marrons. J'en meurs d'envie depuis plusieurs jours.

J'hésite entre différentes versions (vanillée, avec morceaux, en pot ou en tube) quand j'entends une voix familière. Mon cœur comprend avant moi, il sursaute dans ma poitrine. Elle est là, juste à côté de moi, je n'ai même pas besoin de la regarder pour savoir que c'est elle. Mel. Ma plus ancienne amie.

J'avais six ans quand mes parents ont emménagé dans un petit lotissement de cinq maisons. La nôtre était mitoyenne par le garage. Tandis qu'ils montaient les meubles, je suis partie à la découverte du jardin. Il me semblait alors immense. Il n'y avait pas encore de grillage, aussi ai-je eu la drôle de surprise de trouver une petite fille sur notre territoire. Je me suis approchée d'elle, bras croisés et sourcils froncés, afin qu'elle sache à qui elle avait affaire. Elle m'a souri de presque toutes ses dents en me disant qu'elle s'appelait Mélanie. Nos territoires se sont fondus, j'ai passé mon enfance et mon adolescence entre chez elle et chez moi, et plus tard chez Marie et Gaëlle, dont les maisons ont agrandi le lotissement. Je ne l'ai pas vue depuis plus d'un an.

Dans les premiers temps qui ont suivi mon départ à La Rochelle, Mel, Marie, Gaëlle et moi avons réussi à conserver le lien. On avait un groupe WhatsApp sur lequel on échangeait tous les jours. Je revenais rarement à Bordeaux, malgré les promesses que j'avais faites en partant, car Jérémy aimait organiser des week-ends en amoureux. Mes amies comprenaient. Au début. Une première remarque acide est tombée à la suite d'un séjour à Bordeaux annulé. C'était la deuxième

fois que cela arrivait, la première Jérémy s'était bloqué le dos, l'autre il avait dû honorer un rendez-vous professionnel de dernière minute. Marie a sous-entendu qu'il le faisait exprès. J'ai cru qu'elle plaisantait, mais elle était sérieuse, et les deux autres ne la contredisaient pas. Je l'ai mal pris, blessée que mes amies puissent penser du mal de celui que j'aimais. Il y a eu cette fois où c'étaient elles qui venaient. Elles avaient loué avec conjoints et enfants une maison à deux kilomètres de chez nous. Jérémy est tombé sur une mauvaise huître dès le premier soir, il a passé le week-end entre son lit et les toilettes.

– Tu veux que je reste avec toi ? lui ai-je proposé.

– Je ne veux pas te priver de tes amies, a-t-il répondu.

J'étais soulagée. Elles me manquaient, j'étais heureuse de pouvoir passer du temps avec elles. Je suis partie deux heures. À mon retour, il était à l'agonie. La bassine – vide – posée sur le ventre, les cheveux collés sur le front, il gémissait à chaque expiration. J'ai tenté une plaisanterie, pour dédramatiser :

– Écartez les jambes, monsieur, je vais regarder à combien vous êtes dilaté.

Il n'a pas ri, mais m'a demandé d'aller lui chercher un médicament dans la salle de bains. Il a ajouté qu'il aurait aimé y aller lui-même, mais qu'il n'était pas en état, et que, par conséquent, il avait souffert le martyre en attendant mon retour. J'ai annulé ma présence à la soirée prévue. Quand Marie a proposé que nous nous réunissions chez nous, il a répondu que mes amies étaient égoïstes et ne méritaient pas quelqu'un d'aussi généreux que moi.

Quelques jours plus tard, Gaëlle a écrit un long message sur WhatsApp. Elle me faisait part de ses doutes quant au comportement de Jérémy, qu'elle jugeait dominateur. Les deux autres ont abondé dans son sens. Toutes pensaient qu'il tentait de m'éloigner de mes proches. J'avais beau leur décrire le Jérémy qu'elles ne connaissaient pas, l'homme attentionné, sensible et généreux avec lequel je vivais, elles n'en démordaient pas. « On t'aime et on te sait plus fragile depuis le décès de ton père, il ne faudrait pas qu'il en profite. »

Les messages sur WhatsApp se sont espacés. J'ai eu peur de les perdre. J'ai organisé un week-end chez ma mère, Jérémy a accepté avec enthousiasme. J'avais hâte qu'elles s'en rendent compte. Le dîner du samedi soir a eu lieu chez Mel. Elle était au milieu des cartons avant son grand départ à Paris, où elle avait obtenu un poste d'avocate. Elle avait retrouvé de vieilles photos, que nous avons regardées en nous tordant de rire. Les souvenirs jaillissaient, les cours de gym, les looks gothiques au lycée, la soirée costumée en terminale,

la fête pour mon diplôme, le camping à Noirmoutier, le ski, une soirée pyjama chez Marie...

Jérémy regardait ailleurs. J'ai tenté d'attirer son attention, il n'a pas eu l'air de m'entendre. Mel lui a passé l'album, il l'a balancé au milieu de la table. Tout le monde s'est tu. Je le regardais sans comprendre ce qui avait pu le contrarier. Je ne l'avais jamais vu comme ça, sa mâchoire était contractée et son regard enragé.

– C'est juste de vieilles photos, a dit Mel. Y a pas d'ex dessus, si c'est ce qui te fait peur.

– Sa vie d'avant ne m'intéresse pas, a rétorqué froidement Jérémy.

Marie a attrapé ma main sous la table et l'a serrée.

– Pourquoi tu fais ça ? ai-je murmuré. On s'amuse, on ne fait rien de mal !

Il a reculé sa chaise et s'est levé brutalement :

– Allez, viens, on s'en va.

Marie a serré ma main plus fort. Mel m'a souri :

– Tu peux rester, Iris.

– On est là, a ajouté Gaëlle.

Jérémy s'est dirigé vers la porte de sortie :

– Tu fais ce que tu veux, Iris. Moi, je rentre. Je ne supporte pas le manque de respect.

J'ai tenté une dernière fois de le retenir, mais je connaissais déjà l'issue. Alors, j'ai murmuré un pardon à mes amies, je me suis levée et j'ai suivi Jérémy.

Pendant plusieurs semaines, j'ai tenté d'expliquer la réaction de Jérémy – et la mienne. Marie a brièvement répondu. Gaëlle a mis un émoji. Mel est restée muette.

Je tourne la tête, Mel est là, une boîte de biscottes dans la main, son mari Loïc à côté d'elle. C'est lui qui me voit le premier. Je reste figée, mais lui semble heureux. Il me sourit et donne un petit coup d'épaule à Mel, qui suit son regard et dépose le sien sur moi. J'y lis sa surprise, sa joie, un peu, sa gêne, beaucoup. Rassurée, je franchis les pas qui nous séparent et tends les bras pour l'enlacer, comme nous avions l'habitude de le faire en guise de salut. Mais nous ne sommes plus à l'époque de nos habitudes. Avant que j'aie le temps de l'atteindre, Mel s'empare d'un pot de confiture, puis tourne les talons et s'éloigne sans un mot.

Jeanne

Jeanne reçut une nouvelle lettre. Au toucher, l'enveloppe lui parut plus épaisse que d'ordinaire. En l'ouvrant, elle comprit pourquoi : une photo découpée dans un journal accompagnait le courrier. En la reconnaissant, ses mains se mirent aussitôt à trembler.

Hiver 1997

Il neige à Paris. C'est rare, et cela divise la ville en deux clans : ceux qui se réjouissent et ceux qui râlent. Jeanne et Pierre sont des premiers. Le décor immaculé leur donne le sentiment d'être en voyage chez eux. Chaussés de bottes spécialement achetées pour l'occasion, ils se rendent à Montmartre, où, paraît-il, des gens ont improvisé une station de ski. Le spectacle est fabuleux : des enfants glissent sur des sacs-poubelle tandis que les plus courageux ont apporté leurs skis. Pierre propose à Jeanne de tenter une descente de luge, elle s'y oppose fermement. « Jamais de la vie. On a cinquante ans, pas vingt, je te rappelle ! » Quelques minutes plus tard, la même Jeanne, assise entre les jambes de son mari sur un sac-poubelle lancé à toute vitesse, hurle de joie.

Quand Iris rentra, elle trouva Jeanne endormie sur le canapé. Elle ronflait doucement, Boudine allongée à côté d'elle. La chienne sauta pour lui faire la fête, réveillant sa maîtresse. Cette dernière plia la missive restée dans sa main et la glissa dans la ceinture de sa robe.

– Vous allez bien ? s'inquiéta Iris.

– J'ai juste eu un petit moment de fatigue, je vais mieux, assura Jeanne en se levant. Vous voulez un apéritif ? Il doit me rester de la Suze, du Martini ou du porto. Nous aimions boire un verre à l'occasion, avec Pierre.

– Je vais prendre un jus d'orange, merci.

Elle alla accrocher son manteau dans l'entrée, puis ajouta doucement :

– Je ne veux pas paraître indiscrete, mais je ne veux pas non plus que vous pensiez que je ne m'intéresse pas à vous. Pierre était votre mari ?

– Oui, souffla Jeanne.

– Il n'est plus là depuis longtemps ?

– Depuis quatre mois.

– Oh ! C'est récent... Je suis désolée.

– C'est une éternité.

Jeanne posa deux verres sur la table.

– Je n'arrive pas à accepter qu'il ne soit plus de ce monde. Cette expression prend tout son sens quand on s'y confronte. « Plus de ce monde ». J'aurai beau le chercher partout, remuer ciel et terre, parcourir la planète, je ne le trouverai pas. Il n'est plus dans la même existence que moi.

Sa voix se brisa. Elle s'assit à côté d'Iris et but une gorgée de Suze.

– Et vous, avez-vous déjà croisé l'amour ? lui demanda-t-elle.

La jeune femme baissa les yeux.

– Je ne sais pas. Je le croyais, mais je ne suis plus sûre.

Un tintement de clés interrompit la conversation. La porte s'ouvrit et Théo pénétra dans l'appartement. Il afficha un air étonné en découvrant ses deux colocataires attablées autour d'un verre, et les salua de loin.

– Vous voulez boire quelque chose ? lui proposa Jeanne. Un jus d'orange, de la grenadine ? J'ai peut-être aussi du sirop de menthe...

– J'ai dix-huit ans, vous savez ! s'amusa le jeune homme. Je peux vous montrer ma carte d'identité.

Jeanne sourit :

– Vous êtes un bébé, mais, puisque vous insistez, j'ai du porto, de la Suze et du Martini.

– OK, j'ai atterri au siècle dernier... Y a pas de la bière ?

Puisqu'il n'était pas attiré par les boissons proposées, Jeanne lui servit un verre d'alcool de poire et disposa quelques biscuits salés dans une assiette et des olives dans un ramequin. Théo but son apéritif en grimaçant. Iris prépara un gratin de potimarron qu'ils dégustèrent ensemble. Le jeune homme parla de sa passion pour la pâtisserie, la jeune femme raconta des anecdotes sur les personnes dont elle

s'occupait. Le téléviseur resta éteint. Jeanne sortit Boudine un peu plus tard que d'habitude, légèrement grisée par les deux verres de Suze et par la vie qui s'était installée à sa table. Avant de fermer la porte, elle se tourna vers Iris et Théo, affairés à débarrasser la table :

– Ça vous dirait qu'on se tutoie ?

Théo

Une fois par mois, je passe le grand portail. Je ne l'aime pas, ni dans un sens ni dans l'autre. J'aime pas venir, et j'aime encore moins partir.

J'ai dû prendre le train, c'était plus simple quand je vivais à côté. Je me suis endormi, j'ai failli louper l'arrêt. Je suis crevé, je me couche hyper tard à cause du concours. Je m'entraîne tous les soirs à l'appart. Y en a deux qui ne trouvent rien à redire, Iris a même repris deux fois de l'opéra.

La meuf de l'accueil ne me calcule même pas, n'importe qui peut rentrer ici. De toute manière, qui viendrait sans y être obligé ?

Je respire un grand coup avant de pousser la porte. Je fais toujours ça, comme si ça changeait quelque chose. Ça me fait gagner quelques secondes, c'est déjà ça.

Ma mère est dans sa chambre. Ils l'ont mise dans le fauteuil. Je redresse sa tête qui pend sur le côté. C'est con, mais, chaque fois que je pousse cette putain de porte, j'espère qu'elle va me sourire. Pourtant, les docteurs ont été clairs : zéro chance qu'elle récupère. C'est le corps de ma mère, mais elle n'est plus vraiment dedans. Je ne suis même pas sûr qu'elle sente ma présence.

Ils disent qu'elle a eu de la chance, qu'elle aurait pu y rester. Devenir un légume à quarante-trois ans, j'appelle pas ça une chance. La seule chance dans l'histoire, c'est qu'elle n'ait tué personne dans la voiture d'en face. Ça fait cinq ans, et je m'y fais pas.

Je m'assois sur son lit et je sors mon téléphone, mais c'est sur mes pensées que je surfe. Je peux pas m'empêcher d'imaginer comment aurait été notre vie si ma mère n'avait pas été alcoolique. J'ai eu quelques aperçus, les fois où elle a arrêté. Je suis même retourné vivre avec elle deux fois, elle était sûre d'elle, la déconne c'était fini. J'y croyais à fond. C'était pas la même. On se marrait bien, elle était toujours en train de chanter et de danser, elle adorait cuisiner, surtout faire des gâteaux, elle m'emmenait construire des cabanes dans la

forêt ou à la plage, alors que c'était à trois heures de route. Elle s'en foutait que je loupe l'école, elle disait que la vie ne s'apprenait pas assis. Elle dormait souvent avec moi, parfois parce que je le lui demandais, parfois parce qu'elle en avait envie. Elle m'écrivait des petits mots qu'elle collait partout dans l'appartement, pour me dire qu'elle m'aimait, que j'étais le plus génial des petits garçons, que j'étais son soleil. Je les ai gardés, ils sont dans la voiture à la fourrière. Et puis, d'un coup, comme ça, sans raison apparente, elle replongeait. Et pas qu'un peu. Elle buvait dès le réveil, à ne plus marcher droit, à ne plus articuler. Elle buvait au goulot. Elle buvait en cachette, au début, puis dans le salon, dans ma chambre, dans la rue. Elle perdait son boulot. Elle ne faisait plus à manger, ne chantait plus, ne dansait plus. Elle allait à la station-service en pleine nuit pour acheter des bouteilles. Elle voulait me laisser à la maison, mais je la suppliais de m'emmener. J'avais trop peur qu'elle se tue sur la route. Je redressais le volant quand on partait dans le décor. Elle oubliait de m'accompagner à l'école. Elle oubliait de m'emmener quand elle partait avec des amis pour le week-end. On avait beau déménager, il y avait forcément des voisins qui finissaient par la dénoncer. Quand les services sociaux se pointaient, je niais.

Si j'avais été là, j'aurais redressé le volant. Ce qui me fait le plus mal, c'est qu'il n'y aura plus de dernière chance.

Je reste tout l'après-midi, à refaire notre monde dans ma tête. Chaque fois que je repars, c'est le même rituel. Je lui fais une bise sur la joue, je lui dis que je ne lui en ai jamais voulu, que ce n'était pas sa faute, cette putain de maladie, je lis le texte accroché au mur, qu'ils ont trouvé dans son portefeuille après l'accident, et je lui promets de revenir bientôt.

Je passe le grand portail. Je l'aime pas, ni dans un sens ni dans l'autre. J'aime pas venir, et j'aime encore moins partir.

Iris

Lorsque j'entre chez madame Beaulieu, je suis surprise de ne pas être accueillie par mon adorable surnom. Le salon est vide, la voix de sa fille me demande de la rejoindre dans la chambre. Je la trouve en train de remplir un sac avec quelques vêtements et affaires de toilette.

– Ma mère vient de partir avec le SAMU. Je suis désolée, Iris, dans la confusion je n'ai pas pensé à appeler l'agence pour vous prévenir. Vous êtes venue pour rien. Je pars la rejoindre.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle est agitée, ses mains tremblent et ses joues gardent la trace du passage des larmes.

– On était au petit-déjeuner, j'ai vu sa bouche se tordre et ce qu'elle disait n'avait aucun sens, les mots sortaient dans le désordre. J'ai appelé le SAMU, ils sont arrivés rapidement. Ils pensent à un AVC, ils vont lui faire tous les examens.

Les mots semblent vains dans ces circonstances, mais je sais, pour l'avoir éprouvé, que chacun d'entre eux est un minuscule pansement sur la plaie. J'ai reçu de nombreux messages de soutien après le décès de mon père. Quelques lignes, parfois plusieurs pages, un mail, des SMS, de mes proches ou moins proches. Je les ai lus, relus, encore et encore, m'abreuvant de l'amour qu'ils transportaient. Depuis, je suis intimement persuadée que, quand il est à vif, le cœur reçoit l'amour de façon animale, presque brutale. Il l'attire, s'en empare et s'en nourrit. Il le transcende. Tout le reste devient anecdotique. C'est tout ce qui compte. Les mots, les sourires, les caresses, les autres.

Alors, je lui dis que je suis avec elle et que j'espère que ça va aller. Que sa mère est une femme étonnante, qui m'a souvent fait rire et parfois émue. Que j'ai beaucoup de plaisir à la connaître. Que j'espère la revoir bientôt, et l'entendre m'appeler « petite pute ». Elle rit et pleure en même temps.

Je reste après son départ pour mettre de l'ordre et débarrasser la

table du petit-déjeuner suspendu. Me revient ce que m'avait dit la formatrice de l'agence d'aide à la personne au sujet du métier d'auxiliaire de vie. Nous pénétrons l'intimité des gens, nous devenons parfois leur seule interaction humaine, et l'attachement est parfois inévitable.

Je laisse un mot sur la table pour souhaiter un bon retour à madame Beaulieu et quitte l'appartement en pensant à tous les patients que j'ai laissés derrière moi à La Rochelle.

Je n'ai pas choisi le métier de kinésithérapeute au hasard. Je voulais réparer les humains. Peut-être cette vocation est-elle née à l'âge où je déboîtais les bras de mes Barbie ou quand ma grand-mère me demandait de lui masser le dos, toujours est-il que je n'ai pas souvenir d'avoir voulu faire autre chose. J'ai eu la chance de trouver du travail dès la fin de mes études. La réalisation d'un rêve comporte fatalement un risque de déception. Pourtant, dès la première minute du premier jour, j'ai su que je faisais exactement ce pour quoi j'étais faite. Rapidement, je me suis spécialisée dans les troubles moteurs de l'enfant. Au milieu des rééducations musculaires, neurologiques ou respiratoires, c'était là que je puisais ma gratitude. Je n'ai pas pratiqué depuis près de cinq mois. J'ai le sentiment, en rendant visite à madame Beaulieu, monsieur Hamadi, Nadia et les autres, de continuer de réparer des humains, pourtant mon métier me manque. Mes patients me manquent. Depuis quelques jours, je consulte les offres d'emploi, certaines pourraient me correspondre, mais je me garde d'y répondre. Dans un peu plus de deux mois, je serai en congé maternité, peut-être qu'ensuite je me lancerai. Peut-être qu'ensuite je ne craindrai plus qu'il appelle tous les cabinets pour me retrouver.

Jeanne

Jeanne était contrariée : Simone Mignot se trouvait déjà sur le banc. Elle la salua du bout des lèvres, en prenant soin de ne pas l'honorer d'un regard. Une panne de bus l'avait mise en retard, elle entendait ne pas perdre une seconde supplémentaire du temps dont elle disposait avec Pierre. Hélas, la femme du voisin ne semblait pas l'entendre de cette oreille.

– Avez-vous vu ce temps magnifique ?

Jeanne, qui avait à cœur de ne pas désavouer sa bonne éducation, se fendit d'une réponse tout à fait neutre, en priant le ciel qu'elle suffise à rassasier la faim de bavardages de son assaillante.

– Bonjour, mon amour, chuchota-t-elle pour ne pas être entendue. Je suis désolée pour le retard, j'ai cru que je n'arriverais jamais. J'ai failli poursuivre à pied, mais j'ai mis mes petits talons aujourd'hui, et tu sais que j'ai peine à marcher longtemps avec.

– C'est pour cela que je ne porte que du plat, intervint Simone. Mais il paraît que ce n'est pas recommandé pour le dos, alors j'ignore ce qui est le mieux.

Jeanne fit mine de ne pas entendre, tira la liste des sujets de conversation de sa poche, y jeta un œil et poursuivit :

– J'ai bu le café avec Victor ce matin. Cela ne m'était pas arrivé depuis longtemps. Il a bien agencé la loge, je suis sûre que sa mère aurait aimé. Quoique, à bien y réfléchir, ce serait peut-être trop sobre pour elle. Elle aimait les couleurs et les frous-frous.

– Pour ma part, j'aime le blanc. Je trouve qu'il n'y a rien de plus élégant que des murs blancs, auxquels sont accrochés quelques cadres. En noir et blanc, idéalement. Ma belle-fille adore tout ce qui brille, je manque de perdre la vue chaque fois que je leur rends visite. J'y vais pour mes petits-enfants, si je devais attendre qu'ils me rendent visite, je serais momifiée. Vous avez des petits-enfants ?

L'agacement surpassa la politesse. Jeanne se tourna vers Simone :

– Madame, ne voyez-vous pas que je suis en train de parler avec mon mari ? Pourriez-vous avoir l'obligeance de ne pas vous mêler de notre conversation ?

– Oh, je suis désolée ! bafouilla la femme au chapeau. Je n'ai pas souvent d'occasions pour discuter, alors, quand une se présente, j'en perds mes bonnes manières.

Jeanne retourna à son moment avec son mari, mais il était désormais plombé. Ses parents l'avaient élevée dans le respect d'autrui, fût-ce au détriment du respect de soi-même. Sans compter son excès d'empathie, qui confinait parfois à l'abstraction de ses propres émotions. Rares étaient les occasions où elle avait fait valoir ses envies, et, chaque fois, un intense sentiment de culpabilité l'avait rattrapée. Seule sur son banc, ainsi rabrouée par une inconnue, Simone lui fit de la peine. Elle expliqua de sa voix la plus basse la situation à Pierre et alla s'asseoir à côté d'elle, Boudine dans son sillage.

Simone ne s'encombra pas d'afféterie et accepta volontiers l'oreille qui lui était tendue.

Son mari, Roland, était décédé depuis quinze ans. Il lui manquait comme au premier jour, comme un membre absent. Elle vivait avec le sentiment permanent d'avoir perdu quelque chose et venait le chercher ici.

– Chaque jour depuis quinze ans, je n'en ai pas manqué un seul ! insista-t-elle. Même quand ils m'ont fait ma fibroscopie, ils voulaient me garder la journée, j'ai signé la décharge pour sortir. Je ne regrette pas, c'est ainsi que je suis heureuse. Il est encore un peu avec moi, vous comprenez ?

Jeanne ne comprenait que trop bien. Les visites à Pierre étaient sa seule raison de continuer à vivre.

Simone était plus agréable que le premier abord pouvait le laisser penser. Jeanne apprécia l'échange avec elle, mais ne tarda tout de même pas à rejoindre son époux.

Simone était partie lorsque Jeanne quitta le cimetière. Elle parvint à l'arrêt de bus au moment où les portes se fermaient. Le chauffeur la remarqua à la dernière seconde et lui permit de monter. Boudine allongée à ses pieds, elle observa les immeubles, les piétons, les voitures, les façades des boutiques. Certaines avaient déjà installé les décorations de Noël. Tout allait tellement vite.

Lorsque Jeanne rentra, elle trouva Théo et Iris dans la cuisine. Le

jeune homme avait apporté du matériel pour s'entraîner.

– Je vais vous faire un saint-honoré ! annonça-t-il fièrement.

Jeanne sourit, prétexta un besoin urgent et alla s'enfermer dans la salle de bains. Là, elle se mit face au miroir et se scruta longuement. Rien n'apparaissait, rien n'était visible. Pourtant, Simone avait mis les mots sur ce qu'elle ressentait. Depuis quatre mois, il lui manquait un membre.

Théo

Je ne suis pas sûr d'être fait pour le karaté, et encore moins que le karaté soit fait pour moi. Chaque fois qu'on passe en mode combat, je m'arrange pour tomber avec Sam, le petit de dix ans. Mais le prof a dû flairer l'arnaque, alors il m'a mis face à Laurent, un type qui fait deux têtes de plus que moi et qui a des épaules sur lesquelles je peux faire un grand écart. Manque plus que des pare-chocs pour qu'on le prenne pour un 4 × 4. C'est pas un homme, c'est un échafaudage. Une armoire avec des pieds et des bras. Mais une grande armoire, hein, genre le dressing de Beyoncé. Quand il se poste face à moi, j'hésite à lui demander si je dois lui serrer la main ou lui tirer la poignée, mais je capte vite qu'il n'est pas là pour déconner.

À la fin du cours, je comprends pourquoi ils nous font porter des protections. Si je n'avais pas eu la coquille, j'aurais des œufs brouillés dans le calbut. Pendant que j'enfile mes baskets en essayant de ne pas gémir, je surprends le sourire de Sam.

– Tu ne te moques pas de moi, bien sûr ?

Il rit :

– Un peu, j'avoue.

Il fait nuit et froid quand on se retrouve dehors. Tout le monde s'éparpille, les portières claquent et les moteurs démarrent. Sam me dit au revoir et va chercher son vélo attaché sur le côté de la salle. J'allais partir prendre le métro pour rentrer, mais je le vois galérer.

– Putain, bande de bâtards, ils m'ont dégonflé les pneus !

Je me retiens de lui dire qu'il parle mal, à son âge j'étais pas un exemple de politesse. Au foyer, faut montrer qu'on est grand et solide, surtout quand on est petit et faible. Faut faire du bruit et prendre de la place. Faut pas montrer de faille, sinon y en a qui s'engouffrent. Les gros mots et les gros gestes, c'est comme des épaulettes. Ça donne la stature qu'on n'a pas. À dix ans, je distribuais les insultes et les coups en attendant de devenir assez grand pour m'en passer.

- Tes parents peuvent venir te chercher ?
- Non, mais j'habite pas loin, je vais pousser le vélo jusqu'à chez moi, c'est pas la mer à boire.
- Je t'accompagne.
- C'est pas la peine.
- T'es un gamin, il fait nuit, je te laisse pas rentrer seul à pied.

Il parle tout le trajet. De sa petite sœur de trois ans, qui est rigolote sauf quand elle lui pique ses jouets. De Minecraft, son jeu préféré, mais son père veut pas qu'il joue la semaine. De son chat Charlot, qui dort avec lui depuis qu'il est tout petit. De son copain Marius qui a apporté des cigarettes à l'école. De son impatience d'entrer en sixième. Du karaté qu'il adore, même s'il aimait bien la danse hip-hop aussi. De son vélo qu'on lui a déjà volé deux fois. Il reprend à peine son souffle, il parle, il parle, il parle, avec sa voix qui oscille entre l'aigu et le rauque, qui hésite entre l'enfance et l'adolescence. Il me fait marrer, avec sa manière de parler bien à lui. Il glisse plein d'expressions de vieux dans ses phrases enfantines, au milieu des gros mots.

« Marius, je le connais depuis la maternelle, c'est mon meilleur copain. Des fois, il me casse les couilles, mais je lui pardonne tout le temps, je sais mettre de l'eau dans mon vin. »

Ou :

« Quand même, j'en ai plein le cul qu'on s'en prenne à mon vélo, c'est fort de café ! »

Je ne me prive pas de rire, ce qui a pour effet de l'encourager.

On met plus de dix minutes à rentrer, le petit parlait sans doute du temps qu'il mettait à vélo. Il sort un trousseau de clés de son sac et me remercie de l'avoir raccompagné. J'attends qu'il ait refermé la porte derrière lui pour faire le chemin inverse et aller prendre mon métro. Sur mon téléphone, je tape un message que j'envoie à Jeanne et Iris : « Je serai un peu en retard, ne vous inquiétez pas. »

Iris

Madame Beaulieu est morte. Son AVC a pu être stabilisé, mais, trois jours plus tard, le deuxième ne l'a pas loupée. La directrice de l'agence m'a mise au courant et rassurée : elle allait m'envoyer chez quelqu'un d'autre pour la remplacer, une dame âgée atteinte de la maladie de Parkinson. Gênée, j'ai éludé le sujet. Évidemment, madame Beaulieu représentait une partie non négligeable de mon salaire, mais, à l'heure de son décès, ce n'était pas ma première préoccupation. Un peu plus tard, sa fille m'envoyait un message pour me remercier de ma présence aux côtés de sa mère. J'ai répondu en quelques lignes d'une banalité affligeante, n'osant lui dire à quel point j'étais triste, à quel point je savais combien elle souffrait.

Nadia est dans son lit quand j'entre chez elle. Son fils est assis à côté d'elle, plongé dans la lecture d'*À la recherche du temps perdu*.

– Il n'est pas allé à l'école, m'indique-t-elle. Il a vu que j'étais faible et ne voulait pas me laisser seule.

– Il lit du Proust à dix ans, je crois qu'il peut manquer l'école un jour ou deux. Vous avez vu le docteur ?

– Oui, ce matin. C'est une nouvelle poussée de ma sclérose en plaques. Mes jambes ne me portent plus, je suis obligée d'utiliser le fauteuil. Je suis dégoûtée, je viens de m'acheter une petite robe et je n'arriverai jamais à la mettre.

– Je peux vous aider !

Elle rit :

– Elle est trop courte, quand je serai assise on aura une vue imprenable sur mon intimité. Et je serai incapable de l'enlever seule. Je suis condamnée à porter des tuniques confortables et faciles à enfiler, mais qui me font ressembler à une vieille.

– Pardon, maman, mais tu n'es plus toute jeune, intervient Léo.

– Merci, mon chéri ! Je n'ai que trente-six ans, tu sais.

– C'est bien ce que je dis, rétorque le petit en s'efforçant de ne pas sourire.

Nadia m'impressionne par son acceptation de la maladie et sa résilience. Elle ne saute pas les obstacles, elle les explose. Elle me rappelle les enfants dont je m'occupais au cabinet de La Rochelle, leur joie de vivre à toute épreuve, même celle de la maladie. Il n'était pas rare que je rentre le soir épuisée moralement face aux injustices de mère Nature. Jérémy m'écoutait, me réconfortait et me répétait combien mon métier était admirable. Il s'inquiétait, même, se demandait si j'étais assez solide, pensait que je risquais de m'abîmer. Je me souviens d'un soir, notamment, où je lui avais confié ma tristesse après le pronostic sombre qu'avait reçu le petit Lucas de six ans. Jérémy m'avait serrée fort dans ses bras et avait caressé ma tête :

– Ma chérie, tu as beaucoup de qualités, mais tu es bien trop sensible pour faire ce métier. Tu crois que le petit Lucas n'a pas senti ta peine ? Tu crois que tu lui rends service ? Je suis désolé si je suis un peu brutal, mais il faut bien que quelqu'un te le dise. Tu n'es pas faite pour ça, et tu fais plus de dégâts que de bien.

Il avait fragilisé une partie de moi que je pensais inébranlable. Jamais je n'avais questionné ma vocation, mon professionnalisme et mon utilité. Le doute m'encombrait dans de nombreux domaines, il ne m'avait jamais effleurée dans celui-là. Pourtant, les mots de Jérémy avaient fait vaciller mes certitudes. Le pire, c'est que j'ai préféré croire qu'il avait raison plutôt que de penser qu'il pouvait vouloir me nuire.

– Le docteur pense que cette fois je ne récupérerai pas, me dit Nadia pendant que je l'aide à sortir du lit. Je suis bonne pour une vie à quatre roues !

– Le rêve ! s'exclame son fils. Je déteste marcher, t'as trop de la chance !

Nadia éclate de rire, et Léo vient se blottir contre elle. Comme elle, il manie la dérision comme une arme tranchante. Je les observe, tous les deux, sans doute aussi éprouvés l'un que l'autre par cette nouvelle attaque de la maladie, je les vois déployer des efforts incommensurables pour ne pas laisser la résignation l'emporter, franchissant main dans la main les épreuves en prenant soin de ne pas entraîner l'autre dans ses tourments. J'admire ce tableau d'une mère et son enfant, et je me dis que tout est possible. Nadia m'a confié une fois que le père de Léo s'était volatilisé pendant sa grossesse. Elle l'a retrouvé, a insisté pour qu'il reconnaisse son fils, persuadée que la peur allait le priver d'un grand bonheur. Il s'est laissé convaincre, mais a disparu de nouveau quand l'enfant a eu trois mois, pour ne

plus jamais donner signe de vie.

Je vais avoir un enfant seule. Comme de nombreuses femmes avant moi. On sera heureux. Je nous en fais la promesse.

DÉCEMBRE

Jeanne

Jeanne avait toujours craint les araignées, a fortiori quand celles-ci ressemblaient à s'y méprendre à des tourteaux. Aussi, quand elle aperçut la bête sur le mur du salon, elle se tétanisa et poussa un cri qu'une chèvre n'aurait pas renié.

Iris arriva en courant, manquant de s'entraver dans Boudine. Elle s'immobilisa net face au monstre.

– Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

– Je penche pour une araignée, répliqua Jeanne.

– Mais elle est énorme !

– Je ne te le fais pas dire. J'ignore comment nous allons sortir de ce borbier. Peux-tu attraper le balai ?

– Je peux l'attraper, mais il est hors de question que je l'approche de cette chose. Tu ne trouves pas qu'elle a l'air fourbe ? Elle va me sauter dessus. Je n'y vais pas.

Théo déboula à son tour. Il émit un sifflement admiratif en découvrant la bête. Soulagée, Jeanne vit en lui son sauveur :

– Ah, Théo ! Tu peux nous débarrasser de cette chose ?

– Bien sûr, rétorqua le jeune homme. Vous avez un lance-flammes ?

– Bien sûr que non.

– Alors je ne peux rien faire.

Iris adressa un regard suspicieux à Théo :

– T'as peur des araignées ?

– J'ai pas peur, n'importe quoi. Je me méfie juste des trucs qui ont plus de pattes que moi.

– Théo, peux-tu aller chercher l'aspirateur ? implora Jeanne.

– Il est dans la cuisine, non ?

– Oui, à côté du réfrigérateur.

– Pour y aller, il faudrait que je passe par cette porte. Au cas où vous n'auriez pas remarqué, la mygale est juste au-dessus.

Iris émit un rire nerveux, qui devint grognement quand l'araignée se déplaça vers l'angle du mur.

– Oh mon Dieu ! hurla Jeanne, tandis que Théo faisait bravement trois pas en arrière.

C'est Iris qui prit la décision d'aller chercher le gardien. Le temps qu'il arrive, la bestiole avait eu le temps de traverser le salon. Victor trouva Jeanne et Théo statufiés à l'autre bout de la pièce, les yeux rivés sur la forme sombre.

– Si je la quitte des yeux, gémit Jeanne, elle va s'enfuir et nous devons vivre en sachant qu'un monstre partage peut-être notre couche.

L'homme enferma l'araignée dans une boîte transparente sous les cris de l'assemblée. Puis il informa qu'il allait la relâcher dehors pour ne pas la tuer.

– Pas à moins de trois cents kilomètres d'ici, Victor ! ordonna Jeanne.

– Bien entendu, répliqua-t-il. Je me demande si je dois lui prendre un billet de train.

Il revint dix minutes plus tard récolter les remerciements effrénés des trois colocataires – et trinquer à la disparition de l'intruse.

– Ça a l'air de bien se passer, dit-il en finissant son verre. Je veux dire, la vie à trois, ça a l'air de bien se passer ?

Iris acquiesça :

– On s'entend bien, et on se respecte. C'est difficile de prendre ses marques dans un nouvel endroit, mais je commence à vraiment me sentir chez moi.

– Vous viviez à Paris, avant ? interrogea-t-il.

– Non, en province.

Jeanne remarqua le raidissement d'Iris et vint à son secours :

– Cela se passe mieux que je n'aurais pu l'espérer. Je regrette seulement que Théo ne soit pas plus ordonné. Mais les jeunes sont ainsi...

Théo manqua de s'étouffer, avant de comprendre que la vieille

dame le taquinait. Elle ne l'avait pas habitué à cela. Depuis peu, l'humour de Jeanne refaisait surface.

– Je suis désolé si j'ai été un peu brutal avec vous le premier jour, dit Victor à Théo. Jeanne compte beaucoup pour moi, et j'étais inquiet de la savoir à la merci d'inconnus.

– Pas de souci, frère.

Victor resta dîner. Jeanne prépara rapidement une purée de panais et des filets de cabillaud, Théo fit un crumble aux pommes. Quand Victor fut parti et Iris couchée, Théo proposa à Jeanne de sortir Boudine :

« J'ai envie d'une clope, je peux en profiter pour la promener. »

Jeanne déclina, arguant son besoin de se dégourdir les jambes. Ils descendirent ensemble, dans le silence de la nuit.

Le froid formait des nuages de fumée devant leurs bouches. Ils marchèrent d'un pas lent vers le parc du bout de la rue. Lorsque Théo alluma une cigarette, Jeanne s'en saisit et la porta à ses lèvres.

– Tu fumes ? s'étonna Théo.

– Non, répondit Jeanne en toussant, avant de tirer une nouvelle fois. Je me le suis toujours interdit, j'ai vu les ravages du tabac sur mon pauvre grand-père. Mais cela m'a toujours attirée. À mon âge, je ne risque plus rien à m'y mettre, n'est-ce pas ?

Elle éloigna la tige blanche de sa bouche pour l'observer, tira une nouvelle fois dessus et la rendit à Théo :

– Dommage que ce soit si dégoûtant.

Théo

Tout le monde est plus motivé que moi à la pâtisserie. Philippe me fait bosser du matin au soir et surtout Nathalie me parle gentiment. Ça fait pas naturel, on dirait qu'elle bouge les lèvres et que quelqu'un fait le doublage. Ce qui me plaît le plus, c'est quand Leïla m'encourage. Chaque fois que j'ai fini un nouveau gâteau, elle me dit qu'il est super, et ça me donne envie de préparer encore plein de gâteaux super.

J'aime bien les jours où elle est là. Ils sont comme les autres, sauf que parfois elle me sourit, et je sens mes joues prendre feu. Faut pas que je me fasse de film, y a zéro chance qu'elle s'intéresse à moi. Ce serait bien qu'un jour j'arrête de m'attacher à la moindre marque d'intérêt. Je le sais, pourtant, que ça vaut pas le coup. Chaque fois que j'ai donné un bout de mon cœur, je l'ai récupéré en sale état. Vaut mieux avoir personne, au moins on ne risque pas de le perdre.

Manon me disait qu'elle m'aimerait toujours, et je l'ai crue. J'aurais dû savoir, vu que ma mère m'avait fait le même coup. On avait plein de projets pour quand on serait libres, après nos dix-huit ans. On avait même choisi le nom de notre chat. Ça faisait presque deux ans qu'on était ensemble, d'ailleurs, au foyer, tout le monde parlait de nous deux comme si on était une seule personne. « ManonEtThéo ». Quand je l'ai chopée en train de galocher Dylan, j'ai cru que j'allais crever. Ça m'a fait le même truc que quand je surprenais ma mère en train de boire alors qu'elle avait arrêté. Elle n'a même pas cherché à s'excuser, j'étais trop gentil, et elle était tombée amoureuse, elle n'y pouvait rien, basta, fin de l'histoire. Avec Dylan en plus. J'ai halluciné. Je suis pas du genre à critiquer le physique, mais y a des limites. Le mec, c'est pas des dents qu'il a, c'est un piano à queue. Ça n'a pas duré, et même si je ne l'avouerai jamais, je crois que j'aurais pu retourner avec elle si elle l'avait voulu. Elle n'a pas voulu. J'ai eu dix-huit ans deux mois plus tard, alors je suis parti. C'est la règle : à dix-huit ans tu dégages, mais, même sans ça, je ne serais pas resté une seconde de plus. Franchement, j'ai de bons souvenirs, on se marrait bien et je me suis fait de vrais copains, surtout Ahmed et Gérard. Mais faut pas se

leurrer, on n'y est pas par plaisir. En général, on est bien abîmé quand on arrive, du coup y a pas mal de violence, et quand t'es abîmé, t'as besoin de tout sauf de violence. Ahmed et Gérard m'ont appelé plusieurs fois, j'ai jamais répondu. Quand je suis arrivé à Paris, j'avais envie de commencer une nouvelle vie et de plus avoir de nouvelles de l'ancienne. Mais y a rien à faire, une partie de moi traîne encore là-bas.

– Tu fais quoi ? me demande Leïla en s'approchant de mon plan de travail.

– Je fourre les religieuses, je réponds en saisissant un chou pour y insérer la crème pâtissière.

Elle éclate de rire :

– Ta phrase est très bizarre !

Je mets plusieurs secondes à comprendre, et je ris avec elle. Nathalie arrive comme un rhinocéros qui charge :

– Leïla, tu fais quoi ?

– J'allais sortir les pains au chocolat du four.

– Tu perds beaucoup de temps, il faut que tu t'actives ! La vitrine ne va pas se faire toute seule.

Leïla lève discrètement les yeux au ciel et s'éloigne vers le four. Je retourne à mes religieuses. Nathalie ne peut pas s'empêcher de lancer une dernière bombe :

– Je sais pas ce qui se trame entre vous deux, mais on est dans une boulangerie, pas sur un site de rencontres.

Iris

Le service des échographies est situé au rez-de-chaussée de l'hôpital. Je m'enregistre à l'accueil et m'installe dans la salle d'attente. J'ai beau avoir entendu son cœur récemment, je suis angoissée. Ce n'est pas qu'un enfant qui grandit en moi, c'est une promesse. J'ai beau m'interdire de m'attacher à lui avant sa naissance, le fait est que je l'aime déjà à la folie.

J'ai grandi avec une absente. J'avais cinq ans quand mon frère Clément est né, huit quand le ventre de ma mère s'est de nouveau arrondi. C'était une fille, elle s'appelait Anaïs, je détestais la voir bouger sous la peau tendue du ventre de ma mère, ça me dégoûtait. Quand ma mère est partie à la maternité, j'ai préparé une boîte avec des cadeaux pour ma petite sœur : un doudou dont je ne me servais pas, une poupée dont je ne me servais pas, des barrettes dont je ne me servais pas. J'étais généreuse avec les affaires dont je ne me servais pas. Mon père est rentré le premier, c'est lui qui nous a appris la nouvelle. Je me souviens du long câlin qu'il nous avait fait, à mon frère et moi, et des sanglots qui l'avaient secoué. J'ai pleuré une seule fois, quand ma mère est rentrée. Je n'aurais pas cette petite sœur avec laquelle je m'imaginais jouer, dès son retour à la maison, à la Barbie ou au Puissance 4. On ne l'a jamais oubliée, elle participe à chaque fête d'anniversaire, à chaque Noël, on parle souvent d'elle, et, chaque 24 avril, ma mère consacre sa journée à la pleurer. Pourtant, je n'ai jamais vraiment pris la mesure du drame qui a marqué la vie de mes parents. Jamais jusqu'à aujourd'hui. Je sais désormais à quel point on peut aimer quelqu'un qu'on ne connaît pas encore. Je sais ce qu'on est capable de faire pour protéger un petit être qui dépend de soi. Je sais que, si je le perdais, je ne m'en remettrais pas.

Une aide-soignante m'installe dans la salle d'examen et m'informe que la radiologue ne va pas tarder. Je tente de me détendre en l'attendant. Il y a cinquante-six dalles au plafond, dont deux tachées.

Un jeune homme entre dans la pièce en me saluant. S'il ne portait pas de blouse, je lui demanderais s'il a perdu ses parents. Il semble

avoir douze ans. J'hésite à réclamer sa carte d'identité quand il verse le gel sur mon ventre.

– C'est la morphologique ? me demande-t-il.

– Pardon ?

– C'est l'échographie des vingt-deux semaines ? La morphologique ?

– Oui oui, c'est ça.

– Alors on va regarder tous les organes et voir si le bébé se développe bien. C'est parti.

Le médecin explore chaque centimètre de mon ventre avec la sonde. Il ne quitte pas l'écran des yeux, et moi je ne quitte pas son visage des yeux. Je tente d'interpréter le moindre froncement de sourcils, la moindre moue. Il ne dit rien, et je n'ose poser aucune question, de peur de passer pour la mère anxieuse que je ne suis évidemment pas.

– Ah, lâche-t-il soudain.

– Quoi ?

– Ça va pas.

Mon sang se fige. Je ne respire plus, peut-être que, si je fais semblant d'être morte, le destin va m'oublier ?

– Le logiciel bugge, finit-il par dire. On vient juste de récupérer l'appareil, ils sont censés l'avoir réparé, mais rien n'a changé. Je ne vais pas pouvoir faire d'image en 3D, je suis désolé.

S'il savait combien, à cet instant précis, je me fous des images en 3D. Mon sang reprend sa course dans mes veines, et, comme pour me rassurer, le bébé fait une cabriole.

– Ah, parfait ! s'exclame le radiologue. J'attendais qu'il se tourne. Vous voulez connaître le sexe ?

Je n'hésite pas une seconde.

Une demi-heure plus tard, je sors de l'hôpital en serrant contre ma poitrine un dossier, qui ne contient pas d'image en 3D, mais un minuscule zizi que j'ai envie de montrer au monde entier.

Jeanne

Lorsqu'elle franchit la porte du médium pour la deuxième fois, Jeanne avait écarté les doutes. Après une courte réflexion, elle était arrivée à la conclusion que deux options lui étaient offertes : soit elle croyait à un au-delà avec Pierre, soit elle croyait à une éternité sans Pierre. Elle s'installa dans le divan de Bruno Kafka en se félicitant d'avoir choisi la première. La vie était plus supportable si elle n'était pas mortelle.

– Je suis heureux de vous revoir, l'accueillit le médium.

– Merci de m'avoir prévenue que Pierre voulait de nouveau me parler. Est-il là ?

L'homme ferma les yeux et sembla se concentrer, avant de sourire :

– Pierre est parmi nous. Il vous trouve très belle.

Jeanne rougit. Elle s'était apprêtée, le cœur en joie, comme lors de leurs premiers rendez-vous. Accompagnée de la voix de Jacques Brel, elle avait enroulé un ruban autour de son chignon, rehaussé ses joues et ses lèvres de rose, et ourlé ses cils. Elle portait une robe bleu nuit que Pierre lui avait offerte dans une petite boutique romaine, et l'ensemble de lingerie de soie noire qui le rendait fou, espérant que la mort lui avait conféré le pouvoir de voir à travers les vêtements. Elle avait hésité, craignant d'être triviale, mais leurs corps s'étaient aimés autant que leurs âmes, et elle osait penser qu'il apprécierait le geste.

– Il est fier de vous, poursuivit l'homme. Il vous trouve très forte.

Jeanne songea que si la force consistait à verser dix litres de larmes chaque nuit et retenir dix litres de larmes chaque jour, alors certes, elle était forte.

– Pierre veut que vous sachiez qu'il est à vos côtés. Il vous voit.

Jeanne fut parcourue d'un frisson. Parfois – souvent – elle se surprenait à imaginer son mari à ses côtés. Si elle convoquait toute sa concentration, elle parvenait à sentir son souffle sur sa peau. L'homme

confirmait qu'elle n'était pas folle. Elle avait hésité à revenir en raison du coût de la consultation, mais caresser l'espoir que Pierre fût encore là, quelque part, à l'attendre, valait bien deux cents euros.

– A-t-il retrouvé son frère ? interrogea Jeanne. Et ses chers parents ?

Le médium fit rouler ses yeux et émit un grognement. Jeanne espéra qu'il ne faisait pas une attaque ou, tout au moins, qu'il aurait le temps de répondre avant.

– Il a retrouvé tous vos proches disparus. Je le vois entouré de personnes âgées et moins âgées. Ses parents semblent auprès de lui, c'est bien cela ?

Jeanne eut du mal à déglutir. Elle opina du chef en silence, troublée par l'image qui lui était apparue. Sur le buffet de l'entrée trônait depuis toujours une photo de Pierre, enfant, entouré de ses parents. Les imaginer de nouveau réunis la bouleversa.

Le médium revint à lui :

– On a terminé. C'était très intense. Je pense qu'il faudrait qu'on se revoie, êtes-vous d'accord ?

En dépit de la brièveté de chaque séance, Jeanne accepta sans l'ombre d'une hésitation. Elle pourrait sans doute tirer une somme suffisante des quelques bijoux qu'elle possédait. Elle nota le rendez-vous dans son agenda, enfila son manteau et remercia chaleureusement l'homme.

– Pierre vous embrasse, lui confia-t-il en lui tenant la porte. Vous et vos enfants.

Théo

Quand je suis rentré du taf tout à l'heure, les deux vieilles m'attendaient. Sur le coup, ça m'a fait plaisir, j'ai pas l'habitude que quelqu'un m'attende, ça m'a donné l'impression d'avoir une famille. Mais ma joie a fait comme Iris dans l'escalier quand j'ai compris qu'elles m'attendaient pour que je rende un service. Si j'ai bien pigé, Iris a parlé à Jeanne d'une femme qui n'avait pas de fringues adaptées à son fauteuil roulant, et bim, Jeanne s'est illuminée comme un sapin de Noël et nous a demandé si on pouvait descendre à la cave lui chercher quelques affaires.

Iris serre la rambarde dans sa main comme si elle pouvait en extraire du lait, apparemment elle n'a pas envie de faire le remake de Rasta Rockett.

Je ne savais même pas qu'il y avait une cave. Au moment où on ouvre la porte qui y mène, le gardien déboule de sa loge. Il fait toujours ça quand on passe, c'est pas un homme, c'est un bouchon de champagne.

– Tout va bien ?

– Bof, je réponds. Il nous faudrait un peu d'aide, vous êtes dispo ?

– Bien sûr, pour quoi faire ?

– On va cacher les membres de Jeanne dans la cave, vous pouvez vous charger des jambes ?

Ça marche à tous les coups. Il devient aussi blanc que ses dents, et j'ai failli perdre une rétine la première fois qu'il les a montrées. Iris lui explique que c'est de l'humour, il lâche un rire sonore en disant qu'il avait bien compris.

Je passe devant pour descendre, pas par galanterie, juste pour qu'on ne traîne pas. Je déteste les sous-sols, j'ai l'impression que je vais rester bloqué et mourir étouffé. C'est un de mes pires cauchemars, je le fais depuis que je suis petit. Il y a aussi celui où je suis poursuivi,

mais je cours sur place et aucun son ne sort quand je crie. Au foyer, j'avais accroché au-dessus de mon lit un attrape-rêves que Manon m'avait fabriqué. Pendant quelques semaines, je n'ai pas rêvé. Je sais pas ce qui marchait : l'attrape-rêves ou le fait que quelqu'un m'aime assez pour m'en fabriquer un. Je l'ai laissé là-bas, je me suis dit que mes cauchemars n'avaient aucune raison de me suivre dans ma nouvelle vie. Mais on dirait bien qu'ils ont retrouvé ma trace.

J'ai préparé la clé. On arrive devant la porte, je l'ouvre rapidement. La cave est petite. Des draps recouvrent ce que Jeanne a entreposé. Iris passe devant moi et soulève le tissu :

– Jeanne a dit que c'était contre le mur de droite.

On découvre des étagères en bois.

– La machine à coudre est bien là, dit Iris. Les boîtes en carton aussi. Elle a aussi parlé d'une travailleuse, tu la vois ?

Je ne sais pas ce que c'est, alors je réponds non et je fais semblant de chercher. Je tends le bras pour regarder sous un autre drap, sur le mur d'en face.

– Théo ! Jeanne n'avait pas l'air de vouloir qu'on fouille ailleurs. Elle a répété plusieurs fois qu'il fallait chercher à droite.

Je tente de remettre le tissu en place, mais, trop tard, il s'est décroché et glisse sur le sol. Iris le ramasse tout de suite et on le replace tant bien que mal, mais on a tous les deux eu le temps de voir le berceau, avec un grand ours en peluche beige couché dedans.

Iris

C'est la première fois que je marche dans Paris pour une autre raison que me rendre au travail ou faire des courses. Je me promène, sans but, juste pour le plaisir. Je m'éloigne de mon refuge, je sors de ma zone de confort, et ça me file le tournis. Tous ces gens, tous ces visages, tous ces corps en mouvement. J'aimais tellement la foule, avant. J'aimais que ça bouge, que ça avance, que ça vive. Mes parents habitaient dans la banlieue lointaine de Bordeaux, une maison dans un lotissement entouré de vignes. Ma mère allait souvent en ville pour le travail, je la suppliais de m'emmener, j'avais le sentiment de découvrir le monde. Ado, avec Mel, Marie et Gaëlle, on prenait le bus pour aller écouter des CD au Virgin Megastore de la place Gambetta avant de rejoindre la Victoire en descendant la rue Sainte-Catherine. On buvait un café chez Auguste, puis on repartait dans ce que l'on nommait notre cambrousse. Pendant mes études, j'ai vécu avec Mel dans un appartement derrière le cours Alsace-Lorraine. Grâce au simple vitrage de ma chambre, j'entendais les moteurs et les voix comme si mon lit s'était trouvé sur le trottoir. Dès les premières nuits, j'ai pu abandonner les boules Quies que je portais depuis des années. Le silence m'assourdissait plus que le bruit.

Jérémy n'a pas grandi à La Rochelle. Il s'y est installé après avoir quitté sa Provence natale et essayé sans succès de s'acclimater à l'Aveyron, au Bas-Rhin et à la Loire-Atlantique. J'admirais sa liberté, qui contrastait avec mon incapacité à m'éloigner de mes proches. J'ai redouté le silence, en m'installant chez lui. Sa maison était éloignée des lieux animés et ceinte d'une haute clôture en bois. Ma mère répétait souvent que la vie de couple était une succession de compromis, je me suis dit que ce serait le premier.

Je scrute les silhouettes, je surveille les démarches, je scanne les visages. La foule, hier amie, est devenue ennemie. Le danger se cache peut-être sous ce chapeau ou derrière ce parapluie, dans cette voiture ou sur le trottoir d'en face. J'accélère le pas, je refuse d'opérer un demi-tour et de capituler. Je ne veux plus abandonner les rênes de ma

vie à la peur. Il y a trop longtemps que je suis recroquevillée à l'intérieur de moi-même. Il y a trop longtemps que je marche à côté de ma vie. J'entre dans un parc, un panneau indique le square des Batignolles. Je m'assois sur le premier banc que je trouve et j'attends que mon cœur reprenne un rythme normal. Il y est presque quand je sens mon téléphone vibrer dans mon sac. L'écran indique un numéro que je ne connais pas. Seules ma mère, Jeanne et l'agence qui m'emploie ont mon numéro, et les leurs sont enregistrés. Je laisse sonner en attendant que l'émetteur de l'appel tombe sur ma messagerie impersonnelle. Il rappelle aussitôt. Mon cœur a repris sa course folle. Je fixe l'écran, tétanisée. La sonnerie cesse et, quelques secondes plus tard, une vibration m'informe qu'un message a été laissé. Dès le premier mot, la voix de mon interlocuteur fait fondre mon angoisse. Je le rappelle aussitôt.

– Clément, c'est moi.

– Comment tu vas ? Tu peux me dire la vérité.

Pendant près d'une heure, je raconte tout à mon frère. Tout ce que je ne lui ai pas dit avant, pour ne pas l'inquiéter. Pour protéger Jérémy, aussi. Je ne voulais pas qu'on puisse penser du mal de lui. Mon frère est l'une des seules personnes à n'avoir jamais émis le moindre doute sur lui. J'ai craint sa réaction lors de mon départ à La Rochelle, mais il m'a encouragée, peut-être pour m'éloigner du chagrin causé par la mort de notre père. Mille fois, j'ai voulu l'appeler. Mille fois, je me suis ravisée. J'étais la grande sœur, celle qui le défendait dans la cour de récré, celle qui le couvrait quand il faisait le mur, celle qui tremblait quand il ne rentrait pas. Je savais que, de son côté, il n'appellerait pas. Il communique essentiellement par messages privés sur Instagram. J'ai installé l'application et créé un compte rien que pour le suivre. Clément est un voyageur. Petit, il s'endormait en admirant le globe terrestre branché à côté de son lit. À dix-huit ans, juste après avoir obtenu son bac sur insistance des parents, il est parti à la rencontre du monde. Sac à dos, meilleur ami, et c'est tout. Quand il est revenu un an plus tard, ma mère espérait que son désir de découverte serait assouvi, mais il n'en était qu'aux préliminaires. Depuis dix ans, je le vois plus souvent en photo qu'en vrai, mais son épanouissement traverse l'écran. Sur Instagram, plus de cent mille abonnés attendent ses vidéos d'aurores boréales, de montagnes rousses, d'eaux translucides ou de tempêtes de sable.

– Comment tu as eu mon numéro ?

– Maman.

– Ne lui dis rien, d'accord ?

– Promis. Elle croit que tu as juste besoin d'un peu d'air, que ça va rentrer dans l'ordre. Mais ne tarde pas trop, faudrait qu'elle sache qu'elle est mamie avant que ton enfant ait vingt ans !

Je lui parle de mon ventre, que j'arrive encore à cacher grâce à des sweats trois fois trop grands. De mes peurs quant à l'avenir de mon bébé. Les mots sortent en rafales, c'est la première personne à qui je peux me confier à ce sujet, tout juste parviens-je à lui épargner le bulletin de santé de mon col de l'utérus.

Il m'écoute patiemment, sans m'interrompre, si ce n'est pour rire ou s'émouvoir. L'entendre est doux, mais me rappelle amèrement que tous mes proches sont loin.

– Je rentre en France dans trois semaines, je pourrai venir te voir ?

– Bien sûr !

– Je ferai juste un petit détour par La Rochelle, j'ai des dents à faire valser.

Je ris, avant de lui interdire de s'en mêler.

– J'ai perdu assez de gens dans cette histoire, Clément. Laisse-moi faire. Je vais régler ça.

– Oh, en parlant de ça, j'allais oublier ! J'ai reçu un message de Mel sur Insta. Elle m'a demandé ton nouveau numéro. C'est pour ça que j'ai demandé à maman si t'en avais changé. Je peux le lui donner ?

Jeanne

Jeanne attendait les lettres autant qu'elle les redoutait. Elles redonnaient vie à Pierre durant quelques minutes, et, par conséquent, à elle. La contrepartie était la morsure de l'absence quand arrivait le dernier mot. Elle avait beau les relire, encore et encore, la magie n'opérait qu'une fois.

La lettre de ce jour, comme la précédente, raviva un souvenir enfoui. Le mystère qui auréolait ces courriers était total. Qui donc pouvait connaître ces épisodes, si insignifiants qu'ils n'avaient pas marqué la mémoire de Jeanne, mais néanmoins si caractéristiques de son histoire avec Pierre ? Cela lui apparaissait nettement, maintenant que c'était écrit noir sur blanc : leur amour n'avait pas connu de grande joie, mais avait été une succession de petits moments de bonheur.

Printemps 2012

C'est le dernier jour de travail de Pierre. Ce soir, après plus de quarante ans à enseigner l'anglais à des étudiants plus ou moins attentifs, il sera retraité. Il a exercé son métier avec passion et rigueur, persuadé de son utilité. Jeanne, qui est à la retraite depuis quelques mois, sait combien le sentiment de ne plus servir à rien, couplé à l'ennui, peut être déprimant. Elle se réjouit que son mari la rejoigne dans ses longues journées sans réveil ni rythme imposé. Pour fêter l'événement, elle a organisé une surprise. Pendant plusieurs semaines, avec l'aide de sa sœur, férue de technologie et de réseaux sociaux, elle s'est arrangée pour contacter les élèves qui, année après année, ont marqué la vie de son mari. Chacun a accepté d'enregistrer une vidéo pour leur ancien professeur. En la découvrant, Pierre en est ému aux larmes. Jusqu'à la fin de sa vie, il n'y a pas eu un mois sans qu'il ne visionne cette vidéo, en mesurant la dose d'amour qu'il faut pour faire un tel cadeau.

Jeanne conserva la lettre plusieurs minutes entre ses mains pour ne pas rompre ce pont vers l'autre rive. Lorsqu'elle fut totalement

revenue dans le présent, elle la rangea dans le tiroir de sa table de nuit avec les autres, puis s'installa face à sa machine à coudre. C'était un vieux modèle manuel, qu'il fallait manier avec délicatesse pour ne pas risquer de briser le fil ou bloquer l'aiguille, mais Jeanne la connaissait par cœur et savait lui parler pour qu'elle donne le meilleur. Lorsqu'Iris lui avait parlé de cette femme en fauteuil roulant, une petite braise s'était allumée en elle. Elle avait envoyé ses deux colocataires chercher son matériel à la cave sans leur révéler ses intentions. L'air de rien, elle avait interrogé Iris sur la corpulence de son amie. Elle avait ensuite dessiné un patron. Il avait suffi de quelques minutes pour que les automatismes se dégourdissent et que les gestes reviennent.

Pendant plus de quarante ans, Jeanne avait été petite main chez Dior. Elle y était entrée à vingt ans, grâce à une amie de sa mère, qui avait repéré sa patience et son talent. D'apprentie, elle avait gravi les échelons au fil des décennies jusqu'à devenir première d'atelier. Elle avait aimé aussi bien le tailleur que le flou ou la haute couture, le patronage que la broderie ou l'assemblage, elle avait usé ses yeux et ses doigts, elle avait fait, défait, refait et redéfait, mis sa patience à rude épreuve, mais sa passion était restée intacte. Chaque pièce nécessitait des dizaines, voire des centaines d'heures de travail en équipe. La découverte de la pièce finale était toujours le détonateur d'un frisson collégial. Son départ à la retraite avait été une joie autant qu'un sacrifice. Elle allait pouvoir passer davantage de temps avec Pierre, mais l'atmosphère si particulière de l'atelier lui manquerait. Pour compenser, elle en avait recréé un chez elle, dans la deuxième chambre. De sa carrière, Jeanne ne conservait finalement qu'un regret : ne pas avoir rencontré Christian Dior, décédé plusieurs années avant son arrivée.

Au bout d'une heure, Jeanne s'interrompt. L'ouvrage était terminé. Elle en avait réalisé trois, afin de multiplier les chances de correspondre aux attentes de la destinataire. Elle attendit le retour d'Iris en fin de journée comme un enfant le père Noël. Il y avait longtemps qu'elle n'avait pas ressenti pareille excitation.

– Iris, j'ai cousu un petit quelque chose pour ton amie, annonça-t-elle sans attendre que la porte soit refermée.

Elle fit asseoir la jeune femme sur le canapé et lui présenta les vêtements un à un :

– Je suis allée me renseigner auprès d'une association, pour répondre au mieux aux besoins spécifiques de l'habillement en fauteuil roulant. Le pantalon possède une taille élastique haute à l'arrière, plus adaptée à la position assise. Il est dépourvu de poches qui pourraient créer de l'inconfort. J'ai utilisé du coton contenant de

l'élasthanne. Pour la robe, j'ai mis des boutons-pression, mais je pourrai les remplacer par du velcro si c'est plus pratique. L'ouverture peut aussi bien se faire devant que derrière, et la longueur est suffisante pour recouvrir les jambes. La dernière pièce est une cape qui s'enfile par la tête. Là encore, elle peut se fermer devant ou derrière, selon si c'est la personne qui s'en charge ou son aidant. Je l'ai fabriquée dans de la gabardine, c'est une étoffe au tissage serré qui supporte bien la pluie et le froid. J'ai ajouté une capuche avec un cordon de serrage. Voilà, je ne sais pas si c'était une bonne idée, peut-être vas-tu penser que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, mais, quand tu m'as parlé de la problématique de ton amie, j'ai songé que je pourrais peut-être l'aider.

Jeanne n'eut pas à attendre la réaction d'Iris, cette dernière partit d'un long sanglot en balbutiant remerciements et louanges. Jeanne, qui n'en attendait pas tant, ne put retenir ses larmes, et c'est ce spectacle débordant d'allégresse que Théo fut fort aise de découvrir en rentrant.

Théo

Je les aime bien, les deux vieilles, c'est pas le propos. Mais, quand même, si elles pouvaient arrêter de chialer à tout bout de champ, ça me ferait des vacances. C'est les portes ouvertes du canal lacrymal, à ce rythme l'humanité va être engloutie. Ce soir, en rentrant du boulot après une journée bien relou, je les trouve en train de pleurer en duo. On dirait une fontaine, je suis à deux doigts de leur jeter une pièce et de faire un vœu. Elles arrêtent en me voyant et elles se mettent à rire. J'en ai vu des gens bizarres dans ma vie, mais alors là, c'est du haut niveau.

Je dis bonjour de loin et je trace dans ma chambre. Pendant que je bossais, j'ai eu un appel du centre de ma mère. L'infirmier m'a laissé un message, elle a fait une embolie pulmonaire cette nuit, elle est hospitalisée. J'ai appelé dès que j'ai eu le message, et pendant que ça sonnait j'ai tout imaginé. Quand l'infirmier m'a dit que son état était stable, j'ai été soulagé, mais tout de suite après j'ai été déçu. Un jour, on m'appellera pour me dire qu'elle est morte, et j'aurai mal à en crever, parce que ça voudra dire plus jamais, plus d'espoir, plus de pardon, plus de maman, mais je serai heureux pour elle, parce qu'elle sera libérée. Libérée de son corps éteint. Libérée de cette vie trop haute pour elle. Ça lui est arrivé de me raconter quelques bribes de son enfance, et n'importe qui à sa place aurait fait comme elle et se serait anesthésié plutôt que vivre avec ces souvenirs.

J'irai la voir à son retour de l'hôpital, d'ici quelques jours d'après l'infirmier.

Je zone un moment sur mon téléphone, je regarde des vidéos inutiles, j'attends que le temps coule et emporte avec lui mon humeur sinistre.

Jeanne vient m'annoncer qu'elle a préparé un gratin de topinambours, que ce sera prêt dans trente minutes. Je sais pas ce que c'est, et le nom m'inspire moyennement confiance, mais j'ai la dalle, et j'avoue que je préfère manger avec elles qu'avec mon téléphone.

J'ai le temps de prendre une douche. Je prépare un caleçon et un tee-shirt propres et je vais dans la salle de bains. Iris se lave le matin, Jeanne quand on est partis, moi le soir. Ça s'est mis en place tout seul. J'ouvre la porte sans voir que la lumière est allumée.

– AAAAAAAAAAAAAAAAAAAH ! hurle Iris, à poil sous la douche.

– AAAAAAAAAAAAAAAAAAAH TOI-MÊME ! je hurle en voyant son ventre rond.

Elle me pousse comme un domino contre la porte, qui se ferme, on se retrouve tous les deux dans la pièce minuscule, je suis obligé de regarder le plafond si je ne veux pas tomber sur des seins, un cul ou, pire, un ventre de femme enceinte. Jeanne tambourine à la porte :

– Tout va bien ?

– Oui oui, répond Iris. J'ai cru voir un truc, mais je me suis trompée.

– Hyper crédible, je chuchote. T'es enceinte ?

Elle enroule une serviette autour d'elle :

– Non.

– Ah. Alors je suis désolé de te dire que tu fais un œdème de Quincke du ventre.

Elle ne répond pas et m'éjecte de la salle de bains.

Je retourne dans ma chambre en me disant que le monde est peuplé de gens bizarres. Quand j'étais petit, les psys et les profs voulaient absolument que je sois comme les autres malgré ma situation. On aurait dit que c'était hyper important pour eux, dès que je faisais un truc étrange, dès que je mettais un pied hors de la case, hop, ils me convoquaient et faisaient tout pour me refaire entrer dedans. Mais plus je grandis, plus je suis rassuré. Je crois qu'en fait, la norme, c'est de ne pas être normal.

On passe à table vingt minutes plus tard. Iris a les cheveux mouillés et les yeux aussi. À peine assise, elle annonce qu'elle a quelque chose à nous dire.

Iris

Trois paires d'yeux me fixent avec attention. Une fois n'est pas coutume, Boudine est celle qui m'impressionne le moins. J'ai imaginé cette discussion des dizaines de fois, et elle était plus facile dans ma tête. Tout bien réfléchi, ce n'est que la deuxième fois que je vais l'annoncer à voix haute.

– Je suis enceinte.

– Mais... comment ? s'exclame Jeanne.

Théo s'esclaffe :

– Eh ben, le papa plante la graine dans le ventre de la maman, et il la pousse tout au fond avec sa bite.

Jeanne repose sa fourchette :

– Merci, jeune homme, j'en connais certainement plus que toi en la matière. Iris, depuis quand es-tu enceinte ?

– Bientôt six mois.

– Tu l'étais donc en arrivant ici ?

Je hoche la tête :

– Je suis désolée, Jeanne. J'aurais dû te le dire dès le premier jour, mais j'avais peur que tu ne me loues pas la chambre. Et après, je n'ai jamais trouvé le bon moment. J'y ai pensé plein de fois, je ne savais pas comment m'y prendre.

Jeanne me dévisage sans un mot. Son regard est indéchiffrable. Elle se lève et débarrasse son assiette, pourtant encore pleine.

– Ça va, elle l'a bien pris, lâche Théo en ricanant.

– Je suis désolée de t'avoir menti à toi aussi.

Le sarcasme cède la place à l'étonnement. Il hausse les sourcils et esquisse un semblant de sourire :

– T’inquiète. T’es pas dans une situation facile. Je t’en veux pas.

Je rejoins Jeanne dans la cuisine. Elle frotte une casserole avec frénésie. Son dos est courbé, c’est la première fois que je lui donne son âge. Boudine s’est allongée sur ses pieds.

– Je suis vraiment désolée, Jeanne. Je n’aime pas mentir. Je n’ai pas vraiment eu le choix. J’espère que tu me pardonneras.

Elle inspire un grand coup :

– Je pensais que ça m’était passé, souffle-t-elle.

– De quoi tu parles ?

Elle pose l’éponge, s’essuie les mains et me fait face :

– J’ai beau essayer, sincèrement essayer, même quand il s’agit de quelqu’un que j’aime profondément, chaque fois qu’on m’annonce une grossesse, la tristesse dépasse la joie.

Je revois le petit lit dans la cave, l’ours en peluche, les petits nuages sur le papier peint de ma chambre, et je comprends.

– Vous n’avez pas eu...

– Non. On a tout essayé. C’est ma grande blessure. Je croyais qu’avec le temps, ça s’apaiserait. Ne t’inquiète pas, d’ici quelques jours ça ira mieux.

Elle s’interrompt un instant, avant de reprendre :

– Tu peux rester ici autant que tu veux, Iris. Je ne te poserai pas de questions, mais, si un jour tu as envie de me raconter, je serai là.

Elle essuie maladroitement les larmes qui dégringolent sur ses joues. Je retiens difficilement les miennes. Théo pousse la porte de la cuisine, son assiette vide à la main :

– Je veux bien encore un peu de *topimachin*, là. Oh non, vous n’allez pas recommencer ! J’ai jamais vu ça, à ce stade, c’est de l’incontinence.

Jeanne rit, avant de lui servir une nouvelle part de gratin. C’est une scène ordinaire, des humains ensemble dans une cuisine, un soir de semaine ; pourtant, en l’observant, pour la première fois depuis longtemps, je me sens bien.

Jeanne

– La petite est enceinte, annonça Jeanne sans préambule.

Elle savait Pierre friand de ce genre d'affaires et avait hâte de le lui annoncer. La vie des autres, et plus particulièrement ses surprises, n'était certes pas leur sujet de conversation favori, néanmoins il figurait en bonne place.

– J'ai mal réagi, poursuivit-elle. Je me suis vite ressaisie, mais tout de même, la pauvre petite, elle a dû se sentir mal.

Jeanne conservait un souvenir vif de l'annonce de la grossesse de sa collègue Maryse. Toutes deux étaient proches, leur amitié s'était épanouie au fil des ans, pourtant Jeanne avait été la seule à ne pas la féliciter chaleureusement. Pendant que chacun l'enlaçait et lui souhaitait le meilleur, elle avait prétexté un soudain malaise et s'était enfuie, pour ne revenir que trois jours plus tard, une fois l'euphorie passée – et son chagrin aussi. La culpabilité rendait la chose plus difficile encore. Elle se reprochait de n'être pas capable de se réjouir sincèrement du bonheur des autres. C'était plus fort qu'elle. Son malheur prenait toute la place. Les autres avaient ce qu'elle ne parvenait pas à avoir.

Sur toute la vie de Jeanne avait plané l'ombre de son désir d'enfant. Petite, sa mère lui avait offert une poupée en porcelaine qu'elle avait nommée Claudine et qu'elle langeait, nourrissait et berçait comme s'il se fût agi d'un vrai bébé.

Son adolescence avait été une interminable impatience. Elle lisait les contes de fées en songeant qu'un jour elle serait de celles qui « se marièrent, vécurent heureuses et eurent beaucoup d'enfants ».

La rencontre avec Pierre avait transformé le désir en projet. Pendant quinze ans, ils s'étaient échinés à créer une vie. Ils avaient écouté les nombreux conseils qu'on leur avait donnés : tenter d'y penser moins, se détendre, ne faire l'amour qu'à certaines périodes ou dans certaines positions, privilégier des aliments à d'autres, ils avaient vu des

spécialistes, des généralistes, des magnétiseurs, des prêtres, ils avaient connu d'innombrables espoirs suivis d'insondables désillusions, ils s'étaient unis, désunis, éloignés, rapprochés, ils avaient compté les cycles, les jours, les gélules, les symptômes, les moutons. Ils avaient meublé et décoré leur troisième chambre. Jeanne avait envié, terriblement, excessivement, celles qui voyaient leur ventre s'arrondir quand le sien demeurait désespérément plat.

Avait sonnée, inéluctablement, l'heure du trop tard. Plus espoir ni projet, mais un infini de regrets. Pleurer sur ce qui n'avait jamais été et ne serait plus. Il avait fallu combler tout le vide laissé par l'espoir envolé. Trouver d'autres sources d'épanouissement, de joie, se créer une famille différente de celle projetée et tenter de songer le moins possible à ce que la vie aurait été, si.

Le manque d'enfant avait été la pierre angulaire de l'existence de Jeanne.

– Je pensais m'en être remise, mon amour. Mais, depuis que tu n'es plus là, je suis seule à porter cette absence.

Jeanne avait mis du temps à comprendre sa sœur Louise, qui n'avait pas voulu être mère. Leurs parents, leurs tantes, leurs professeurs, leurs amis, tout le monde avait tenté de la raisonner, considérant cette décision comme une incongruité. La réflexion de Jeanne avait évolué depuis. Elle était bien placée pour savoir que les femmes n'avaient pas vocation à enfanter, et que la pression qu'elles recevaient à ce sujet était étouffante. Combien de fois Louise et elle avaient-elles eu à répondre à la question « et le bébé, c'est pour quand ? », chacune ayant sa propre raison de la trouver insupportable.

Pour ne pas quitter Pierre sur une note négative, Jeanne enchaîna sur le tablier qu'elle avait commencé à coudre, et sur son plaisir retrouvé. Puis elle lui parla du délicieux paris-brest que le jeune homme leur avait fait goûter.

En partant, après être allée saluer Simone, occupée à discuter avec un nouveau venu, Jeanne prit conscience que, pour la première fois, elle n'avait pas eu besoin de notes pour trouver des sujets de conversation.

Théo

Chaque fois que je me retrouve dans la chambre de ma mère, je lui mets de la musique. Quand elle a atterri ici, j'ai pu lui apporter son poste et ses CD. Elle adorait en écouter, il y en avait tout le temps. Elle choisissait les disques en fonction de son humeur. Quand je rentrais de l'école, je savais en tendant l'oreille dans quel état j'allais la trouver. Si c'était Barry White, ABBA ou Marvin Gaye, elle serait joyeuse, la maison serait rangée, elle danserait, chanterait et me serrerait fort dans ses bras en m'appelant « bébé ». Si c'était Nina Simone, Joni Mitchell ou Ella Fitzgerald, elle serait assise à la table, les yeux dans le vague, les joues noires de mascara, une bouteille ou deux devant elle.

Je n'ai apporté que les albums joyeux, elle a assez pleuré pour une vie entière. De toute manière, je ne sais pas si elle écoute, même pas si elle entend. Finalement, je crois que c'est pour moi que je mets la musique. C'est comme un lien entre nous, un truc comme avant.

Une aide-soignante entre dans la chambre et chantonne l'air de Barry White. Elle m'explique que le caillot de l'embolie a été résorbé, que ma mère a un traitement, que ça devrait aller. Je regarde le corps allongé sur le lit, les paupières fermées, les lèvres sans rouge, et je me dis que, parfois, vaudrait mieux que ça n'aille pas.

– Il faut que je fasse sa toilette, vous voulez rester ?

Faut pas abuser. Je suis prêt à pas mal de choses, mais pas ça. J'en profite pour sortir fumer une clope. Je fume jamais autant que quand je viens voir ma mère. Je ne suis pas le seul, il y a deux personnes sur la terrasse. Je les reconnais, des familles de patients. Ici, on est en apnée. Si on prend pas quelques bouffées d'air, on tient pas.

Quand je reviens dans la chambre, ma mère est dans le fauteuil et le disque s'est arrêté. Je lance ABBA et je m'assois en face d'elle. Sur le mur, j'ai accroché un texte et des photos. Je suis le seul à lui rendre visite. Tous ses amis sont restés dans son ancienne vie. Il y a des clichés d'elle, beaucoup, quelques-uns de moi, et deux de son autre fils. Il est tout petit dessus, je n'en ai pas trouvé de plus récents. Son

père a la garde exclusive. Je l'ai à peine connu. J'avais presque huit ans quand ma mère m'a annoncé que j'allais avoir un frère. J'étais au foyer. J'ai chialé pendant des jours, j'avais la rage, j'ai même pété la gueule de ce connard de Johann alors que, pour une fois, il n'avait rien fait. Je ne comprenais pas pourquoi elle voulait un autre enfant alors qu'elle pouvait m'avoir moi, mais qu'elle ne me prenait pas. Elle m'a récupéré quelque temps plus tard, la justice a bien voulu parce qu'elle ne buvait plus et qu'elle avait une maison avec son mec et leur bébé. Il avait six mois. J'ai essayé de pas l'aimer, de lui en vouloir de m'avoir pris ce qui m'appartenait, mais j'ai pas réussi. Il riait chaque fois que je disais un mot, il me suivait partout, et il a su dire mon prénom avant papa ou maman. On dormait dans la même chambre, on mangeait tous les quatre à table, c'était une famille, en tout cas, de l'intérieur, ça y ressemblait vachement. Marc, son mec, était cool, il me faisait faire mes devoirs et m'emmenait aux matchs de foot. C'était la première fois que j'avais un père depuis que le mien était mort juste après ma naissance. Bref, la vie de famille parfaite a duré un an. Ma mère a replongé. Marc a attendu quelques mois, et il a fini par partir quand il a compris que personne ne pouvait rivaliser avec une bouteille. Il a dit qu'il allait se renseigner pour me prendre avec lui, mais j'ai pas voulu abandonner ma mère. Après, les services sociaux m'ont renvoyé au foyer. Marc et mon frère sont venus me voir plusieurs fois, et puis un jour ils ont déménagé, les courriers se sont espacés, j'ai arrêté de les ouvrir, fin de l'histoire.

Quand je rentre à l'appart, j'ai l'humeur Nina Simone. Iris et Jeanne sont dans le salon, je trace dans ma chambre sans les saluer. J'ai mal au bide et besoin de m'allonger. Mais je n'ai même pas le temps d'enlever mon manteau, on frappe à la porte. C'est Iris, qui me propose de les rejoindre pour jouer au Scrabble :

– Non merci, j'ai pas envie.

– Allez, viens ! Je suis en train de me prendre une raclée, ce serait bien qu'on recommence à zéro.

– Je te dis que j'ai pas envie.

– Tant pis, t'auras pas de dessert, fait-elle en riant.

– Je m'en tape, de ton dessert. Lâche-moi.

– Ça va, tu peux parler gentiment. Je plaisantais.

Je devrais arrêter là. Je le sais. C'est pas contre elle que je suis en colère. Mais c'est elle qui est en face de moi.

– J'ai pas de leçons à recevoir d'une meuf qui fait un enfant sans père.

Son visage vire au rouge :

– Tu te prends pour qui pour me juger ? TU TE PRENDS POUR QUI ?

– Casse pas les couilles.

– Waouh ! C'est ça, tes arguments ? Je m'incline, tu es trop fort.

Jeanne a sans doute entendu les éclats de voix, elle débarque avec un air inquiet. Elle nous regarde à tour de rôle, s'avance vers moi et, avant que j'aie le temps de me défendre, me prend dans ses bras.

Iris

On s'est donné rendez-vous dans un café. J'arrive la première, je m'installe à la table et je surfe sur Instagram pour accélérer le temps. Mon frère est en Patagonie. Les paysages sont magnifiques et les habitants semblent accueillants, mais, malgré l'expérience de Clément, je n'ai jamais eu le goût du voyage. J'ai apprécié les rares que j'ai faits, mais je n'ai jamais été mécontente de retrouver mes repères. Je suis un chat castré : je ne m'éloigne jamais trop de mon canapé.

– Salut, Iris.

Mel s'assoit face à moi. Instantanément, l'angoisse qui m'étreignait à l'idée de cette rencontre se dissipe. Elle m'a envoyé un message le lendemain de l'appel de mon frère, pour me proposer qu'on se parle. Je la connais si bien que je devine, derrière son masque de détachement, sa joie de me retrouver.

– Je suis désolée, Mel.

– Moi aussi. J'aurais dû comprendre.

– Je n'avais pas compris moi-même.

– Tu sais qu'il m'a appelée ?

Mon cœur s'arrête.

– Soi-disant pour me demander conseil à propos d'un litige, ajoute-t-elle. Il s'est bien gardé de me dire que tu étais partie. Il est gonflé, deux ans sans nouvelles, et il apparaît comme Bernadette dans la grotte. Connard.

Elle fronce les sourcils :

– Maintenant je peux le traiter de connard ?

Je ris :

– C'est presque trop gentil.

– Tu m'as manqué.

– Tu m’as manqué aussi.

On reste deux heures qui ressemblent à dix minutes. La complicité ressurgit comme si elle n’avait pas été entaillée. La relation reprend là où on l’a laissée. Mel me parle du cabinet dans lequel elle travaille, des affaires qu’elle défend, de Loïc, de leur deux-pièces dans le 6^e, de Marie, de Gaëlle, de ses parents, d’avant. Elle veut connaître tous les détails de mon départ, de mon histoire avec Jérémy.

– Tu sais qu’il va continuer à te chercher ? me demande-t-elle avant de partir.

– Je sais.

– Je fais de l’aïkido depuis six mois, je peux tout à fait lui faire bouffer ses couilles.

– S’il en avait, ça se saurait.

Elle éclate de rire.

– Tu devrais porter plainte contre cet enfoiré, Iris, demander une ordonnance de protection.

– Ça va peut-être se tasser. Il va finir par passer à autre chose. Il n’a aucune raison de m’imaginer à Paris. J’ai choisi la ville la plus peuplée, je suis une aiguille dans une botte de foin.

Elle finit par abdiquer, non sans avoir lâché un chapelet d’insultes. C’est sa manière d’évacuer son stress, comme une aérophagie améliorée. Avant de partir, elle fait le tour de la table et m’enlace. Je ne lui ai rien dit pour la vie qui grandissait en moi. Je gardais le meilleur pour la fin.

– Mais c’est quoi ce truc ? s’écrie-t-elle en regardant mon ventre.

– Je sais pas, ça a poussé cette nuit.

– Putain ! Je vais être tata !

Elle me reprend dans ses bras et me félicite une dizaine de fois, avant d’annoncer que mon enfant a intérêt à être moins con que son père.

En regagnant l’appartement, je me sens comme après une longue hibernation. Je reprends contact avec ma vie après l’avoir perdue de vue. La solitude était devenue ma seule compagne. En retrouvant Mel, je me retrouve, moi.

Je grimpe l’escalier avec la ferme intention de faire un sort à l’éclair au café que Théo m’a rapporté hier soir pour se faire pardonner sa réaction. J’avais prévu de le classer dans la catégorie des petits cons

jusqu'à ce qu'il m'explique qu'il avait passé une journée compliquée. Il n'en a pas dit plus, il n'en a pas eu besoin. Parfois, son regard reflète la noirceur de ceux qui ont regardé les ténèbres en face.

Je suis presque arrivée au troisième quand une sonnerie dans mon sac m'alerte d'un nouveau message. Persuadée de découvrir un mot de Mel, j'attrape machinalement le téléphone et manque de le faire tomber en reconnaissant le numéro qui s'affiche.

« Mon ange, t'es où ? »

Il a trouvé mon numéro.

Jeanne

Jeanne partait pour le cimetière lorsque Victor l'intercepta :

– Madame Perrin, pouvez-vous venir un instant, s'il vous plaît ?

Elle regarda sa montre avec inquiétude : le bus était toujours ponctuel, il fallait qu'elle le soit également si elle ne voulait pas voir son temps avec Pierre amputé.

– Je n'en ai pas pour longtemps, la rassura le gardien.

Elle le suivit dans son appartement, situé au rez-de-chaussée, face à la cour. Boudine en renifla les moindres recoins, comme à son habitude. Victor laissait volontairement traîner des croquettes pour son chat aveugle et paralysé des pattes arrière. Le pauvre animal n'était encore en vie que par la grâce de plusieurs opérations et d'un traitement qui aurait pu faire battre le cœur d'une chaise. Victor reconnaissait son acharnement, mais avait une excellente explication : il avait trouvé le siamois allongé sur son paillason quatre ans plus tôt, alors qu'il revenait de l'hôpital où sa mère adorée venait de trépasser. Il s'apprêtait à le chasser lorsqu'il avait remarqué son strabisme. Le même qu'avait sa mère. Il ne lui en avait pas fallu plus pour opérer de petits ajustements à sa foi catholique et être convaincu que sa mère portait désormais le poil ras.

– C'est au sujet de la jeune femme qui vit chez vous.

– Iris ? s'étonna Jeanne.

L'homme hocha la tête et arbora un sourire qui laissait peu de doutes sur la suite de la conversation.

– Je voudrais me faire pardonner pour sa chute dans l'escalier. Si je n'avais pas ciré les marches, ce ne serait pas arrivé.

– Je pense qu'elle a oublié l'incident. Je dois vraiment y aller, Victor.

– Vous pensez qu'elle aime les fleurs ?

Jeanne se détendit et pressa affectueusement l'épaule du gardien :

– Je pense surtout qu'elle est dans une période chaotique. Des fleurs lui feraient certainement plaisir, mais il ne faut rien attendre en retour.

Victor sourit :

– D'accord, j'ai compris.

Il accompagna Jeanne devant la porte de l'immeuble et, avant qu'elle ne s'éloigne vers l'arrêt de bus, lui demanda si des chocolats pourraient davantage plaire à Iris.

Jeanne dut courir pour attraper le bus. Les portes se fermaient quand elle s'engouffra à l'intérieur. Il lui fallut de longues minutes pour reprendre son souffle, pourtant personne n'eut l'idée de lui céder une place assise. Elle n'en avait cure : elle serait bientôt avec Pierre.

Simone était sur le banc lorsque Jeanne arriva, mais elle n'y était pas seule. À ses côtés, visiblement en grande conversation avec elle, se trouvait un homme barbu. La vision de loin de Jeanne n'était plus de première fraîcheur, mais il lui sembla qu'il s'agissait de la personne avec laquelle Simone discutait déjà quelques jours plus tôt. Elle s'approcha pour les saluer.

– Jeanne, je vous présente Richard, déclara solennellement Simone. Richard est le veuf de Mathilde, qui repose dans le grand caveau au bout de l'allée.

Puis, se tournant vers Richard :

– Je t'ai parlé de Jeanne, la veuve de Pierre.

Jeanne ne sut que répondre à cette présentation qui lui rappelait les sorties d'école de son enfance, lorsque les adultes ne portaient pas de prénom, mais étaient « la maman de » ou « le papa de ». Elle inclina la tête poliment, puis rejoignit son époux, ravie d'avoir deux anecdotes croustillantes à lui raconter.

Théo

Je suis enfermé dans ma chambre depuis dix minutes, j'ose pas sortir. Un peu par peur, beaucoup par honte.

Depuis plusieurs jours, Iris me demandait si je pouvais lui apprendre à préparer une charlotte poires chocolat. Alors je suis rentré avec tout le matos tout à l'heure j'ai proposé qu'on passe en cuisine. Iris était contente, Jeanne était contente, Boudine était contente, j'étais content, faut croire que les charlottes poires chocolat sont la solution pour la paix dans le monde.

J'ai chargé Iris d'éplucher les poires et j'ai dit à Jeanne qu'elle s'occuperait de tremper les biscuits, ça l'a fait rire, j'ai pas compris pourquoi. J'allais commencer la mousse quand le drame en trois actes est arrivé.

Iris a dit « je me suis coupée ».

Jeanne a dit « c'est profond ».

J'ai dit « bye bye ».

J'ai tracé dans la chambre sans regarder, si ça se trouve, son doigt est perdu au milieu des boudoirs.

J'y peux rien, j'ai la phobie du sang depuis toujours. Ça prévient pas : si je vois une goutte, mon corps se met hors service. Quand j'étais petit, il m'arrivait souvent de saigner du nez, chaque fois je voyais des étoiles, et juste après je voyais le carrelage de près. De manière générale, tout ce qui touche à l'intérieur du corps me file une angoisse terrible. Une fois, un psy a essayé de m'apprendre la respiration ventrale pour m'apaiser. J'avais beau lui dire que ça ferait le contraire de m'apaiser, il insistait pour que je me concentre sur l'air qui entrerait dans ma gorge, dans mes poumons. Il faisait moins le malin quand j'ai piqué une tête dans son tapis à poils longs. Pareil, j'ai jamais pu jouer au Docteur Maboul ou regarder *Il était une fois... la Vie*.

Au collège, on nous a fait passer le PSC1. Quand j'ai compris que c'était la formation aux premiers secours, j'ai dit non merci, puis j'ai pensé à ma mère. Peut-être que, si quelqu'un lui avait fait un massage cardiaque le jour de son accident, son cerveau n'aurait pas manqué d'oxygène aussi longtemps. Alors j'y suis allé, et j'ai été servi : hémorragie, arrêt cardiaque, AVC, brûlure, plaie, ils ne m'ont rien épargné. J'ai eu plus souvent les yeux fermés qu'ouverts, mais j'ai eu mon attestation.

J'ouvre la porte de la chambre. Il n'y a aucun bruit. J'appelle Jeanne, aucune réponse. Je sors doucement dans le couloir, j'ouvre la porte de la salle de bains, une bouteille de désinfectant et une boîte de pansements sont posées sur le lavabo. J'appelle Iris, Boudine, aucune réaction. Je commence à flipper. Peut-être que c'était vraiment grave, qu'elles sont parties à l'hôpital, et moi je les ai laissées en plan. Je traverse le salon pour aller vérifier dans la cuisine. J'ai juste le temps de les entendre chuchoter avant de pousser la porte. Heureusement, sinon elles m'auraient eu. Je crois que je n'oublierai jamais ce spectacle. Iris et Jeanne sont allongées par terre, les yeux fermés, couvertes de ketchup. Boudine n'en perd pas une goutte. Elles essaient de ne pas rire, mais je vois les hoquets soulever leurs ventres. C'est la merde. Je commence vraiment à les kiffer.

Iris

Nadia porte la robe que lui a cousue Jeanne. Elle lui va à la perfection et semble sortir tout droit d'un défilé de créateur. Le jour où je lui ai apporté les vêtements, c'est la gêne qui l'a emporté. Elle a longuement insisté pour dédommager Jeanne, ou tout au moins payer le tissu, mais, au téléphone, ma colocataire est restée inflexible et a seulement consenti à accepter des remerciements. En désespoir de cause, Nadia a glissé dans mon sac quelques gâteaux qu'elle avait préparés le matin, et j'ai bien vu à son regard que je ne devais pas m'y opposer si je ne voulais pas me faire malencontreusement écraser sous ses roues.

– Ma cape a fait sensation dans le groupe, m'informe-t-elle dans un grand sourire.

– Le groupe ?

– Mon groupe de parole autour de la sclérose en plaques. Je ne vous en ai jamais parlé ? J'y vais depuis le diagnostic, ça permet d'échanger avec des gens qui savent de quoi on parle. Ça me fait un bien fou, même si parfois c'est dur. Bref, tout le monde a adoré la cape. On en trouve dans quelques boutiques spécialisées, mais elles ne sont jamais aussi belles !

Elle tend le bras pour attraper un verre sur la table et le laisse aussitôt retomber dans une grimace.

– Vous avez mal ?

– J'ai un torticolis, j'ai dû dormir dans une mauvaise position.

– Vous voulez que j'essaie de vous soulager ?

– Vous savez faire ?

Je l'aide à s'allonger sur son lit et laisse mes mains retrouver le chemin perdu depuis des mois. Je mobilise doucement ses muscles en position non douloureuse, tourne sa tête à droite, à gauche, et, au fil des minutes, je sens la contracture céder.

– Le torticollis est comme une grosse crampe, j’explique en massant ses trapèzes. La méthode Jones est idéale pour traiter la douleur et rendre la mobilité.

Nadia lève les yeux vers moi :

– Iris, comment vous savez tout ça ?

– J’ai fait des études de kiné.

– Et pourquoi vous ne pratiquez pas ?

Pour ne pas répondre, je l’aide à se relever, elle tourne la tête avec précaution et semble avoir récupéré de l’amplitude.

– C’est encore un peu sensible, mais beaucoup moins qu’avant ! Mon lavabo a une fuite, vous faites la plomberie aussi ?

– Bien sûr ! Je peux aussi m’occuper de votre coiffure, mais je refuse les plaintes si vous ressemblez à un champ labouré.

Elle rit, mais a la délicatesse de ne pas insister. Un jour, Nadia m’a dit qu’elle savait que j’étais l’une des siennes. Je n’ai pas saisi tout de suite le sens de sa phrase, mais, plus tard, à la faveur d’un échange sur son passé, elle a précisé : « Il y a un lien invisible entre les femmes qui ont souffert. On se reconnaît. »

Elle ne viendra pas prendre ce que je ne veux pas lui donner. Un jour, peut-être, je me livrerai à cette femme à laquelle je m’attache de plus en plus.

La porte s’ouvre à la volée et le fils de Nadia déboule, son cartable sur le dos. Il se défait de ses affaires, vient embrasser sa mère, puis me regarde comme si c’était la première fois qu’il me voyait :

– T’as un bébé dans le ventre ?

– Non, juste du chocolat.

Le regard de sa mère s’immobilise au niveau de mon nombril. Elle écarquille les yeux et porte une main à sa bouche :

– Ah ben merde ! J’ai rien vu !

Je ne nie pas, je ne peux plus nier. Mon ventre est tellement gros que je pourrais y abriter la famille Kardashian.

– T’es mariée ? me demande Léo.

Nadia lui explique qu’on ne doit pas poser ce genre de question aux inconnus, il répond que je ne suis pas une inconnue, et mon esprit s’envole loin de la conversation, dans une pochette intérieure de mon sac, dans la section SMS de mon téléphone, où s’agglutinent des

dizaines de messages de Jérémy.

Jeanne

Jeanne ferma les yeux et huma une branche de sapin. Par le pouvoir de son parfum, il lui offrait une incursion en enfance. Elle avait toujours chéri Noël. Dès le premier jour de l'Avent, accompagnée de sa sœur Louise, elle voyait toutes ses pensées se diriger dans une seule direction : le réveillon. Celui-ci signalait la réunion de toute la famille dans la grande maison de sa tante Adélaïde. Pour tuer son impatience, elle ornait murs et meubles de guirlandes et d'étoiles argentées qu'elle confectionnait avec les emballages de tablettes de chocolat collectées à cette intention tout au long de l'année. Ledit soir, ils étaient une vingtaine à se retrouver autour du grand sapin. Les femmes préparaient le dîner dans un concert de rires, les hommes se chargeaient d'allumer la cheminée ou de couper les branches de houx qui serviraient à décorer la table, tandis que Jeanne et ses cousins construisaient et peuplaient la crèche. Après la pintade, la bûche et les truffes au chocolat, tout le monde se couvrait et prenait la direction de l'église pour assister à la messe de minuit. Jeanne conservait un souvenir ému des nuits qui suivaient le réveillon. Les sept cousins se répartissaient tant bien que mal dans deux lits et promettaient à leurs parents de dormir – ce qu'ils ne parvenaient jamais à faire, trop occupés à tenter de surprendre le père Noël en action. Ils se levaient aux premières lueurs du jour pour découvrir le cadeau qui avait été déposé près de leurs souliers. Une année, Jeanne avait reçu une poupée dont les paupières se fermaient quand on l'allongeait. Elle était encore en sa possession, assise au sommet de l'armoire de sa chambre. Elle appréciait d'autant plus ses présents que, n'ayant jamais vraiment cru à cette histoire de père Noël, elle mesurait le sacrifice qu'ils représentaient pour ses parents. Ces Noëls bruyants et joyeux contrastaient douloureusement avec le silence qu'elle côtoyait désormais. Heureusement, ce soir, deux solitudes s'étaient jointes à la sienne.

– Où je mets le houx ? demanda Théo.

Jeanne saisit la branche et la déposa au centre de la table.

C'était le premier Noël sans Pierre. Il aimait cette fête autant qu'elle et, contrairement à ce qu'elle avait un temps redouté, l'absence d'enfant n'avait en rien altéré leur plaisir. Ensemble, ils avaient pour habitude d'arpenter les rues de Paris le nez en l'air pour admirer les illuminations. Le réveillon était l'occasion de se concocter un bon dîner et de se gâter. C'était un vrai défi d'encore trouver des idées de cadeaux après plusieurs décennies de vie commune, mais Jeanne et Pierre avaient à cœur de le relever. La satisfaction de surprendre l'être aimé, de voir ses yeux pétiller, était inégalable.

Jeanne avala une gorgée de champagne pour dissoudre la boule douloureuse qui s'était formée dans sa gorge et vint s'installer à table. Iris et Théo avaient tenu à tout préparer, à peine avait-elle eu le droit de pénétrer dans le salon. Cela n'avait pas été de tout repos.

– Qui a ouvert les huîtres ? s'enquit-elle avant d'essuyer des éclats de coquilles sur sa langue.

– J'avais jamais fait ça, frère ! se défendit Théo.

– Frère ? s'étouffa Jeanne.

– Désolé, c'est une façon de parler, j'appelle tout le monde comme ça. N'empêche que je sais pas comment vous faites pour manger ces trucs, même Boudine n'en veut pas, alors qu'elle bouffe mes chaussettes sales.

Le plat de résistance fut accueilli avec moins de réserves. Le chapon était tendre et les marrons bien assaisonnés.

– Il est à peine vingt-deux heures, remarqua Jeanne quand ils eurent terminé le plat. Un réveillon digne de ce nom ne se termine pas avant minuit. Si nous repoussions le dessert en jouant à un jeu de société ?

– Super, fit Théo en levant les yeux au ciel. On peut pas sauter par la fenêtre plutôt ?

– C'est génial que tu sois aussi enthousiaste, réagit Iris. Ça doit être la magie de Noël.

Théo profita de l'absence de Jeanne, qui cherchait un jeu dans le buffet de l'entrée, pour lever son majeur en direction d'Iris. Elle y opposa un sourire innocent. Jeanne revint avec un plateau rond dont le fond était tapissé d'une moquette verte, et cinq dés :

– Jouons au yam's ! proposa-t-elle.

Lors des deux premières parties, Théo écrasa ses concurrentes à plate couture et décréta que, finalement, il aimait beaucoup ce jeu. La chance finit par tourner, et il enchaîna les déconvenues. Minuit approchait lorsque Jeanne fit rouler les dés pour la dernière fois. Cinq

faces identiques appaurent.

– Yam’s ! s’écria-t-elle en levant les bras. J’ai gagné !

– J’ai le seum, marmonna Théo.

Jeanne crut avoir mal entendu :

– Le quoi ?

– Le seum. Je suis en PLS, quoi.

– Mon Dieu, je crois que je fais un AVC. Je ne comprends rien à ce que tu dis.

Iris éclata de rire :

– Ça veut dire qu’il est dégoûté d’avoir perdu.

– J’ai pas perdu, je suis deuxième. C’est toi qui as perdu.

– Si tu continues, c’est les eaux que je vais perdre.

Théo et Jeanne s’esclaffèrent face à la mauvaise foi d’Iris, qui détourna l’attention en sortant deux paquets-cadeaux d’un sac accroché à sa chaise. Elle en tendit un à chacun :

– C’est pas grand-chose, mais joyeux Noël !

Théo découvrit une affiche représentant tous les classiques de la pâtisserie, et Jeanne reçut un petit coussin pour planter les épingles à couture. Tous deux la remercièrent, puis Jeanne trottina vers sa chambre et en revint avec deux présents.

– Waouh ! murmura Iris, visiblement émue, en dépliant une longue robe noire.

Jeanne l’informa qu’il s’agissait d’une taille empire, parfaite pour accueillir son ventre jusqu’à la fin de la grossesse. Théo, quant à lui, se vit offrir un sweat kaki et un tablier. Il remercia les deux femmes et secoua la tête :

– J’ai rien prévu, je suis désolé. J’ai pas l’habitude de faire des cadeaux à Noël, ni d’en recevoir. Mais on n’a qu’à dire que je vous offre la bûche que j’ai préparée.

Jeanne secoua la tête d’un air réprobateur.

– T’as raison d’être désolé, frère, j’ai le seum.

Théo

C'est fou le nombre de gens qui fêtent l'arrivée d'une nouvelle année, comme si c'était une délivrance ou un truc du genre, qui croient vraiment que ça va changer la direction des choses. Ma mère profitait toujours du réveillon pour se mettre une cuite d'enfer, histoire de profiter avant les bonnes résolutions qu'elle ne tenait jamais. Au foyer, tout le monde adorait fêter le Jour de l'an, on organisait une soirée, c'était l'événement du mois vu que personne n'aimait Noël. Moi, je faisais le mec blasé, convaincu que je l'étais vraiment, alors je ne comprends pas pourquoi ça m'emmerde autant de n'avoir personne avec qui le fêter aujourd'hui.

Je me suis vautré sur mon lit et je mate une série sur mon téléphone. Un petit coup est frappé à la porte. C'est forcément Jeanne, Iris est partie réveillonner chez une amie.

– J'ai préparé des coquilles Saint-Jacques et ouvert une bonne bouteille de blanc, tu te joins à moi ?

Elle a mis une robe de soirée et du maquillage. Elle est belle.

– Je suis en jogging, je réponds.

– Reste comme tu es. Je vais te donner un petit accessoire qui changera tout.

Cinq minutes plus tard, je passe à table en jogging, tee-shirt, mais avec un nœud papillon noir autour du cou.

C'est la première fois qu'on se retrouve tous les deux. Je ne sais pas trop ce que je peux raconter d'intéressant à une vieille dame. De toute manière, elle parle pour deux, ce qui veut sans doute dire qu'elle est aussi gênée que moi. Elle me raconte des réveillons passés avec son mari, ils aimaient aller dans des endroits où il y avait du monde, des restaurants, des soirées dansantes, peu importe, pourvu qu'ils soient des dizaines à crier « Bonne année » à minuit. Ça a l'air de lui manquer, parfois elle regarde dans le vide comme si elle y cherchait le passé.

Je l'aime bien. Je sens qu'il ne faudrait pas grand-chose pour qu'elle devienne importante. Elle n'a rien fait pour, elle n'a pas cherché à se faire aimer, elle est juste elle, et ça, c'est pas fréquent. Elle se sert un autre verre, c'est le troisième, je ne peux pas m'empêcher de compter.

– T'en veux un autre ?

– Non merci.

Je m'arrête toujours avant d'être bourré. J'ai essayé une fois, j'ai kiffé. Ça m'a fait peur.

– Nous avons un petit rituel avec mon mari, dit Jeanne. Tous les 31 décembre, nous notions sur un papier les événements positifs de l'année écoulée, et nous glissions la liste dans un bocal rangé dans notre chambre. Ensuite, nous notions sur un autre papier tous les événements négatifs, ceux que nous voulions laisser dans le passé, et nous le brûlions. Tu veux bien qu'on le fasse ensemble ?

Je n'ai pas trop d'avis, ça ne me dérange pas, ça ne me donne pas non plus envie de sauter de joie, disons que ça m'en touche une sans faire bouger l'autre, alors je dis d'accord.

Pendant qu'on écrit les trucs positifs, on s'en raconte quelques-uns. Mon boulot et avoir trouvé cet appartement sont les deux choses que j'ai préférées. Quitter le foyer aussi, même si c'est aussi un peu dans la liste négative. Jeanne me raconte un séjour en Alsace en début d'année et les semaines où son mari était encore là.

Pendant qu'on écrit les trucs négatifs, par contre, on ne partage pas. J'ai l'impression d'être à l'école, je mets mon bras sur la feuille pour que Jeanne ne copie pas, et je la vois faire pareil. Quand on a fini, on plie les listes et on les brûle dans l'évier. Jeanne essaie de cacher ses larmes, elle les essuie avant qu'elles sortent de ses yeux. Je fais semblant de ne rien capter, mais elle me fait de la peine, alors je lui mets une petite tape sur l'épaule. Vu comment elle bascule, je crois que j'ai mal mesuré ma force.

– Je ne t'ai pas dit, Théo, mais, sur la liste des événements positifs, j'ai noté ton prénom et celui d'Iris. J'ai eu du mal à m'y faire, mais je suis très heureuse que vous soyez là. T'es un gentil garçon.

Et là, je sais pas pourquoi, mais je me mets à chialer comme un gosse. Jeanne me prend dans ses bras, et c'est comme si elle mettait des pièces dans la machine à larmes, ça coule, ça coule, j'ai l'impression que ça ne va jamais s'arrêter. C'est justement pour ça que je m'empêche toujours de commencer.

Je lui raconte tout. Ma mère, l'alcool, le foyer, Manon, mon père mort, le bébé de ma mère, l'accident. Elle ne dit rien, elle se contente

de me distribuer des mouchoirs et de me caresser la joue, mais je sens qu'elle me comprend. Qu'elle me comprend *vraiment*. Ça me fait un bien fou. C'est trop bizarre, comme si tout devenait moins lourd, vu qu'elle le porte avec moi.

À minuit, on regarde le décompte à la télé, et on se souhaite une bonne année en même temps que Nikos Aliagas et Arthur. On part se coucher peu de temps après, et sur mon téléphone un SMS m'attend.

« Bonne année, Théo ! Je te souhaite le meilleur, la santé, l'argent, et surtout l'amour. Leïla »

Iris

J'ai hésité à accepter l'invitation de Mel pour le réveillon. Je me suis décidée lorsque j'ai pris conscience que le principal obstacle était la peur. Je savais qu'il y aurait de nombreux invités et que je n'en connaîtrais aucun. Je ne dois pas laisser les autres devenir un danger. C'est ce que je me répète depuis des heures, mais, au moment d'appuyer sur la sonnette, mon courage est parti voir ailleurs si j'y étais.

Je n'ai pas le temps de poser mon doigt, la porte s'ouvre et deux masses non identifiées me sautent dessus en envoyant mes tympans dans l'au-delà. Je ne m'attendais pas à les voir. Marie et Gaëlle, mes amies de toujours, m'entourent de leurs quatre bras et me serrent fort.

– Tu ne m'as pas du tout manqué, lâche Gaëlle.

– Je ne suis pas du tout contente de te voir, ajoute Marie.

Mel nous rejoint avec la délicatesse d'un pilier dans une mêlée. Ma joie met une raclée à ma peur.

Il y a plein de gens, mais on est seules au monde. On case deux ans dans deux heures, on parle vite, on rit fort, on se touche, on se regarde, comme pour s'assurer qu'on est bien là, ensemble, comme avant.

– Tu vas l'appeler comment ? me demande Marie.

– J'ai quelques idées, mais je n'ai pas encore décidé.

– Il faudra bien choisir la marraine, lance Gaëlle dans un grand sourire. N'oublie pas que ma fille est ta filleule, si tu vois ce que je veux dire.

Je lève les sourcils :

– Non, je ne vois pas ? Tu penses à Mel ou à Marie ?

– Pauvre enfant, fait-elle en soupirant. Pas encore né et déjà maltraité.

Marie se penche vers moi :

– Tu vas lui dire ?

Mes trois amies scrutent ma réaction. Comme chaque fois que j’y pense, j’ai des palpitations.

– Il le sait déjà.

– Et s’il demande la garde ? Ou une garde alternée ? s’enquiert Mel.

– Je ne pense pas.

– Rien que pour t’emmerder, il le fera, assène Gaëlle.

Ma joie s’est volatilisée, éclipsée par l’angoisse. Les filles s’en aperçoivent et se lancent dans un concours de celle qui me fera rire la première. C’est Marie et son imitation de Shakir-à-peu-près qui l’emporte.

Des amis de Mel et Loïc se mêlent à nous. L’un d’entre eux ne me lâche pas du regard. C’en est gênant. J’ai envie de lui demander s’il me veut saignante ou à point.

– Tu veux danser ? me propose-t-il après plusieurs minutes d’observation.

– Non merci, je danse comme un tronc d’arbre.

Il rit. Je me détends. Discuter n’engage à rien. Les autres ne sont pas un danger.

– T’es une pote de Mel ?

– Oui, une amie d’enfance. Et toi ?

– Je bosse dans le même cabinet que Loïc. T’es avocate aussi ?

– Non, auxiliaire de vie.

C’est imperceptible, mais ma vigilance exacerbée remarque le changement d’attitude. Il balance encore quelques banalités avant de m’annoncer qu’il va chercher un verre.

– Je peux pas le saquer, me chuchote Mel en passant derrière moi. C’est un porc, il a la matière grise dans la bite. C’est Loïc qui a tenu à l’inviter.

– Ne t’inquiète pas, je ne lui parlais que par politesse. Je préfère me faire greffer un cul sur le front que de me mettre en couple.

– Il va être minuit ! s’écrie Loïc.

Toutes les voix s’unissent pour faire le décompte. Je rejoue dans ma tête l’année écoulée avec l’envie de n’en garder que le meilleur. Il aura

fallu le chercher, s'accrocher aux rayons de soleil quand l'ombre grignotait l'espace. Battre des pieds plus fort pour ne pas sombrer, et apprécier à pleins poumons l'air à la surface. Finalement, je vais garder le pire aussi. Comme un exhausteur du meilleur, comme un négatif du joli. Parce qu'il a été là aussi, cette année, oh oui. Sous mon nombril, essentiellement, dans les lendemains qu'il promet, dans les sourires qui ne se sont pas éteints, dans des présences silencieuses. L'année à venir, je vais apprécier l'air à la surface, voir la lumière dans les ombres, rire sous les larmes, détecter le joli même quand il est bien planqué. Je me souhaite la vie et son sel.

BONNE ANNÉE !

00 h 01

Nouveau SMS.

« Nous y sommes, notre grande année. J'ai hâte d'être ton mari. Meilleurs vœux, mon ange. »

JANVIER

Jeanne

Jeanne se plia avec un plaisir intact à toutes les règles de bienséance qui accompagnaient une nouvelle année. Elle rédigea ses vœux sur des cartes gracieusement fournies par l'une des associations auxquelles elle effectuait un petit don chaque mois, et les envoya à une liste qui n'avait pas connu de modifications depuis longtemps : sa cousine Suzanne, son cousin Jacques, sa généraliste, l'oncologue qui l'avait soignée, son amie Maryse qui était partie vivre dans le Sud, les enfants de ses cousins, ses anciens collègues. Elle passa glisser ses étrennes à Victor et refusa le café qu'il lui proposait : elle tenait à souhaiter une bonne année à sa sœur avant de rejoindre Pierre.

Elle appréhendait toujours les visites à sa sœur. Pendant longtemps, elle s'était arrangée pour ne lui en rendre aucune. Elle n'avait plus aucune excuse.

Louise reposait à deux allées de la tombe de Pierre. Cela durait depuis cinq ans, pourtant Jeanne ne s'y faisait pas. Lorsque Jeanne était tombée malade, sa sœur avait été, avec Pierre, son principal soutien. Leur mère et leur tante ayant été emportées par un cancer du sein, les deux sœurs étaient suivies de près. Jeanne était en rémission lorsque Louise sentit une grosseur sous son aisselle. Ce fut fulgurant.

Jeanne avait traversé l'existence sans ressentir le besoin de nouer des amitiés. Son mari et sa sœur suffisaient à la rendre heureuse. Elle appréciait la compagnie de ses collègues, certaines étaient même devenues proches, et elle aimait rencontrer de nouvelles personnes, tisser des liens avec celles qu'elle croisait souvent, les commerçants, les voisins, mais son noyau se constituait de Pierre et Louise.

Jeanne avait deux ans lorsque Louise était entrée dans sa vie. Elle était vite devenue son autre, son indispensable. Son inséparable. La petite avait suivi la grande à Paris quand celle-ci avait été embauchée. Elle avait trouvé un emploi au rayon mercerie du Bon Marché. La chambre de bonne qu'elles partageaient alors ne leur avait jamais semblé petite. C'était un cocon, un nid dans lequel elles étaient

heureuses de se retrouver chaque soir, pour rire et tout se dire. La rencontre de Pierre et de Roger n'avait en rien émoussé leur lien.

Il est de ces présences qui appartiennent aux évidences, de ces êtres qui cheminent si près, depuis si longtemps, qu'ils sont un prolongement de soi. Louise n'était pas un membre de la famille de Jeanne, elle était un membre de Jeanne, au même titre que ses bras ou ses jambes. Pour vivre, Jeanne avait de l'oxygène, du sang et une petite sœur. Jamais elle n'aurait imaginé qu'elle soit un jour enlevée à son existence.

Jeanne posa le pot de bruyère au pied de la stèle. Le prénom de Louise se trouvait juste en dessous de celui de son cher Roger.

– Bonjour, ma chère sœur, murmura-t-elle.

En s'éloignant pour rejoindre Pierre, Jeanne fut traversée par une pensée glaçante. Elle fréquentait désormais plus de morts que de vivants.

Simone se trouvait sur son banc, sans son nouvel ami.

– Meilleurs vœux ! lança-t-elle à Jeanne, qui s'arrêta à sa hauteur.

– Merci, Simone. Je vous souhaite une belle année, une bonne santé avant tout, et l'amour si vous le désirez...

Elle regretta aussitôt la dernière partie de sa phrase, mais Simone éclata d'un rire sonore :

– J'aime me faire courtoiser à l'occasion, mais cela n'ira jamais plus loin. Il est trop tard pour moi. J'ai quatre-vingt-deux ans, et je vis mon amour ici depuis quinze ans. À ce propos, si vous me permettez de vous souhaiter quelque chose...

Elle s'interrompit dans un sourire gêné.

– Oui ? s'enquit Jeanne.

– Vous allez peut-être me trouver indélicate, mais j'aurais aimé que quelqu'un me le dise quand il était encore temps de changer les choses. Et puis, c'est l'heure des vœux, n'est-ce pas ? Alors je vous souhaite de ne plus venir tous les jours ici. Les cimetières, c'est pour les morts. La vie se trouve de l'autre côté du portail.

Théo

La reprise du karaté après deux semaines de fêtes est un supplice. Mon estomac digère encore, et mon cerveau ne pense qu'au concours du meilleur apprenti qui aura lieu dans trois jours. Je n'arrive pas à me concentrer sur ce que dit le prof, je fais tout à l'envers, et ça fait marrer le petit Sam. Apparemment, il a bouffé son respect avec la bûche de Noël. J'en rajoute, j'en fais des caisses, ça c'est plus mon truc que de faire des tours de tatami. Ma mère disait que c'était pas une fée qui s'était penchée sur mon berceau, mais un clown. Plus elle allait mal, plus je faisais le pitre. La plupart du temps, elle finissait par rigoler, quand elle résistait, ça sentait vraiment mauvais.

– Cinquante pompes ! crie le prof.

J'ai l'impression qu'il nous regarde, mais vu qu'il a un œil qui fait la gueule à l'autre, je me retourne pour m'en assurer. Y a personne derrière nous. Il veut nous punir d'avoir fait les cons pendant son cours. Sam se met à plat ventre et commence à faire les pompes. Je tente de l'ignorer comme si je ne me sentais pas concerné, peut-être qu'il passera à autre chose.

Il s'approche de moi avec un air qu'on voit normalement dans des émissions sur les tueurs en série. Je demande à mes jambes de m'emmener loin d'ici, mais apparemment elles ont vu les mêmes émissions. Il s'arrête à quelques pas de moi :

– Ça vient de passer à cent.

Je n'ai pas le choix.

Sam a déjà terminé quand je commence. Il m'encourage, mais au bout de trente pompes mes bras me disent adieu, merci pour tout, c'était sympa mais on préfère continuer sans toi. J'ai la condition physique d'un Solex.

Le prof me félicite, je ne sais pas s'il se fout de moi ou si c'est sincère. Sam me fait un clin d'œil :

– Désolé, si j'avais su que t'avais des bras en mousse, j'aurais rigolé moins fort.

– Petit fayot.

Il se bidonne encore, mais cette fois en silence.

À la fin du cours, le prof vient m'expliquer que les arts martiaux ne sont pas à prendre à la légère, que ce n'est pas un simple sport, mais un mode de vie, que le respect en est un pilier, et que les leçons font grandir.

Tout le monde est parti quand je sors. Il fait froid, je ne sens plus mes bras, mais j'ai un truc à faire avant de rentrer. Juste un petit détour.

Sur le chemin, je pense au concours. Ça fait plusieurs nuits que je ne dors pas. Philippe me met la pression, je sens que, si je ne suis pas sélectionné, il va mal le vivre. J'ai appris qu'il avait passé le concours de meilleur ouvrier de France il y a des années, mais il a échoué. Nathalie est à fond aussi, elle en parle à tous les clients, elle me cause avec une voix mielleuse, comme si j'étais un chihuahua. Et Leïla. J'ai peur de la décevoir. Je vois dans son regard qu'elle y croit. J'avais déjà le trac avant, mais là je suis tétanisé.

J'entre dans la rue Condorcet. Une moto est garée sur la place où je dormais dans ma voiture. Je sais plus combien de nuits j'ai passé ici. Je m'arrête quelques instants, puis je fais demi-tour. La maison aux volets bleus est toujours là.

Iris

Je n'avais pas été embrassée avec autant de fougue depuis longtemps. Je ne sais pas comment on est arrivés là, il fait trop sombre pour que je distingue ses traits, je ne connais pas son prénom, mais je sens d'abord son souffle sur ma bouche. Ses lèvres chaudes contre les miennes. Pressantes. Sa langue qui lèche ma bouche. Mon nez. Mon menton. Mes yeux.

– Putain, Boudine !

À califourchon sur ma tête, la chienne m'extirpe d'un rêve étrange en me nettoyant le visage. En emménageant ici il y a trois mois, j'espérais m'habituer à elle, mais je n'en demandais pas tant. Je suis devenue sa meilleure amie. Elle me suit partout et me regarde comme beaucoup de personnes aimeraient être regardées, l'œil chargé d'amour inconditionnel, presque implorant. Cela ne me dérange pas, même si, parfois, dans certains lieux, je préférerais être seule face à mon rouleau de papier toilette.

J'ai dû mal fermer la porte en me couchant. J'aurais bien dormi encore un peu. Je viens d'entrer dans le dernier trimestre de grossesse, et mon sommeil s'allège à mesure que mon ventre s'alourdit. J'ai jusque-là été épargnée des désagréments que connaissent beaucoup de femmes enceintes, manifestement mon corps se réservait pour le bouquet final. J'ai la totale. Les remontées acides, les jambes gonflées et sans repos, la vessie frénétique, la sciatique, l'apparition de vergetures et la disparition du périnée.

– Tu veux te promener ?

Boudine remue la queue, je prends ça pour un oui. Jeanne avait un rendez-vous tôt ce matin, elle n'a pas dû avoir le temps de la sortir.

Comme chaque fois que je descends ce foutu escalier, je me cramponne à la rambarde pour ne pas refaire une Surya Bonaly. Je porte Boudine dans mon bras libre, les marches sont plus hautes qu'elle, elle finit irrémédiablement par se transformer en domino. En

arrivant au rez-de-chaussée, j'ai le visage parfaitement nettoyé.

On reste dans le quartier. Je commence à y avoir mes habitudes. J'y ai débarqué vierge de tout ressenti, et voilà que me sont devenus familiers les bruits, les odeurs, les façades. J'ai toujours cru être résistante au changement, j'ai toujours cru que « chez moi » était l'endroit où se trouvaient mes souvenirs, mes habitudes. Je prends conscience en le vivant que « chez moi » se situe là où je suis. Dans ce quartier, dans cette rue, dans cet immeuble, dans cet appartement, dans cette chambre qui m'étaient étrangers, j'ai trouvé un foyer.

Guidée par mon estomac, j'entre dans la boulangerie de Théo. Une jeune femme est en train de servir un client, puis mon tour arrive.

– Bonjour, je voudrais une chocolatine s'il vous plaît.

Elle me regarde comme si je l'avais insultée. J'ai déjà constaté à maintes reprises l'effet de ce mot sur les gens qui ne vivent pas dans le Sud-Ouest.

– On ne fait pas ça ici, répond-elle avec un petit sourire. Mais je vous conseille le pain au chocolat, c'est bien meilleur.

Saisissant son humour, j'entre dans son jeu :

– Un pain au chocolat ? C'est un pain avec du chocolat dedans ? Non, vraiment, je préfère une chocolatine, vous en avez de très belles ici.

– Sinon, je peux vous proposer un raisintine, réplique-t-elle en me montrant un pain aux raisins.

Théo, qui a manifestement reconnu ma voix, passe une tête depuis l'arrière-boutique :

– Leïla, cette femme n'est pas d'ici. Ensuite, elle va te demander de la servir dans une poche et te souhaiter une gavé bonne journée.

Je regagne l'immeuble, ma chocolatine dans une poche. Le gardien est en train de nettoyer les vitres.

– Oh, bonjour ! me salue-t-il. Je ne vous ai pas encore vue cette année, je tenais à vous présenter mes meilleurs vœux. La santé, le travail, l'amour, le bonheur, tout ça quoi !

– Merci beaucoup, Victor, de belles choses pour vous aussi.

Il me dévisage en souriant, figé devant la porte. Mon estomac pleure.

– Excusez-moi, je voudrais passer.

Il se décale en rougissant.

– Au fait, lâche-t-il au moment où j'entre, il n'y a pas votre nom sur la boîte aux lettres. Le facteur a laissé une lettre au nom d'Iris Duhin, c'est bien vous ?

Je me fige à mon tour. Personne n'a ma nouvelle adresse. Je récupère mes bulletins de salaire directement à l'agence, et j'ai mis en place un transfert pour que mon courrier arrive chez ma mère.

Victor disparaît dans son appartement et en ressort quelques secondes plus tard avec une boîte de chocolats et une enveloppe.

– Ce n'est pas grand-chose, bafouille-t-il en me les tendant, mais j'avais envie de vous offrir quelques douceurs.

Je le remercie distraitemment de son geste, uniquement intéressée par la provenance de la lettre. Le soulagement m'envahit en découvrant l'écriture de ma mère. J'ouvre l'enveloppe machinalement, pendant que Victor caresse Boudine. À l'intérieur, je découvre une carte de vœux sur laquelle est collé un Post-it.

*J'ai hésité à te l'envoyer, mais elle est arrivée
à la maison pour toi. C'est Jérémy.
Ne la lis pas si tu n'en as pas envie.
Bisous, maman.*

La carte représente un cerf doré dans la neige, avec l'inscription « Meilleurs vœux ».

*Mon ange,
Je compte chaque minute qui nous sépare
de notre mariage. J'ai tellement hâte que nous soyons
unis pour la vie. Je comprends tes doutes,
ils sont légitimes avant un tel engagement.
Appelle-moi, je saurai te rassurer.
Je t'aime plus que ma vie.
Jérémy*

Jeanne

Lorsqu'elle rentra, Jeanne trouva Iris en train de chipoter un pain au chocolat. Elle fut soulagée qu'elle ne lui pose aucune question sur son prétendu rendez-vous chez l'ophtalmologue, elle n'avait jamais su mentir. Elle préférerait taire ses rencontres avec le médium, elle n'avait aucune envie que quelqu'un la dissuade de poursuivre. Les séances grevaient son budget, mais elle avait tiré un prix convenable de plusieurs bijoux en or. Chez le bijoutier, elle avait failli renoncer à les vendre. Plusieurs d'entre eux revêtaient une valeur sentimentale, comme sa médaille de baptême ou un jonc que lui avait offert Pierre, mais elle préférerait conserver un lien avec son mari dans le présent que des objets du passé.

Elle échangea quelques mots avec Iris, qui ne semblait pas plus disposée qu'elle à engager une conversation, et se retira dans sa chambre, la main plongée dans la poche de sa veste, tout contre l'enveloppe qu'elle venait de recevoir.

Les courriers se faisaient plus rares, ces derniers temps. Ils en étaient d'autant plus précieux. Elle s'installa sur le fauteuil près de son lit, fit grimper Boudine sur ses genoux et commença la lecture.

Hiver 2015

Jeanne vient de subir sa dernière chimiothérapie. Depuis des mois, elle lutte contre un cancer du sein. Pierre l'a accompagnée à chaque séance, à chaque examen, à chaque rendez-vous. Pour la première fois depuis que ses cheveux sont tombés, Jeanne sort sans perruque. Ils ont commencé à repousser, et elle a décidé de ne plus les teindre. Ils sont d'un joli gris argenté. Ils rentrent à pied de l'hôpital, la marche fait le plus grand bien à Jeanne, qui sait qu'elle va vivre plusieurs jours d'effets secondaires pénibles. Sur le chemin, ils rencontrent une voisine, madame Partelle. Elle sait que Jeanne est malade, mais ne peut retenir une remarque sur sa coupe de cheveux, qu'elle juge masculine. Jeanne n'ose répondre, ce n'est pas son genre. Ce n'est pas non plus le genre de Pierre, mais il est piqué au

vif par l'attaque faite à sa femme et y rétorque vertement. « Il faut beaucoup de classe pour porter une coupe masculine. Par conséquent, je vous déconseille d'essayer. »

Jeanne sourit en se remémorant la suite de cette anecdote. La voisine avait blêmi, pincé les lèvres et poursuivi sa route sans un mot. Pierre et Jeanne avaient ri comme des gamins qui viennent de faire un mauvais coup. La voisine n'avait jamais plus répondu à leurs salutations.

Qu'est-ce qu'elle avait pu rire avec Pierre ! Ils avaient le sens de la dérision de ceux qui n'avaient pas eu le choix. Il était son meilleur public et elle était le sien. Souvent, ils se comparaient aux gens de leur âge en se disant que seul leur corps avait vieilli. Ils se voyaient comme des enfants emprisonnés dans des carcasses d'adultes, et n'avaient surtout pas envie d'en sortir.

Jeanne entreprit de plier la lettre, mais un détail retint son geste. Elle la relut lentement, s'arrêtant à chaque phrase pour tenter de déceler l'origine de son trouble. Elle trébucha sur la huitième. La lut une nouvelle fois, avant de comprendre. Elle savait qui était l'expéditeur.

Théo

C'est le grand jour. Le concours a lieu à l'école de pâtisserie Fermade, à Courbevoie. J'avais prévu d'y aller en métro, mais Philippe a tenu à m'emmener en voiture. C'est la première fois que je le vois en dehors de la pâtisserie, ça fait bizarre. Leïla ne bossait pas aujourd'hui, alors elle a voulu venir. J'ai pris la place du passager sans oser dire que j'étais malade à l'arrière. Déjà que j'ai rien pu avaler ce matin, à cause du trac, fallait limiter les risques.

Philippe doit penser qu'il peut en rajouter une petite couche, puisqu'il m'annonce l'air de rien que, si je passe cette étape et que je gagne la prochaine, je serai directement sélectionné pour le concours national.

– Je ne te l'ai pas dit avant pour ne pas t'affoler, mais là tu vas forcément l'apprendre.

– T'as raison, c'est le meilleur moment.

Je sens la main de Leïla se poser sur mon épaule. Elle ne reste que quelques secondes, je n'ai pas le temps de réagir. Je jette un coup d'œil dans le rétro, Iris me sourit, Jeanne regarde le paysage défiler. Elles aussi ont insisté pour être là. J'ai une pression folle, et je sais que ça ne me réussit pas. J'essaie de faire le vide dans ma tête, mais c'est encore pire.

On est une trentaine d'apprentis, et j'ai l'impression d'être le seul à avoir les fesses qui jouent des castagnettes. Soit ils sont vraiment sereins, soit ils sont plus forts que moi pour que la façade ne se casse pas la gueule quand l'intérieur tremble. On attend un moment dans la cour, il y a du retard, car un juré n'est pas encore arrivé. Je suis le seul à être accompagné de quatre personnes, tous les autres sont seuls ou juste avec leur maître d'apprentissage, c'est un peu la honte, mais, pour une fois que c'est dans ce sens, je ne vais pas me plaindre.

La porte s'ouvre, on peut y aller. Le mec qui prend mon nom me dit qu'une seule personne peut entrer avec moi, Philippe ne me laisse pas

le choix, c'est lui qui passe la porte à mes côtés.

Leïla me presse encore l'épaule, et cette fois je pose ma main sur la sienne. Iris me souhaite bonne chance, Jeanne me demande de leur mettre le seum.

Des étiquettes à nos noms sont collées sur de grandes tables. Tout le matériel nécessaire à l'épreuve est posé là, les ingrédients, les fours, les frigos, les congélateurs et les appareils électriques sont en commun dans un coin de la pièce. Les membres du jury se présentent, je n'en connais aucun, mais mon état d'angoisse me ferait oublier mon propre nom. Le contenu de l'épreuve tombe : on doit réaliser une tarte au citron meringuée. Philippe m'encourage une dernière fois et part s'installer sur une chaise au fond de la salle, avec les autres accompagnants.

« 3, 2, 1, c'est parti ! »

Je commence par la pâte sablée, je mélange les ingrédients, je la pétris et je la réserve au frais. En attendant, je m'attelle à la préparation de la crème. Je prélève les zestes du citron, je le coupe en deux pour le presser, je m'entaille le doigt, je vois une goutte de sang, puis deux, puis un filet, mes oreilles bourdonnent, il fait chaud ici, oh des étoiles, bonne nuit les petits.

Au retour, personne ne parle dans la voiture. Philippe ne desserre pas les dents. Quand j'ai repris connaissance dans la salle du concours, il a insisté pour que je continue, mais les organisateurs ont estimé que j'avais l'air trop faible, et je ne les ai pas contredits. Je sais pas s'il fait exprès, mais, pile au moment où il allume l'autoradio, Jean-Jacques Goldman grave l'écorce jusqu'à saigner.

Je ne lève pas les yeux de mon téléphone de tout le trajet. Je suis à la fois mort de honte et soulagé que ce soit fini. Je mate des vidéos quand un message s'affiche. C'est Leïla, assise juste derrière moi.

« C'est déjà énorme d'avoir dépassé ta peur. T'as fait ce que t'as pu. »

« Merci. Philippe fait la gueule. »

« C'est sa tête normale lol. Si tu veux, on peut aller boire un coup samedi soir. »

« C'est gentil, mais j'ai pas besoin de pitié. »

« J'ai pas pitié, j'ai envie. »

Iris

– Je t’avais demandé de ne pas lui donner mon numéro.

– Mais il m’a fait de la peine.

Les conversations avec ma mère devraient être contre-indiquées pendant la grossesse. Si ma tension ne monte pas avec ça, c’est qu’il y a un faux contact quelque part.

Depuis le premier message de Jérémy, elle nie lui avoir donné mon numéro. Elle a réussi à me faire douter malgré l’évidence : seuls elle, mon frère et Mel le possédaient, et les deux autres ne rencontreraient aucune difficulté à regarder Jérémy geindre sans sourciller. Elle vient de finir par admettre lui parler régulièrement et même l’avoir reçu à deux reprises.

– Il ne comprend pas pourquoi tu es partie. J’avoue que moi non plus. Le mariage approche, ma chérie, tu ne peux pas planter tous les invités comme ça !

– Maman, j’ai fait exprès de ne pas t’impliquer, je ne veux pas que tu t’inquiètes. S’il te plaît, reste en dehors de ça. Et ne lui donne plus aucune info ! Tu ne lui as pas dit que j’étais à Paris ?

Silence.

– Maman ? Dis-moi que tu ne le lui as pas dit.

– Oh, écoute, pour une fois que tu tombais sur un gentil garçon ! Ton père l’aimait beaucoup, tu sais ?

Je raccroche le téléphone et l’envoie à l’autre bout de la chambre. J’oscille entre rage et angoisse. Je savais qu’elle s’inquiéterait, je ne pensais pas que ce serait pour lui. Ma mère me considère toujours comme une enfant qu’il faut protéger, incapable d’opinions et de décisions sensées. Les siennes prévalent sur les miennes. Elle sait mieux, c’est elle l’adulte.

En traversant le salon pour me rendre dans la cuisine, je trouve

Jeanne affairée à coudre.

– Tout va bien ? s'enquiert-elle. Je n'ai pas épié, mais j'ai entendu quelques cris.

– Rien de grave, une discussion avec ma mère. Elle me rend dingue.

Elle sourit :

– La mienne me faisait parfois sortir de mes gonds, je pense qu'il n'y a qu'une mère pour trouver nos endroits sensibles. Dans quelques années, c'est toi qui rendras dingue ton fils !

– Je crois que c'est déjà le cas : vu comment il remue, je le soupçonne de vouloir s'enfuir.

Jeanne rit, avant qu'une ombre passe dans son regard :

– Ça fait mal ?

– Non, c'est juste bizarre. Sauf quand il donne des coups dans mes côtes, là c'est désagréable. Tu veux voir ?

La proposition la prend de court, je la regrette instantanément.

– Pardon, je ne voulais pas...

– Je veux bien ! me coupe-t-elle en se levant.

Je m'allonge sur le canapé, c'est dans cette position que mon bébé se manifeste le plus. Je soulève mon sweat, dévoilant la peau tendue de mon ventre. Nous restons plusieurs minutes à attendre un signe de vie.

– C'est toujours comme ça, dis-je. La nuit, quand je veux dormir, il prend mon utérus pour un trampoline, mais, chaque fois que j'ai envie de le filmer, il se cache.

– Ça va être un farceur, murmure Jeanne. Je peux ?

D'un hochement de tête, je l'encourage à poser sa main près de mon nombril. Je la sens émue. Je le suis aussi.

– C'est la première fois, m'avoue-t-elle.

C'est le moment que choisit mon cher enfant pour faire une cabriole, créant une bosse mouvante sous la main de Jeanne. Elle écarquille les yeux et lâche un cri :

– C'est incroyable ! Extraordinaire ! Dire qu'il y a un petit être là-dessous. La vie est merveilleuse.

La porte s'ouvre sur Théo, qui était parti depuis le début d'après-midi. Il nous observe de loin, intrigué par ce spectacle incongru.

– Qu'est-ce que vous faites ?

– Viens voir, lui chuchote Jeanne. C'est magique.

Il obéit, s'approche de nous, les yeux rivés sur mon ventre. Une vague boursoufle ma peau, Théo fait un pas en arrière :

– Putain, c'est dégueulasse ! On dirait un alien.

Jeanne

En rentrant du cimetière, Jeanne s'arrêta acheter une forêt-noire à la boulangerie de Théo. Elle fêtait ses soixante-quinze ans et avait prévu de ne le dire à personne, mais, chaque année ce jour-là, elle avait à cœur de renouer avec ses sensations d'enfance. Sa mère connaissant l'appétence de Jeanne pour le chocolat, elle lui préparait toujours la même forêt-noire, même si, proportionnellement à son corps qui grandissait, le gâteau lui semblait de plus en plus petit. Elle était la reine du jour, et avait exceptionnellement le privilège d'être servie la première, à la place de son père. Louise n'appréciant guère les copeaux de chocolat enrobant le gâteau, et Jeanne pouvant se priver des cerises, les deux sœurs se livraient à un troc sous l'œil intéressé de leur chienne Caprice, qui espérait quelques miettes en chemin. Des décennies plus tard, lorsque la crème chantilly et la génoise se rencontraient dans sa bouche, Jeanne retrouvait ses huit ans.

La boulangère, fidèle à ses habitudes, garda son amabilité pour elle, et Jeanne admira Théo de supporter une telle collègue.

Jeanne regagna son immeuble en organisant mentalement le dîner du soir. En bas de l'escalier, elle hésita quelques secondes et se dirigea vers l'appartement de Victor. Elle prit encore quelques instants de réflexion, puis frappa.

Boudine s'engouffra dans l'entrée sitôt qu'il eut ouvert. Jeanne la suivit, à l'invitation de Victor. Il n'était pas rare qu'elle passe un moment avec lui autour d'un café, il ne parut donc pas surpris de cette visite impromptue.

– Il est trop tard pour un café, déclara le gardien en ouvrant le réfrigérateur, mais je dois avoir de la limonade ou du rosé.

– Je ne reste pas, l'informa Jeanne, j'ai un gâteau à mettre au frais. Je venais simplement faire appel à ta mémoire. Te souviens-tu de madame Partelle ?

Victor répondit instantanément :

– Bien sûr ! Madame Partelle, du premier. Elle est partie vivre en Bretagne, si je ne me trompe pas. Il y en a eu tellement, difficile de ne pas mélanger. Pourquoi cette question ?

Jeanne ouvrit son sac, en sortit le petit paquet de lettres qu'elle avait reçues et le posa sur la table :

– Parce qu'elle s'appelait Pardelle, pas Partelle. Tu as toujours fait cette erreur dans son nom.

Victor porta sa main à son visage et se frotta le front. Jeanne pouvait lire dans ses yeux son dilemme : avouer ou faire semblant de ne pas comprendre ?

Il était né en 1972, trois ans après l'installation de Jeanne et Pierre dans leur appartement. Sa mère, madame Giuliano, avait repris l'emploi de gardienne occupé par ses parents. Son père, qui travaillait dans la boucherie du quartier, était mort jeune. L'enfant avait grandi dans l'immeuble, jamais loin de sa mère adorée. C'était devenu un sujet de plaisanterie, les habitants de l'immeuble demandant toujours à madame Giuliano, quand le petit Victor n'était pas auprès d'elle, s'il était caché sous sa jupe. C'était un enfant poli, serviable et doté d'un humour aiguisé, qualités qui lui avaient permis de conquérir l'affection de tous. Pierre et Jeanne s'étaient particulièrement attachés à lui, au point de lui ouvrir leur porte. Pierre lui avait donné des cours d'anglais durant les années collège, et Jeanne l'avait initié à la couture. Il avait été un adolescent distrait, souvent dans la lune, puis un jeune adulte isolé, qui ne s'était intégré dans aucune strate de la société. Il ne se sentait à l'abri et heureux que dans son petit appartement du rez-de-chaussée. Au décès de sa mère quatre ans plus tôt, Victor avait naturellement repris le flambeau.

– Je me suis dit que ça pourrait vous faire du bien, murmura-t-il. J'ai vu dans une émission que revivre les souvenirs heureux aidait à faire le deuil.

– Comment étais-tu au courant de toutes ces anecdotes ?

– Vous connaissez ma bonne mémoire et mon ouïe fine ! J'entends tout, je retiens tout. Par exemple, l'histoire de madame Partelle – ou Pardelle –, vous l'avez racontée à ma mère en rentrant. J'étais là, je me souviens encore de vos rires.

Jeanne avait omis ce détail.

– Je suis désolé si je vous ai fait du mal, souffla Victor.

– Tu ne m'as pas fait de mal, ne t'inquiète pas. Je sais que tu

l'aimais beaucoup toi aussi.

Il hocha la tête en silence. Jeanne était sincère. Non seulement elle n'en voulait pas à Victor, mais elle était profondément émue. Il devait être sacrément attaché à elle, et touché par son chagrin, pour se donner tant de peine pour l'atténuer. L'attachement était réciproque. Victor comptait pour Jeanne. Il lui avait offert une belle preuve d'amitié, mais surtout le plus merveilleux des cadeaux : des souvenirs avec Pierre.

Jeanne partit peu de temps après, une fois que Boudine eut trouvé toutes les croquettes du chat. Le gardien la raccompagna à la porte.

– Victor, s'il te plaît...

– Oui ?

– Tu voudras bien m'envoyer de nouvelles lettres ?

Il acquiesça, et Jeanne quitta l'appartement le sourire aux lèvres.

Théo

« Tu viens quand, frère ? »

Depuis que j'ai arrêté de ne pas répondre à Gérard et Ahmed, ils me tannent pour que j'aille les voir. Gégé sera majeur dans un mois, et Ahmed doit encore attendre six mois. Quand j'étais à leur place, j'avais qu'une envie : me barrer de ce foyer que je voyais comme une prison. À dix-huit ans, on n'a pas le choix, qu'on ait un endroit où aller ou pas, on doit partir. J'en connais qui sont devenus SDF après. Beaucoup. C'est pour ça que je n'ai pas voulu faire des études à la fac ou quoi, il fallait que je gagne de la thune. En apprentissage, c'est pas la fortune, mais c'est déjà ça.

Je sais pas pourquoi je n'ai pas envie d'y retourner. Peut-être à cause des mauvais souvenirs, peut-être à cause des autres. Avec le recul, les bons moments prennent un peu plus de place dans ma mémoire. Le jour où je suis parti, Ahmed s'est mis à la guitare et ils ont chanté une chanson pour me dire au revoir. Ils avaient écrit les paroles à plusieurs, et ça racontait des trucs que j'ai vécus là-bas. J'ai serré les poings hyper fort et j'ai réussi à ne chialer qu'à l'intérieur. Gérard m'a filé la casquette qu'il portait tout le temps, des petits m'ont fait des câlins, Manon a pleuré.

Il y a eu des moments très durs. Pendant des années, Sébastien, un éducateur, nous traitait comme des chiens, et encore. Il s'arrangeait pour nous frapper à des endroits qui ne se voyaient pas. J'étais petit, j'osais pas me défendre, mais même les grands ne la ramenaient pas avec lui. D'autres enfants placés étaient violents, j'ai pris pas mal de coups dans la gueule sans raison, je me suis fait piquer des affaires auxquelles je tenais, il y avait des cris, des fugues et même des tentatives de suicide. Mais je crois que le plus douloureux, c'était l'espoir. L'espoir que ma mère me rende visite, l'espoir qu'elle arrête de boire, l'espoir qu'elle me récupère. Un jour, un psy m'a dit que j'étais mieux au foyer que chez ma mère. Je l'ai insulté et je me suis tiré. Je ne pouvais pas entendre ça. J'aimais ma mère comme tous les enfants : inconditionnellement. Je voulais juste être avec elle. Je ne

saurai jamais s'il avait raison, si c'était mieux d'être seul mais à l'abri ou avec elle mais en danger.

Il y a eu les bons moments. Nico et Assa, deux éducateurs qui me traitaient comme leur petit frère. Les parties de ballon en redessinant le monde. Les soirs où on faisait le mur, enfin, ceux où on ne se faisait pas choper. Les fous rires dans les douches, quand on chantait de toutes nos forces. Les soirées télé. La fois où on est allés à la plage. La patinoire. Ahmed et Gérard, mes frères. Manon. Malik, Sonia, Enzo, Emma. Quand on vit la même galère, ça crée des liens, qu'on le veuille ou non. Même quand il n'y a personne pour le recevoir, on a de l'amour à donner. C'était pas vraiment une famille, mais parfois c'était bien imité.

Je réponds une connerie et je coupe mon téléphone. Il est plus de minuit. J'éteins la lumière, je me glisse sous la couette et je ferme les yeux. Dans ma tête, il existe un endroit où je me réfugie dès que j'en ressens le besoin. Comme un monde parallèle, une vie imaginaire, où je ne risque rien, où tout finit bien. Une antichambre de la vraie vie, où c'est moi qui décide. Je pensais que tout le monde avait un endroit comme ça, mais quand j'en ai parlé autour de moi, j'ai compris qu'on n'était pas si nombreux. J'ai arrêté d'en parler. Ça a commencé quand j'étais tout petit. Je me revois, allongé sur mon lit, en train de vivre un spectacle de fin d'année où j'ose chanter devant tout le monde. Je n'ai qu'à fermer les yeux, et je me retrouve ailleurs, loin des emmerdes, loin du destin. C'est une évasion sans livre ni écran. Un court métrage personnalisé. Depuis quelque temps, c'est le même film qui passe. J'arrive à la boulangerie en avance. J'ai les clés, j'entre et je vais me changer dans le vestiaire. Je suis torse nu, j'ai le corps d'un pompier de calendrier, Leïla entre dans la pièce, s'approche lentement de moi, glisse sa main sur ma nuque et m'embrasse.

Iris

– Tu m’as tellement manqué.

– Tu m’étouffes.

Je relâche mon étreinte et j’observe mon frère, en chair et en os face à moi.

– Aïe ! Mais t’es tarée, pourquoi tu me pincas ?

– Pour m’assurer que je ne rêve pas.

J’ai pris le bus pour aller l’accueillir à l’aéroport. Je ne lui ai rien dit. Il est passé à côté de moi sans me reconnaître. Si je n’étais pas si heureuse de le retrouver, je l’aurais mal pris.

Tout le trajet, il me raconte son périple, ses rencontres, photos et vidéos à l’appui. J’en ai vu la plupart sur son compte Instagram, mais son récit pourrait passionner un arbre.

L’hôtel dans lequel il a réservé se trouve à deux pas de l’appartement. Il lâche son sac au sol et se tourne vers moi en fixant mon ventre :

– J’en reviens pas. Je vais être tonton.

– Je commence à avoir peur, tu sais. Dans moins de trois mois, il sera là.

– De quoi t’as peur ?

– De tout. De le perdre, qu’il soit malade, que Jérémy demande la garde, que mon fils me reproche de l’avoir privé de père, de ne pas être à la hauteur. Plus ça approche, plus je me dis que je n’y arriverai pas.

Formuler ces craintes les rend réelles. Depuis des semaines, je refuse de leur ouvrir la porte et de les laisser m’envahir. J’ai la remise en question facile et le doute encombrant. Je me blâme pour les choses négatives qui m’arrivent et je loue la chance pour les positives. Petit à

petit, à force d'échecs autant que de succès, ma jauge de confiance s'est remplie. À force d'être entourée de personnes qui croyaient en moi à ma place, aussi. Jérémy était de celles-là, au début.

Il me comprenait, m'écoutait, s'intéressait à ce que je ressentais. Il m'encourageait, souvent à l'excès. Tout ce que j'entreprenais était prétexte à me couvrir de louanges. Un risotto ? Le meilleur qu'il ait mangé de sa vie. Une nouvelle coiffure ? Tout m'allait, je serais magnifique avec le crâne rasé. Un nouveau patient ? J'allais le réparer, j'étais la kiné la plus douée. Entre son trop et mon pas assez se trouvait une moyenne qui m'équilibrait. Le glissement fut insidieux. Je me souviens de la première phrase qui m'a sonnée.

« C'est trop cuit. Tu devrais prendre des cours auprès de mon ex. »

J'ai pleuré, il s'est excusé, il était énervé à cause d'un contrat qui venait de lui passer sous le nez. Il est redevenu l'homme que j'aimais. Et puis, une nouvelle gifle.

« Quand on fait l'amour, je ne vois que ton double-menton. »

Et une autre ; une autre ; une autre. « Ce jean te fait un gros cul » ; « T'es tellement pas drôle » ; « Quand les gens se rendront compte, plus personne ne te choisira comme kiné » ; « Qu'est-ce que tu peux être conne, ma pauvre » ; « Je regrette le jour où je t'ai demandé de venir vivre ici » ; « Tu ne te demandes jamais pourquoi tes amis ne te parlent plus ? » ; « T'es vraiment bonne à rien ».

Les critiques ont enseveli les compliments. Le problème étant que je croyais davantage aux premières qu'aux seconds.

Chaque attaque était suivie d'une consolation. Ce n'était pas méchant, c'était pour mon bien, il était désolé que ça me blesse, ce n'était pas le but. En réparant ce qu'il avait cassé, il devenait indispensable. Il était mon bourreau et mon sauveur. Le couteau et le pansement. Il n'a pas fallu longtemps pour que je croie plus en lui qu'en moi. Pour me persuader que, sans lui, je n'étais capable de rien. Que lui seul pouvait me comprendre. M'aimer. En trois ans, il a réussi à briser ce que j'avais mis trente ans à construire.

– Tu vas être une mère géniale, m'assure mon frère. Je suis bien placé pour le savoir, tu m'as traité comme ton enfant pendant des années.

Je ris en repensant à cette époque où j'imitais ma mère, allant jusqu'à tenter de donner le sein à bébé Clément.

– Je ferai mon possible.

Mon frère s'assoit à côté de moi sur le lit et pose sa tête sur mon

épaule.

– Je suis amoureux, lâche-t-il.

Même mon bébé est surpris par la nouvelle.

– Toi ? Mais non ! De qui ? Où ? Quand ? Dis-moi tout, ça fait vingt-huit ans que j’attends !

Clément ne m’a jamais présenté qui que ce soit, ni évoqué un éventuel amour. Quand je l’interrogeais sur le sujet, il haussait les épaules en souriant. Ça me rendait folle, moi qui étais incapable de ne pas partager avec lui le moindre début de romance. À plusieurs reprises, j’ai surpris des appels, constaté des changements, remarqué des détails, mais j’ai respecté sa discrétion, persuadée qu’il choisirait son moment. J’ai bien cru qu’il n’arriverait jamais. Elle s’appelle Camila, est photographe à Buenos Aires et accompagne Clément dans ses voyages depuis plus d’un an. Ils projettent de s’installer ensemble, ici ou ailleurs. C’est discret, presque imperceptible, mais, quand il parle d’elle, quelque chose s’allume dans son regard, sa voix se fait plus douce, ses gestes s’abandonnent. J’admire en spectatrice mon frère amoureux. Ça valait le coup d’attendre.

Jeanne

La petite Jeanne avait été éduquée dans le respect d'autrui. Les règles étaient simples : autrui était roi, il ne fallait pas contrarier autrui, décevoir autrui, déranger autrui, agacer autrui, fatiguer autrui, retarder autrui, presser autrui, blesser autrui, chagriner autrui, entraver autrui. Afin de correspondre à ce qui était attendu d'elle, Jeanne avait très tôt enfilé les comportements comme des vêtements et étouffé son caractère naturel.

La grande Jeanne était parvenue, au fil des années et à force de maturité, à retirer plusieurs couches artificielles, mais certaines s'étaient incrustées si profondément qu'elles avaient fusionné avec son épiderme. Ainsi, lorsque Jeanne était ennuyée, elle mettait sous clé ses émotions et offrait à quiconque croisait son chemin un sourire parfaitement convaincant. Il fallait bien la connaître pour déceler la contrariété sous le masque. Théo et Iris, justement, commençaient à bien la connaître.

– Jeanne, tu nous en veux ? s'inquiéta Iris en s'asseyant près d'elle sur le canapé.

– Absolument pas, rétorqua cette dernière.

– On voit bien que quelque chose te tracasse, insista Théo.

– Je vous dis que je vais très bien.

Ils se regardèrent, tous deux espérant avoir agi de la bonne manière.

Tout était parti de cet appel. Le téléphone fixe avait sonné en plein dîner. Cela arrivait rarement, et c'était toujours Jeanne qui répondait. Elle s'affairait dans la cuisine, Iris avait donc décroché. Un homme avait demandé à parler à madame Perrin, Jeanne avait pris le combiné et les deux autres avaient rapidement saisi le contenu de la conversation. En revenant à table, Jeanne s'était sentie obligée de révéler son secret.

– Je vois un médium.

– Pour lire l'avenir ? avait interrogé Théo.

Jeanne était restée floue, avant d'admettre qu'elle communiquait avec son cher époux par le truchement d'un professionnel. Iris avait abondé dans son sens, son amie Gaëlle avait échangé avec son père disparu de la même manière. D'abord dubitative, elle avait été convaincue par les détails donnés par la médium, des détails qu'elle seule connaissait.

– Certaines personnes ont vraiment un don, avait conclu Iris, mais il faut se méfier, il y a aussi beaucoup d'escrocs. Les vrais sont faciles à reconnaître : ils ont une longue liste d'attente et les gens viennent les voir de loin.

– J'ai eu beaucoup de chance, avait répliqué Jeanne. Il m'a contactée directement, je n'ai pas eu à attendre.

Théo avait grimacé :

– Il t'a contactée comment ?

– Par téléphone. C'est Pierre qui lui a dicté notre numéro.

– Merde, avait lâché Iris. Ça me rappelle madame Beaulieu, ma patiente décédée il y a deux mois. Quand je suis allée récupérer ma surblouse et la boîte à repas quelques jours plus tard, sa fille m'a raconté qu'un médium l'avait appelée chez elle pour l'informer que sa mère avait un message pour elle. Elle lui avait raccroché au nez. C'est vraiment bizarre.

– Ouais, avait renchéri Théo. Ça pue.

Jeanne n'avait rien laissé paraître, mais elle avait regretté de s'être confiée à eux. De nombreuses incohérences et contradictions avaient déjà émaillé la confiance qu'elle portait à ce monsieur Kafka, elle refusait qu'on instille davantage de doute dans son esprit.

– Je suis désolée si je t'ai blessée, ajouta Iris en se levant du canapé. Il est peut-être très bien. Sans doute, même. Tu es la mieux placée pour le savoir, on ne l'a jamais vu.

Jeanne se détendit, mais Théo n'en avait pas fini :

– On pourrait le faire.

– Faire quoi ? demanda Jeanne.

– Le voir ! Comme ça, on pourrait te donner notre avis. C'est quand, le prochain rendez-vous ?

Théo

Il n'est pas encore vingt-deux heures. Je me planque dans la rue derrière le bar pour qu'elle n'aille pas croire que j'étais en avance. Depuis que Leïla m'a proposé d'aller boire un coup, je suis à deux doigts de tourner de l'œil chaque fois que je la croise, et même pas besoin de me couper le doigt. Je n'ai presque pas dormi de la nuit, même dans mon monde imaginaire j'étais stressé.

C'est le premier rencard de ma vie. Avec Manon, on s'est embrassés sans l'avoir prévu, enfin, surtout elle, moi je me suis laissé faire comme si je trouvais ça normal, alors que dans mon corps c'était la fête nationale. On avait les mêmes délires, on écoutait la même musique, et elle avait des yeux de ouf ; à quinze ans, c'est le tiercé gagnant. Avant elle, j'étais sorti vite fait avec une fille de ma classe, on se galochait dans le parking à vélos pour que personne ne nous voie. Elle disait que c'était par respect, je crois que c'était par honte. C'est tout. Faut dire que je n'ai jamais été débordé par les propositions. C'est la première fois que j'ai un premier rendez-vous. C'est encore plus la première fois que j'ai un rendez-vous avec une fille que j'aime déjà beaucoup.

Je fume une dernière clope en comptant les battements de mon cœur, et il est beaucoup trop rapide pour un cœur humain.

– Salut !

Je sursaute, Leïla est face à moi. Mon cœur ne s'arrête même plus entre deux battements. Je vis en courant continu.

– Salut ! je réponds. Ça va ?

C'est un bon début, je suis aussi passionnant qu'un relevé bancaire.

Le bar est calme. On s'installe au fond de la salle, autour d'une table haute. Leïla semble aussi intimidée que moi. On boit un premier verre, on échange quelques banalités, j'apprends qu'elle vit seule depuis six mois, avant elle habitait avec ses parents, son frère et sa sœur. Elle va avoir vingt ans. Elle cumule trois boulots : la boulangerie, le ménage

dans des bureaux et des extras dans le resto de son frère.

– Et toi ? La dame qui était là pour ton concours est ta grand-mère ?

– Non, je vis en colocation avec elle et Iris.

Ses sourcils se soulèvent. On y est. C'est là que je dois décider si je dis la vérité ou si j'en invente une autre. Le fait de venir de foyer m'a toujours mis à part. Les gens changent de comportement quand ils l'apprennent. À l'école, j'étais le mec qui n'avait pas de parent. Soit on ne m'approchait pas, soit on s'approchait par curiosité ou par pitié. J'ai parfois eu l'impression d'être un animal dans un zoo. J'étais exotique. Leïla attend mes explications. Je tourne les mots dans ma tête, j'essaie de les ranger. Je sais qu'ils peuvent tout changer.

– Je viens de Brive. Je gagne pas assez pour me payer un appart, et je ne connaissais personne à Paris. Je n'ai pas de famille, j'ai grandi en foyer.

Je n'ose pas la regarder. Je fixe mon verre en retenant ma respiration.

– Elles ont l'air cool, finit-elle par dire. Elles stressaient beaucoup pour toi, j'ai cru qu'elles étaient de ta famille. Ça te dit qu'on bouge ?

Elle n'a pas réagi. Pas posé de questions. Pas voulu savoir pourquoi, comment. Soit c'est un non-sujet pour elle, soit elle n'a pas entendu, soit elle s'en fout.

On se retrouve sur le trottoir, il fait froid, notre souffle transporte du brouillard. Je cherche le courage de lui demander si elle m'a bien entendu quand elle me fait signe de la suivre :

– Viens, je vais te montrer quelque chose.

On longe les bords de Seine en se racontant des anecdotes sur Nathalie, c'est un sujet inépuisable, on n'arrête pas de se marrer.

– « Non, monsieur, on ne fait pas crédit, dit Leïla. Vous voyez bien que je n'ai pas de barbe, ne me confondez pas avec l'abbé Pierre ! »

– Tu l'imites hyper bien !

– Je sais, je sais, j'ai un petit talent.

Elle s'arrête devant la porte d'un immeuble et entre le code en m'expliquant qu'elle s'occupe de l'entretien d'un bureau au dernier étage. On se retrouve dans une cour privée, elle pose son doigt sur ses lèvres pour que je me taise. Je la suis dans l'escalier, jusqu'en haut. Une échelle en bois est appuyée contre le mur, elle la prend et la place contre une trappe au plafond. Elle me chuchote de grimper après elle.

La vue me coupe le souffle. Littéralement. J'ai les jambes qui tremblent et la tête qui tourne. On voit tout Paris, ses toits s'étendent à l'infini. Au loin, la tour Eiffel et, plus près, le Sacré-Cœur. Leïla fait quelques pas sur la crête du toit, je m'accroche à un gros tuyau et me laisse glisser au sol.

– Merde, ça va pas ? elle demande en venant s'asseoir à côté de moi.

– Si si, très bien. T'as un défibrillateur sur toi ?

Elle éclate de rire, et quand ça s'arrête on écoute la nuit pendant un long moment. Petit à petit, j'arrête de trembler et j'oublie presque que je suis au sommet d'un immeuble. Leïla ne bouge pas, j'aimerais savoir à quoi elle pense. Je prends une grande inspiration et me lance :

– Tu as entendu ce que je t'ai dit au bar ?

– Oui, j'ai entendu. Je sais que c'est un sujet difficile pour toi. Je le sais parce que moi aussi, j'ai des sujets difficiles. On a tout le temps de se les raconter quand on le sentira.

Les tremblements reprennent, j'ai encore le vertige, mais cette fois, c'est pas le même. Leïla me regarde, son visage est à portée de souffle, je pose mes peurs à côté de moi, je ferme les yeux et on s'embrasse.

(Je suis étonné que la tour Eiffel ne lance pas un feu d'artifice pour l'occasion.)

Iris

Jeanne n'était pas d'accord. On n'a pas insisté, c'était à elle de choisir si elle préférait se bercer d'illusions ou accepter la réalité. Hier, au dîner, elle nous a avoué avoir changé d'avis. Elle voulait en avoir le cœur net.

En ouvrant la porte, le médium semble surpris de découvrir Jeanne accompagnée. Je lui tends la main :

– Bonjour, je suis la fille de madame Perrin.

– Et moi son petit-fils, le fils de sa fille, ajoute Théo en me désignant de la tête.

Je manque de m'étouffer. Le petit con est fier de lui.

C'est le premier test. Jeanne nous a informés que monsieur Kafka savait qu'elle n'avait pas eu d'enfant. Il ne réagit pas. Je lui laisse le bénéfice du doute.

Le médium nous invite à nous installer autour d'une table ronde. Le cabinet a tout de la caricature. Il ne manque que la boule de cristal et le breuvage aux ovaires de hamster nain. Je me souviens de la description que m'avait faite Gaëlle après son premier rendez-vous chez sa médium. Elle avait été surprise de la sobriété du lieu, loin de la représentation théâtrale qu'elle s'en faisait. Je jette un coup d'œil à Jeanne. La tête haute et le regard franc, elle ne laisse rien paraître de ses tourments.

– Vous m'avez dit que vous aviez un nouveau message de Pierre ?

– Tout à fait ! s'anime monsieur Kafka. Il est rare que les défunts me sollicitent aussi souvent, il semble beaucoup tenir à vous.

Jeanne sourit. Je n'ai plus aucune volonté de démasquer l'homme, je veux qu'il soit sincère. Qu'il ne prononce pas ces mots, qui bouleverseraient n'importe quel être en manque, uniquement par appât du gain. Je n'ose imaginer ce qu'elle ressent, tiraillée entre espoir et raison.

– Je vais directement répéter ce qu’il me dit, reprend le médium. Ne vous inquiétez pas, je conserve ma voix, mais c’est bien lui qui parle à travers moi. Alors, c’est parti.

Il renverse sa tête en arrière et pose ses index contre ses tempes :

« Bonjour ma chérie, tu es très belle aujourd’hui. Je suis tellement heureux d’avoir trouvé ce moyen pour communiquer avec toi. Je te remercie d’avoir cru en monsieur Kafka. Nous avons de la chance de pouvoir conserver ce lien. Je suis tout le temps avec toi. La nuit, je m’allonge près de toi dans notre appartement de la rue des Batignolles, comme avant. Je t’aime, ma chérie. J’espère pouvoir te parler encore plus souvent. »

Les joues de Jeanne ruissellent. Elle sort un mouchoir de sa manche, se tamponne les yeux et se tourne lentement vers nous :

– Vous aviez raison, les enfants.

Il n’en faut pas plus à Théo.

– Il est ici ? demande-t-il à monsieur Kafka.

– Absolument. Votre grand-père se tient juste à côté de vous. Peut-être sentez-vous sa main sur votre épaule.

Théo ferme les yeux et inspire profondément.

– Je la sens, souffle-t-il en les rouvrant. J’étais très proche de lui. Je l’appelais Patapouf.

Le médium fixe un point imaginaire dans le vide :

– Il s’en souvient parfaitement. Il adorait que vous l’appeliez ainsi. Il avait une affection particulière pour vous. Ne le dites pas aux autres !

Jeanne est impassible. Je rapproche ma chaise et pose ma main sur la sienne.

– A-t-il un message pour moi ?

L’homme reprend sa position. Au bout de quelques secondes, le regard braqué sur mon ventre, il répond :

– Votre papa me charge de vous dire qu’il est heureux que la vie continue pour vous. Il regrette de ne pas avoir eu le temps de rencontrer le petit dernier, mais il promet de veiller sur lui depuis l’au-delà.

Il est très fort. Le désarroi de Jeanne me transperce.

– Moi, je suis content qu’il soit mort avant, lâche Théo, sinon j’aurais dû partager l’héritage. Puisqu’il m’entend, je le remercie de

m'avoir légué sa fortune. Il y a tellement d'argent que je ne sais pas quoi en faire. Peut-être qu'il aurait des conseils ?

– Bien sûr ! s'empresse de répondre le médium. Votre Patapouf se fera un plaisir de vous aider par mon intermédiaire. Nous prendrons rendez-vous à la fin de la séance, voulez-vous ?

– OK ! Demandez-lui déjà ce qu'il pense de mon premier investissement.

Il me fait peur, je ne vois pas où il veut en venir. Monsieur Kafka écoute le silence en hochant la tête :

– Il est fier de vous. Il vous félicite de ce placement responsable.

– Ah, je suis soulagé ! Je pensais qu'il trouverait ça superficiel. Mais ça valait le coup, j'ai gagné dix centimètres au repos, c'est un truc de dingue. Quand je suis debout, j'ai l'impression d'être un trépied. C'est hyper pratique : si je me casse une jambe, c'est pas grave, je marche avec ma bite !

L'homme sourit exagérément. Je me mords les joues pour ne pas rire. Jeanne se redresse brusquement :

– Oh mon Dieu, que m'arrive-t-il ?

– Jeanne, qu'est-ce qui se passe ?

– Je ne sais pas, c'est bizarre, je vois une femme debout derrière monsieur Kafka. Je crois que j'ai une vision !

L'air déconcerté de Théo à cet instant est inoubliable.

– Une vision ? interroge le médium incrédule.

– Oui, vous avez dû me transmettre votre don ! s'écrie-t-elle. C'est votre mère, elle a un message pour vous. Elle voudrait savoir si vous n'avez pas honte de profiter de la détresse des gens pour vous remplir les poches.

– De quoi parlez-vous ?

– Attendez, ma vision n'est pas terminée ! Je vous vois plonger la main dans votre tiroir et me rembourser les mille euros que je vous ai donnés.

Le sourire de l'homme se désintègre. Il s'offusque, ne comprend pas pour quelle raison il devrait restituer l'argent honnêtement gagné. Jeanne est impressionnante de quiétude.

– J'ai compris comment vous m'aviez trouvée. Vous épluchez la rubrique nécrologique, vous choisissez les veuves âgées et vous trouvez leurs coordonnées.

– C'est moche, approuve Théo. Vous mériteriez que je vous assomme avec ma troisième jambe.

Jeanne le fixe froidement :

– Si vous ne voulez pas que je porte plainte, il va falloir me rembourser, frère.

Il en faut plus pour le convaincre. L'homme n'en est pas à son coup d'essai, et d'autres avant nous ont dû le démasquer. Il plaide la sincérité, et nous n'avons aucun moyen de prouver sa mauvaise foi.

Pendant tout le trajet retour, Théo multiplie les pitreries et moi les amorces de conversation. Jeanne ne réagit ni aux unes ni aux autres. De retour à l'appartement, elle nous demande de nous asseoir autour d'elle sur le canapé, allume la télé, recouvre nos cuisses d'un plaid, pose sa tête contre le dossier, puis saisit ma main et celle de Théo dans les siennes.

Jeanne

Lorsque Jeanne pénétra dans l'atelier, les souvenirs affluèrent. Des visages avaient changé, mais les odeurs, les bruits, le décor étaient intacts. Ceux qui la connaissaient quittèrent immédiatement leur poste pour venir la saluer. Viviane, la première main d'atelier flou, l'enlaça longuement. Jeanne se rappela son arrivée, en 1980 ou peut-être 81, l'année de la présidentielle. Viviane était toute jeune alors, et aujourd'hui elle s'apprêtait à prendre sa retraite. Luis, Marianne, Clotilde, Paul et les autres formèrent un cercle autour d'elle, et Jeanne fut étonnée d'avoir l'impression de les avoir quittés la veille.

Malgré ses promesses, elle n'était restée en contact avec aucun de ses anciens collègues. Les premières semaines après son départ, elle était passée les saluer quelquefois, mais la peur de gêner l'encombrait. Ils travaillaient, après tout, et son passage ne ferait que les distraire. Elle était passée de tous les jours à jamais. Quelques coups de téléphone avaient subsisté, avant de s'évanouir à leur tour dans le quotidien et les nouveaux projets.

Jeanne en vint rapidement au but de sa visite. Il fallut obtenir l'autorisation de la direction, ce ne fut pas difficile, sa proposition enthousiasma tout le monde. Elle y avait songé la veille, en attendant le sommeil. Depuis trois semaines, elle avait mis un terme à sa relation avec les somnifères, et ses nuits, bien que plus apaisées que précédemment, nécessitaient quelques ajustements. Entre deux idées grises, Jeanne avait repensé à la quantité de chutes de tissu qui étaient jetées chaque jour à l'atelier. C'était du menu fretin pour eux, il n'y avait rien à en tirer. Mais pour d'autres, rien était beaucoup. Au petit matin, elle avait frappé à la porte de l'une des associations auxquelles il lui arrivait d'apporter son soutien.

Jeanne s'attela à la tâche dès son retour et ne releva le nez de sa machine que pour rendre visite à Pierre. Elle s'y remit le soir, puis le lendemain, et le surlendemain. La caresse du tissu et le ronron de la machine couplés à l'espoir d'être utile l'emplissaient de joie. C'était un sentiment qu'elle avait craint de ne jamais retrouver. Jeanne avait

toujours eu un goût prononcé du bonheur. C'était une nature, elle n'en retirait aucune gloire, et, à l'inverse, se sentait chanceuse d'être dotée de cette capacité à se réjouir facilement, qui équilibrait sa part sombre. Elle avait souvent songé que les deux étaient liés, la certitude d'être éphémère braquant une loupe sur les petites joies. Si les épreuves qui avaient jalonné son chemin avaient entamé son optimisme, elles ne l'avaient pas fait disparaître. Au décès de Pierre, quelque chose s'était éteint et, elle en était convaincue, ne se rallumerait jamais. Après une longue hibernation, Jeanne se sentait revenir à la vie.

Elle plia l'ouvrage qu'elle venait de terminer et le rangea dans la panière avec les autres. Demain, elle irait tout donner à l'association, avant d'en confectionner d'autres. Bientôt, des petites mains potelées tiendraient des bavoirs, des hochets, des doudous, des bodys, des langes confectionnés dans du taffetas, du jacquard, du brocart ou de l'organza.

Théo

Je n'ai prévenu personne de ma venue. Je n'étais pas sûr d'aller jusqu'au bout. Je fais le tour par l'extérieur, je longe le grillage, je reconnais les trous par lesquels on passait quand on faisait le mur. Il en reste un, qui n'a pas été refermé. Je les entends avant de les voir. Les petits jouent en groupes dans la cour. Les grands discutent et tapent le ballon. Ahmed est assis sur la table de ping-pong. Je siffle, il se retourne direct et me fonce dessus en poussant de grands cris.

Nico me laisse entrer, ça fait bizarre de passer cette porte. Tout le monde rapplique autour de moi, j'ai droit à des tapes dans le dos, des bises et un gros câlin de Mayline, une petite qui aimait bien rester avec moi. Il paraît que je ressemble à son père. Il y a des nouveaux, qui restent un peu à l'écart. Je sais pas trop ce que je ressens, c'est tout mélangé, mais je n'arrête pas de sourire. C'est comme dans un cross-over, quand deux séries se rejoignent le temps d'un épisode. J'ai l'impression que mon ancienne vie fait une apparition dans ma nouvelle vie, et l'épisode commence bien.

Ahmed me dit que Gérard est dans la chambre, on entre en courant, sans frapper, et on se jette sur lui. Il a sa musique dans les oreilles, il n'a pas le temps de réaliser, il se débat, et quand il me voit il éclate de rire. Ahmed aussi, avec son vieux rire de chèvre, et après c'est mon tour. Sur le mur au-dessus de son lit, il a accroché une photo de nous trois à la patinoire. On avait treize ou quatorze ans, on a passé plus de temps sur le cul que sur les patins, et un bout de ma fierté est resté là-bas, mais ça reste un de mes meilleurs souvenirs.

Ahmed avait trois ans quand il est arrivé, avec sa grande sœur. Leur mère venait de mourir et leur père n'avait pas les moyens de les élever correctement. Gérard est arrivé deux ans après moi. Il a été retiré à la garde de ses parents, qui le maltraièrent. Il n'a jamais donné de détails, mais il a gardé des traces, sur le corps et dans la tête. Parfois, il y a une antichambre avant l'amitié, avec eux on y est entrés direct.

On reste deux ou trois heures ensemble, à traîner comme avant. Ils

me posent plein de questions sur la vie d'après, on en a vu tellement qui ont mal tourné, ils ont envie d'y croire, alors j'en fais des caisses. Quand on a les cauchemars dans le rétroviseur, on avance en visant les rêves. Je leur parle du boulot, de l'appart, de Jeanne, d'Iris, et je n'ai pas besoin de leur dire pour Leïla, ils le captent tout seuls quand on croise Manon. On se fait la bise, on échange quelques mots, et j'ai beau chercher, je ne sens rien dans mon corps. Pas de tremblements, pas de nœud dans le ventre, pas de boule dans la gorge. Je suis content de la voir, et ça s'arrête là. Ma convalescence d'elle est terminée.

Ils me font jurer de revenir bientôt, et même sans ça je l'aurais fait. Je ne sais pas comment j'ai cru que je pouvais les laisser dans le passé.

Il ne reste pas beaucoup de temps avant l'heure de clôture des visites, mais je ne peux pas être si près de ma mère sans passer la voir. Je lui parle de ma relation avec Jeanne et Iris, qui a pris un tournant inattendu. Dans cette colocation, je pensais trouver la tranquillité, j'ai trouvé bien plus que ça. Je lui dis qu'elle les aurait aimées, comme elle aurait aimé Leïla. Ma mère a toujours préféré les gens avec des failles plutôt que lisses. Elle répétait souvent que deux surfaces lisses glissent l'une contre l'autre, alors que deux surfaces cabossées s'accrochent et deviennent plus solides ensemble. Elle n'avait pas que tort.

Avant de partir, j'accroche une nouvelle photo à son mur. Dans le couloir, je marche derrière une famille qui s'en va. Une dame avec ses deux fils, sans doute venus rendre visite à un proche. Sans réfléchir, je rebrousse chemin, j'ouvre la porte de la chambre, je me penche à l'oreille de ma mère et je lui avoue ce que j'ai fait, et ce que je m'appête à faire.

Iris

C'est mon dernier jour de travail avant le congé maternité. Nadia m'accueille avec un plateau plein de petits gâteaux.

- Vous croyez que j'attends des octuplés ? je lui demande.
- Goûtez-en un, vous me remercirez d'en avoir fait autant.

Je suis soulagée d'arrêter de travailler. Mon ventre est si lourd que je me demande si mon fils ne va pas naître à bord d'un tank. Je prévois un planning extrêmement chargé pour les jours à venir, entre siestes, lecture et re-siestes. Cependant, Jeanne a paru si heureuse quand elle a su que je serais bientôt à l'appartement toute la journée que je m'attends à devoir insérer quelques parties de yam's et de Scrabble dans mon emploi du temps.

J'ai continué les visites après avoir emménagé chez elle. Je ne voulais pas lui imposer la vie avec un bébé, et tout ce que cela impliquait. Je donnais les dossiers machinalement, que l'appartement me convienne ou non. La semaine dernière, j'ai été choisie par le propriétaire d'un studio à Bagneux, parmi une vingtaine de candidats. Quand j'ai annoncé la nouvelle au dîner, Jeanne s'est transformée en inspectrice :

- La surface ?
- Trente-deux mètres carrés.
- Trop petit. Le loyer ?
- 720 euros.
- Trop cher. Double vitrage ?
- Simple.
- Mauvaise isolation des températures et du bruit. Quel étage ?

Aucune de mes réponses n'a recueilli son approbation, et elle a fini par me proposer de rester chez elle le temps de trouver un logement

digne de ce nom. Je n'ai pas essayé de cacher ma joie, j'en aurais été incapable. Quand je me suis levée pour l'embrasser, Théo nous a menacées de quitter la table si on pleurait.

– J'ai rencontré votre remplaçante, m'apprend Nadia en manœuvrant son fauteuil dans l'entrée. Elle est venue avec la responsable de l'agence. Eh ben, ça va être beaucoup plus chiant qu'avec vous. Mon fils a tenté une petite blague, on a presque dû la ranimer.

– Quel genre de blague ?

– Rien de bien méchant. Il a laissé traîner un serpent en plastique dans la baignoire.

Elle rit en repensant à la scène, et je ne peux pas m'empêcher de rire avec elle, sans doute aussi mue par le soulagement de ne pas avoir été la cible de cette plaisanterie. Qu'on me montre un serpent et mon col sera prêt pour l'accouchement.

Nadia ne me quitte pas de l'après-midi. Elle me suit dans toutes les pièces et ne cesse de me demander de m'asseoir et d'arrêter de nettoyer. Je finis par lui obéir, face à un déca.

– Vous ne reviendrez pas après le congé, pas vrai ? me demande-t-elle.

Je secoue la tête :

– Je vais essayer de reprendre mon vrai métier.

Nadia soupire en souriant. Je viens ici cinq jours par semaine depuis plus de six mois. Je suis entrée dans l'intime. J'ai approché la vulnérabilité. J'ai vu les failles, les peurs, la force, le brut. Ça crée des liens. Je sais que monsieur Hamadi et madame Lavoie, la personne qui a remplacé madame Beaulieu, visiteront souvent mes pensées. Mais Nadia a une place à part. Elle me manquera, comme seuls manquent ceux qui comptent. Alors, quand, en me raccompagnant à la porte après m'avoir obligée à emporter les gâteaux que je n'avais pas mangés, elle me demande si on pourra se revoir, je n'hésite pas, et les adieux se transforment en promesses.

FÉVRIER

Jeanne

En achetant un bouquet de mimosa chez le fleuriste, Jeanne se retrouva tiraillée entre deux sentiments. La vie avec son grand amour lui semblait avoir eu lieu hier, lui semblait avoir eu lieu il y a une éternité. Au même instant, au même endroit, elle était à vif et cicatrisée. Ses émotions fusaient sur un grand huit, et elle s'accrochait de toutes ses forces pour résister à leur paradoxe.

Hier, il y a une éternité, Pierre lui avait offert une brassée de mimosa, les premières fleurs de la saison. Il y pensait chaque année, sachant Jeanne éprise de ces pompons jaunes autant que de leur parfum. Elle avait ses astuces pour les conserver le plus longtemps possible : elle écrasait le bout des tiges avec un marteau, les plongeait dans une eau tiède légèrement sucrée, à l'intérieur d'un vase transparent, les humidifiait plusieurs fois par jour à l'aide d'un pulvérisateur, les plaçait dans la cuisine, la pièce la plus lumineuse de l'appartement. Surtout, elle leur parlait, avec douceur et solennité, ce qui amusait terriblement Pierre.

Près d'un an s'était écoulé depuis ce funeste jour. Bientôt, la ronde des premières fois serait terminée.

Dans le bus, son bouquet jaune serré dans les mains, Jeanne eut une pensée fugace : elle avait survécu. La culpabilité vint immédiatement la chasser, mais elle avait laissé son empreinte.

Elle n'aurait jamais cru survivre à Pierre. Combien de fois le lui avait-elle affirmé, sans penser que cela pourrait leur arriver vraiment ? « Je partirai avant toi, je ne pourrai pas faire autrement. » Elle avait fait autrement. Elle avait sombré, s'était allongée au fond, avait tutoyé les ombres. Elle avait voulu rester là, seule, malheureuse, crever puisque vivre avait perdu tout intérêt. On lui avait dit que le temps était son allié, qu'en coulant sur ses blessures il les apaiserait. Elle avait refusé de l'entendre. Le chagrin était la dernière chose qui la reliait à lui. Pourtant. Comme le soleil volait chaque jour quelques secondes à la nuit, la vie volait chaque jour quelques secondes à la

mort.

Elle huma le parfum du mimosa en se disant que c'était donc vrai. On pouvait survivre à tout.

Ce matin, Jeanne s'était postée dans la flaque de lumière au centre de sa chambre. Nue, les bras écartés comme le suricate que Pierre aimait tant. Elle avait ensuite cousu au son de Brel, Barbara et Céline Dion, l'une des rares chanteuses contemporaines à l'émouvoir. Iris s'était levée tard, comme souvent depuis qu'elle était en congé maternité. Jeanne lui avait fait découvrir *Desperate Housewives*, et elles avaient enchaîné deux épisodes en commentant avec entrain les tenues de Gabrielle et le comportement de Bree.

Le quotidien avait enfilé sa robe couleur de normal.

Elle ne serait plus jamais comme avant. Elle avait été cassée, puis réparée. Le manque ne disparaîtrait pas, elle le savait, elle le voulait. Elle était fragile, bancale, mais elle était debout.

Simone n'était pas là lorsqu'elle arriva au cimetière, pas plus que l'homme avec qui elle avait sympathisé. Jeanne se surprit à sourire et alla remplacer les tulipes fanées par le mimosa.

Théo

Leïla m'a demandé de venir lui donner des cours de pâtisserie chez elle. Ça m'a provoqué une émotion trop grosse pour la garder en moi, alors j'en ai parlé à Jeanne et à Iris, et j'ai vite regretté. Elles ont voulu que je mette une chemise et des chaussures de daron, elles ont cru que j'allais à une soirée déguisée. Elles m'ont accompagné jusqu'au palier pour m'encourager et, quand je suis sorti sur le trottoir, elles ont continué depuis la fenêtre. J'ai l'impression que je vais gravir l'Everest. J'ai fait comme si j'avais honte, mais en vrai j'étais content.

On ne s'est vus que deux fois hors du travail depuis notre premier baiser sur les toits. Plus je la connais, plus je tiens à elle. Je ne sais pas s'il y a une limite, un plafond, un pic, un jour où ça se met à stagner avant de redescendre, mais pour l'instant je monte vers l'amour en courant, et putain je kiffe. À la boulangerie, on fait tout pour que personne ne capte rien, mais, dès qu'on peut, on se frôle, on se sourit, on se fait des petits gestes. Les jours où elle n'est pas là, et ceux où je suis au centre de formation, elle prend toute la place dans ma tête. Je n'ai jamais ressenti ça et, même si parfois ça me fait peur, je voudrais rester dans cet état toute ma vie. Tout est plus léger, tout est moins grave. Je voudrais juste que mon cœur arrête de se prendre pour un marteau-piqueur dès que je pense à elle, parce qu'il va finir par défoncer ma poitrine et se retrouver à l'air.

Je n'ai pas mis de chemise, mais j'ai apporté des fleurs. Jeanne ne m'a pas laissé le choix, j'ai eu beau lui dire que c'étaient des trucs qui ne se faisaient plus depuis le siècle dernier, j'ai bien compris qu'il y avait des limites à ne pas franchir.

Leïla n'a pas de vase, alors elle remplit son lavabo d'eau et plonge le bouquet dedans. Son appartement est minuscule et la cuisine n'a pas le droit de porter ce nom. Je lui demande où elle veut qu'on s'installe pour pâtisser, elle rougit :

- Je ne pensais pas vraiment pâtisser.
- Ah ? Tu veux faire quoi alors ?

– Un Monopoly ? me propose-t-elle en riant.

– Bonne idée !

En voyant sa mine déconfite, je percute. Je repense à Jeanne et à Iris, apparemment je suis le dernier à avoir compris ce que je venais faire ici.

J'ai le palpitant à l'agonie, j'ai chaud, j'enlève mon pull, Leïla se poste en face de moi et me demande si je peux enlever le sien.

Je commence par les bras et, au rayon des idées de merde, on tient le gros lot. Leïla se retrouve le col coincé à mi-tête, les bras bloqués en l'air, pendant que je tire comme un âne. Le pull finit par venir, je pense que ses oreilles sont venues avec, mais elle fait bonne figure, si je puis dire, vu qu'elle a les cheveux à la verticale et du rouge à lèvres jusqu'au front. Elle se colle contre moi, m'embrasse, mes poils se dressent partout sur mon corps, elle m'attire vers le canapé.

– Attends une seconde, je l'ouvre.

Je l'aide, on bascule sur les draps, nos lèvres ne se lâchent pas, elle retire mon tee-shirt, puis le sien, je caresse sa peau, c'est doux, et tant pis pour le ressort qui me rentre dans les côtes. Elle me chevauche, je fais tomber les bretelles de son soutien-gorge, elle essaie de le dégrafer, et, dans l'élan romantique, je me dis que je pourrais l'aider. La blague. C'est le même mec qui a inventé les fermetures de soutifs et les emballages à ouverture facile. Il faut un master pour y arriver. Leïla rit et s'en occupe elle-même. Ce n'est plus un défibrillateur qu'il me faut, c'est un miracle. Je lui dis qu'elle est magnifique, elle me dit qu'elle m'aime, je lui dis que moi aussi, et, après avoir passé l'épreuve du slim à enlever, on fait l'amour sans passer par la case départ.

Iris

– On va se promener ?

Boudine réagit avant Jeanne. Elle file dans l'entrée remuer la queue sous la laisse accrochée au mur. Jeanne éteint sa machine et enfle son manteau. Le gynécologue m'a conseillé de marcher autant que possible pour améliorer la circulation sanguine et éviter la rétention d'eau qui a transformé mes jambes en knackis. Tous les matins, je passe dix minutes à enfiler des bas de contention, et dix minutes supplémentaires pour déverrouiller mon dos après la manœuvre.

La première fois que j'ai proposé à Jeanne de venir marcher avec moi, je me suis contrainte à adopter un pas lent pour ne pas la fatiguer. On n'avait pas atteint le bout de la rue qu'elle m'avait distancée.

– Je suis Parisienne, a-t-elle déclaré pour toute explication.

Elle s'est depuis réglée sur mon pas, qu'elle qualifie de lent, mais que je préfère qualifier de paisible.

Victor passe une tête par sa fenêtre pour nous saluer :

– J'espère que vous avez pris un parapluie, on dirait que le ciel est en train de perdre les eaux !

À chaque jour sa blague sur la grossesse. Pendant plusieurs semaines, j'ai eu l'impression que le gardien nourrissait à mon égard d'autres sentiments qu'une simple culpabilité consécutive à ma chute dans l'escalier. Il ne s'est jamais départi de sa courtoisie, mais sa gêne en ma présence était palpable. Jusqu'au jour où Jeanne a évoqué ma grossesse devant lui. Je n'avais aucun doute sur le fait qu'il l'avait remarquée depuis que j'avais cessé de la dissimuler sous des vêtements trop larges. Son regard a fait des allers-retours entre Jeanne et mon ventre, il a gardé les yeux écarquillés une bonne minute, puis s'est esclaffé. Il se comporte désormais comme le complice d'un secret bien gardé, et l'ambiguïté s'est évanouie.

Jeanne ouvre son parapluie en franchissant le porche. Je me place sous sa protection et j'enroule mon écharpe autour de mon cou. Machinalement, mon regard se pose sur les chaussures d'une personne debout sur le trottoir. Mes yeux gravissent le jean, le blouson, et s'arrêtent sur le visage. Il me sourit. Jeanne a commencé à avancer, je reste figée.

– Bonjour, mon ange.

Jeanne opère un demi-tour et vient se poster à côté de moi. Sans savoir, elle sait.

– Je suis heureux de te voir, poursuit Jérémy en s'avancant vers moi, la main tendue pour caresser ma joue. Tu m'as tellement manqué. J'ai mis du temps à te retrouver, mais tu sais ce qu'on dit : nul ne peut séparer ceux qui s'aiment. Je sais que tu penses que j'ai mal agi, mais j'ai beaucoup réfléchi, et je peux tout t'expliquer. On va discuter, d'accord ?

– Iris, ça va ? me chuchote Jeanne.

Je hoche la tête, mais tout mon corps hurle le contraire. Je savais que ça arriverait, je pensais être prête, j'ai joué ce moment des milliers de fois dans mon esprit. C'était plus facile sans le personnage principal. Je n'ai qu'une envie : fuir, disparaître encore, partir dans un endroit où il ne me retrouvera pas. J'ai peur. De lui, mais surtout de moi. Ma force se dissout à son contact. Mes résolutions se font la malle. Pendant trois ans, il m'a dépossédée de mes convictions, de mon libre arbitre. Il a tiré mes fils. J'étais un être télécommandé. Loin de son influence, j'en ai mesuré l'ampleur. Je suis terrorisée à l'idée qu'il puisse encore enfumer la réalité, me faire croire que mes certitudes sont fausses. Pendant trois ans, je l'ai cru plus que je ne me croyais moi. Face à lui, je ne suis plus sûre de m'être libérée de son emprise. Je sens la main de Jeanne caresser mon dos. Je ne peux plus reculer. Je quitte la protection du parapluie et m'avance vers Jérémy :

– D'accord, allons discuter.

Iris

On s'installe dans un café. Il commande deux Perrier. Il porte le sweat que je lui ai offert quelques jours avant mon départ. Il saisit ma main :

– Tu m'as tellement manqué. J'étais fou d'inquiétude, au début je pensais qu'il t'était arrivé quelque chose. C'est tellement bon de te retrouver. Tu es contente de me voir ?

Je ne réponds pas. Il sourit :

– Je vois que tu m'en veux encore. J'ai beaucoup réfléchi, tu sais. J'ai eu le temps. On va être heureux tous les trois. C'est un garçon ?

J'approuve d'un hochement de tête. Les larmes emplissent ses yeux :

– Louis. Comme mon grand-père. J'ai vidé le bureau, on pourra y installer sa chambre. On a tellement de chance de s'être trouvés. Les âmes sœurs sont rares, Iris. Je comprends tes inquiétudes à l'approche de notre mariage. J'en ai eu aussi, tu sais. Mais je n'ai aucun doute sur le fait que nous sommes faits l'un pour l'autre. Parfois, quand on s'aime trop, on s'aime mal. Je vais t'aider à rassembler tes affaires, et on va rentrer ensemble à la maison. Tu finis ton verre d'abord ?

Je porte le verre à mes lèvres et le vide d'un trait. Ces derniers temps, j'ai souvent pensé à Julie, une fille rencontrée pendant mes études de kiné. Un jour, elle est arrivée en cours avec l'arcade recousue et un œil noir. Elle a tenté de nous faire croire à une mauvaise rencontre avec une porte, mais elle a fini par se confier à nous. La veille, son copain l'avait frappée. Ce n'était pas la première fois, mais c'était l'une des plus violentes. Elle était retournée vivre chez ses parents et avait déposé une plainte. Quelque temps plus tard, elle a renoué avec lui. Elle n'a pas osé nous le dire, on l'a appris par hasard. Un jour où on s'est retrouvées toutes les deux, elle m'a expliqué. Elle n'aimait évidemment pas cette partie de lui, mais elle l'aimait, lui. Il était violent, certes, mais il était également attentionné, généreux, drôle, à l'écoute. Il lui a promis d'arrêter, il a entrepris une

thérapie. Je ne l'ai pas revue après la fin des études, j'ignore s'ils sont toujours ensemble. Mais je me souviens précisément de mes pensées d'alors. Je ne la comprenais pas. Je la jugeais, même. De l'extérieur, il était évident qu'il allait recommencer, qu'elle était sous emprise, qu'aucune qualité ne pouvait excuser sa violence. De l'extérieur, on peut se permettre de n'avoir qu'une vision partielle. Quand on partage la vie de quelqu'un, il est plus compliqué d'être catégorique. C'est le danger. On voit la personne dans son entièreté, avec ses nuances, on peut se laisser attendrir par les souvenirs heureux, laisser les qualités atténuer l'impardonnable. En plongeant dans le regard de Jérémy, je vois son baiser quand il rentre du travail, ses câlins quand il me sait mélancolique, ses mots d'amour dans la buée du miroir de la salle de bains, nos pique-niques sur la plage. Mais le fait que ceci existe n'empêche pas sa violence d'exister aussi.

Je repose le verre.

– Je ne viendrai pas avec toi, Jérémy. C'est fini, le mariage est annulé, je reste ici.

Il presse ma main :

– Iris, s'il te plaît. Je sais que j'ai merdé, mais reconnais que tu ne m'as pas laissé le choix. Comment voulais-tu que je réagisse ? Tu es encore perturbée par le décès de ton père, c'est tout à fait normal. Tu as souvent besoin qu'on t'aide à revenir à la raison, ça peut paraître difficile, mais c'est pour ton bien. Tu sais que je suis le seul à vraiment te comprendre.

Avant, ses pensées se seraient installées dans mon cerveau à la place des miennes. Le recul pris ces derniers mois me fait voir des détails que je ne voyais pas en ayant le nez dessus. Les ficelles sont grossières. Il ravive mes blessures, me fait croire qu'il est le seul à pouvoir les guérir. Il a effeuillé ma confiance en moi au point de me persuader que personne d'autre que lui ne pourrait accepter quelqu'un comme moi. C'est un pyromane déguisé en pompier.

– Pense au bébé, reprend-il en serrant plus fort ma main dans la sienne. Tu ne te rends pas compte de l'investissement que ça représente, tu n'y arriveras jamais seule. Et puis, tu ne peux pas le priver de moi... je suis son père !

Il continue de parler, de plus en plus fort, pourtant je ne l'entends plus, je ne le vois plus. Mon esprit s'est envolé à La Rochelle, dans la salle de pause de mon cabinet de kiné.

Sept mois plus tôt

Je ne sais pas comment je vais tenir jusqu'à ce soir. Il va être fou de joie. Je ne quitte pas des yeux les deux bâtonnets blancs. Ils sont formels : j'en suis à plus de trois semaines. C'est sans doute arrivé après le resto japonais il y a un mois. On s'était disputés au sujet du mec de la table d'à côté. Jérémy était persuadé qu'il me regardait, j'avais beau lui dire qu'il rêvait, tenter de détourner son attention, il ne pensait qu'à ça. Au retour, il m'a rejointe sous la douche. J'ai été surprise par sa brutalité, ce n'était pas dans ses habitudes.

Je me sentais fatiguée depuis plusieurs jours, j'ai même failli m'endormir pendant la rééducation du petit Timeo. Surtout, mes règles n'arrivaient pas. Je me suis confiée à ma collègue Coralie, une partie de moi espérait. Pendant la pause déjeuner, elle est allée m'acheter des tests de grossesse. Je n'y croyais pas : la probabilité de tomber enceinte en prenant la pilule existe, mais elle est extrêmement faible.

Je ne sais pas comment l'annoncer à Jérémy. Il n'aime pas les surprises, mais je tiens à rendre ce moment inoubliable. La semaine dernière encore, il a pleuré devant une scène de naissance. Quand je le vois avec la petite de son copain Fred, je sais qu'il sera un père formidable. Il peut parfois être exigeant, mais c'est toujours justifié.

« With or Without You », la sonnerie attribuée à Jérémy sur mon portable retentit, comme plusieurs fois par jour. Je réponds chaque fois, que je sois occupée ou non. Une fois, j'avais oublié mon téléphone dans le bureau pendant que j'étais avec un patient, j'avais trente-deux appels en absence, et presque autant de messages inquiets. Je tente de prendre un ton léger, qu'il ne se doute de rien. Je veux le lui annoncer en face. Je veux voir son regard quand il apprendra qu'il sera bientôt papa.

La conversation dure deux minutes, le reste de la journée une éternité. Je n'ai jamais été aussi pressée de rentrer. Jérémy arrive une demi-heure après moi. Il est souriant, vient m'embrasser. C'est le week-end, demain on part visiter des grottes en Dordogne. Je recule de quelques pas et soulève mon tee-shirt. Sur mon ventre, j'ai écrit au feutre « Bébé en cours de chargement ».

– Tu vas être papa, mon cœur.

Il sourit de plus belle :

– Comment ça ?

– Eh bien, il semblerait que tes spermatozoïdes ont fécondé mon ovule, et que nous serons bientôt les parents d'un petit être qui pleure et fait caca.

Il rit, pense que c'est une blague. Je sors les tests de la poche arrière de mon jean.

– Tu te fous de moi ?

Son sourire a disparu, sa voix est glaciale. Ma joie se tétanise. Il s'en rend compte, se radoucit, me prend dans ses bras.

– On est bien tous les deux, mon ange. Juste toi et moi. Un enfant nous éloignerait, c'est certain. On s'aime trop.

Ma tête est pressée entre son torse et ses bras. Je serre les bâtonnets dans ma main.

– Je pensais que tu serais content.

Il me repousse brusquement, je manque de m'entraver dans le tapis.

– Ne cherche pas à me faire culpabiliser, lâche-t-il froidement. On en a parlé plusieurs fois, je n'ai jamais dit que j'en voulais un maintenant. Peut-être un jour, on verra. Je croyais que c'était clair entre nous.

– Je n'avais pas compris ça, non.

– Bien sûr, t'es toujours en train de refaire l'histoire ! Si t'étais un peu attentive aux autres, tu ne m'aurais pas fait cette mauvaise blague. Tu aurais dû régler le problème sans m'en parler. Le week-end est gâché.

Il me contourne et part dans la salle de bains. Je reste pétrifiée, incapable de savoir comment réagir. Je n'ai qu'une certitude : j'aime cet enfant depuis qu'un trait bleu l'a fait exister dans mon esprit.

Je prépare le dîner quand il sort de la douche. Il s'est habillé.

– On va manger quelque part ? me propose-t-il.

– J'ai pas faim.

– Putain, Iris, tu vas pas en faire tout un plat ! Je ne te suffis pas, c'est ça ?

Je continue d'éplucher le concombre, je ne réponds pas. Il fait les quelques pas qui le séparent de moi et vient coller son visage au mien.

– Réponds ! rugit-il. Je ne te suffis pas ?

Je ravale mes larmes :

– Si, ça n'a rien à voir.

– Ça a tout à voir ! Je veux qu'on reste tous les deux, tu ne peux pas m'imposer un bébé. T'as dû oublier ta pilule, t'avais qu'à faire gaffe. Maintenant, c'est à toi de régler ça.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Qu'est-ce que tu veux dire ? répète-t-il en m'imitant. Tu veux un dessin ? Tu règles le problème, je ne veux pas en entendre parler. Je sais même pas s'il est de moi.

J'ai appris à ne pas répliquer, pour ne pas attiser ses colères. Quelquefois, ça marche. Mais, d'autres, il prend mon silence pour du mépris, et c'est pire.

Il saisit mon épaule et tire violemment dessus. Je suis propulsée loin du plan de travail. Dans un réflexe de protection, je pose les deux mains sur mon ventre. Ça le rend fou. J'ai à peine le temps de voir son bras se lever qu'une gifle puissante m'étourdit. Mon oreille bourdonne, je porte une main à ma joue, il en profite pour m'asséner un coup de poing au ventre. J'entends un hurlement – le mien – et je réussis à courir me réfugier dans la chambre. Accroupie derrière le lit, j'essaie d'entendre ses pas à travers les battements de mon cœur et les bourdonnements de mon oreille. Il ne me rejoint que longtemps plus tard, à l'heure de se coucher. Je fais semblant de dormir, tournée vers le mur.

– J'ai pas voulu faire ça, mon ange. Tu m'as fait sortir de mes gonds. Je ne recommencerai pas, promis. Tu m'en veux ?

Je ne réponds pas.

– Iris, tu m'en veux ? demande-t-il plus fort.

– Non, je chuchote en essayant de maîtriser mes tremblements.

Il s'allonge contre moi, son souffle sur ma nuque, ses mains sur ma poitrine descendent, descendent jusqu'à mon ventre.

– Je te laisse t'en occuper, d'accord ? murmure-t-il.

Pas de réponse.

– Iris, d'accord ?

– D'accord.

Je ne ferme pas l'œil de la nuit. Chaque seconde est un calvaire. Mon cerveau est en ébullition, je change d'avis tout le temps. Rester avec lui et lui pardonner ? Chercher à le convaincre ? Retourner chez mes parents ? Partir ailleurs ? Où ? Annuler le mariage ? Me passer de lui ? Renoncer à ma vie ? Renoncer à mon bébé ? Et s'il me retrouve ? Et s'il avait raison ?

Au petit matin, il m'embrasse avant de partir faire son jogging. « À tout à l'heure, mon ange, je rapporte les croissants. » J'attends que la porte claque, je le regarde s'éloigner par la fenêtre. Je fourre les affaires qui me tombent sous la main dans la valise verte. Je laisse un mot. « Je préfère me passer de toi que du bébé. Ne me cherche pas. » J'ai le cœur qui va exploser en sortant de la maison. Je fais démarrer la voiture, et je pars sans savoir où aller.

– Allez, mon ange, sois raisonnable, dit Jérémy en saisissant ma

seconde main. Tu veux des excuses ? Très bien, je m'excuse. J'ai eu un geste malheureux, tu m'as pris au dépourvu et j'ai paniqué. Est-ce que ça mérite de tout remettre en question ? Est-ce que ça mérite de me faire tant souffrir ? Je pourrais faire une connerie, tu sais. Et puis, pense un peu aux invités du mariage. Pense à ta mère. Je sais que tu m'aimes, je le vois dans tes yeux. On est plus forts que ça. Rentrons à la maison et construisons notre famille.

Je retire mes mains de son emprise et j'accroche mon regard au sien.

– Je ne reviendrai pas. Ce n'était pas un geste malheureux, c'était de la violence. L'apogée d'une relation maltraitante. Je ne vais pas argumenter, je sais que tu trouveras toujours le moyen de retourner la situation et de te persuader que tu es la victime. Porter un enfant m'a ouvert les yeux. Ce que j'acceptais pour moi, je refuse de l'accepter pour lui. Je vais me reconstruire, j'ai déjà bien commencé. Je n'ai plus peur de toi, et tu n'as plus de prise sur moi. Tu ne m'aimes pas, Jérémy, et moi je n'aimais pas celle que j'étais devenue avec toi. Je ne veux plus te voir. Si tu t'approches encore de moi, je porte plainte. Je suis allée aux urgences le lendemain de tes coups, vérifier que le bébé allait bien. J'ai les preuves. Reste loin de nous.

Je n'ai jamais autant tremblé. Je prends mon sac et mon manteau, et je sors du café. Sur le trottoir, Jeanne me fait une place sous son parapluie.

Jeanne

Ce trajet vers Pierre fut le plus émouvant que Jeanne eût jamais effectué. La nuit avait été agitée. Ce qu'elle s'apprêtait à faire revêtait à ses yeux une importance particulière.

Elle tenta de dévier la trajectoire de ses pensées en fixant son attention sur les passants, les voitures et les devantures qui défilaient de l'autre côté de la vitre du bus. Lorsque ce ne fut plus suffisant, elle repensa aux événements des derniers jours. Elle avait été effrayée par le regard d'Iris quand elle avait reconnu son ex-compagnon. Après leur explication, la jeune femme leur avait raconté son histoire, dont Jeanne avait deviné les grandes lignes. Théo avait proposé d'aller régler son sort à Jérémy, arguant que ses trois mois de pratique du karaté lui donnaient un avantage certain sur l'ennemi. Il avait toutefois paru soulagé quand elle avait refusé. Ce soir-là, à coups de confidences, Jeanne, Iris et Théo étaient officiellement passés de colocataires à amis.

Jeanne s'approcha doucement de Pierre. Ses mains tremblaient davantage qu'à l'accoutumée. Elle caressa sa photo avec une émotion intacte. Elle se souvint de la difficulté qu'elle avait éprouvée à la choisir. Elle avait exhumé tous les albums, et chaque cliché avait ravivé le moment associé dans sa mémoire. Devait-elle opter pour une pose officielle, qui ne lui ressemblait guère, ou une plus naturelle, mais moins conventionnelle ? Le portrait du mariage ou le coucher de soleil à Saint-Jean-de-Luz ? En costume ou en jean ? Il avait été tout cela, aucune image figée ne le représentait comme elle le connaissait.

– Bonjour, mon amour, murmura-t-elle. Je ne suis pas venue seule aujourd'hui.

Elle fit signe à ses deux compagnons, jusque-là restés en retrait. Ils la rejoignirent.

– Je te présente Iris et Théo. Iris, Théo, je vous présente Pierre.

Iris salua la stèle à voix haute tandis que Théo se fendit d'une

révérence maladroite. Pour l'occasion, sans que Jeanne l'y ait incité, il avait revêtu la chemise qu'elle avait tenté de lui faire porter pour son rendez-vous chez Leïla et passé le nœud papillon autour de son cou. Jeanne s'était gardée de rire, touchée par le geste. Iris, pour sa part, s'en était donné à cœur joie.

– Ils font partie de ma vie. J'aurais aimé que tu les connaisses autrement que par ce que je t'en raconte. Iris est une jeune femme d'une force époustouflante et d'une profonde générosité. Elle porte un bébé qui a beaucoup de chance. Théo est un jeune homme d'une grande sensibilité et d'un courage infini. C'est toi qui les as mis sur mon chemin, il ne peut en être autrement. Il fallait au moins ces deux-là pour me guérir de toi.

Théo essuya d'un revers de main ses yeux attaqués par une poussière inexistante. Iris se moucha. Lorsque Jeanne changea de sujet, ils s'installèrent sur le banc pour respecter son intimité.

– Moi je veux être incinéré, lâcha Théo. Je veux pas obliger les gens à venir pleurer sur ma tombe. Ma mère culpabilisait à fond si elle n'allait pas voir la sienne au cimetière pendant un moment. Je préfère qu'on pense à moi quand on veut.

– Moi je préfère ne pas mourir, plaisanta Iris.

– Ah ouais, c'est stylé aussi. Mais si je peux me permettre, va falloir apprendre à utiliser l'escalier.

Jeanne resta aussi longtemps que les fois précédentes. Iris et Théo eurent tout loisir d'observer le ballet des visiteurs de cimetière. Les effondrés, les résignés, les pressés, les contemplatifs, les curieux, les abîmés, les solos, les duos, les groupes, les arrière-petites-filles, les petits-fils, les orphelins, les veufs, les mères, les grands-pères, les sœurs, les cousins, les amis.

– On peut y aller ! annonça Jeanne en s'éloignant.

Iris et Théo s'engagèrent à sa suite, mais ce dernier opéra un demi-tour et se rendit au-dessus de la tombe de Pierre. Sous le regard des deux femmes, trop loin pour qu'elles l'entendent, il chuchota :

– Je crois pas trop à ces conneries, mais si c'est vraiment vous qui m'avez mis sur le chemin de votre femme, je vous dis merci. Parce que, du coup, vous l'avez mise sur mon chemin à moi.

Théo

Je savais que ma caisse serait détruite. J'ai reçu un courrier pour m'informer que la fourrière ne la garderait pas plus de trente jours. Il précisait que je pouvais récupérer mes effets personnels en réglant les frais et en prouvant qu'il s'agissait bien de mon véhicule. C'était ce qui m'intéressait le plus. J'ai mis un peu de fric de côté tous les mois et, vu que j'en étais à deux cents euros, je me suis dit que ce serait suffisant et je me suis pointé à la fourrière de Montreuil. Quand le type m'a donné la facture, j'ai tout de suite vu qu'il y avait une erreur.

– Vous avez mis un zéro de trop, je lui ai dit.

– T'es un petit malin, toi, il a répondu.

Il n'y avait pas de zéro de trop, et pas moyen de payer en plusieurs fois non plus. J'ai laissé les petits mots de ma mère, son 33-tours de Barry White et la seule photo de mon frère et moi là-bas, et quand je gagnerai au loto, je les récupérerai. J'ai pas besoin d'objets pour garder mes souvenirs, mais, ceux-là, j'y tiens. Je repars de là-bas la tête dans le passé. Il est temps d'y entrer en entier.

Il est dix-neuf heures. Je marche jusqu'à la maison aux volets bleus. Elle apparaît souvent dans la vie imaginaire que je rejoins chaque soir en me couchant. Derrière mes paupières fermées, j'ai appuyé sur cette sonnette des dizaines de fois. Jamais je n'ai autant tremblé qu'en le faisant pour de vrai. J'ai envie de me barrer en courant tant qu'il est encore temps, mais la porte s'ouvre. Un homme sort. Il doit approcher des cinquante ans maintenant. Il me regarde en attendant que je cherche à lui vendre une véranda.

– Marc ?

– Oui. Vous êtes qui ?

J'ai encore le choix. Peur de faire une connerie, de regretter, de mal tomber, de dévier le destin.

– Je suis Théo. Le fils de Laure.

Il descend les deux marches et me rejoint. Je n'arrive pas à voir s'il est content ou pas. Je reste planté, les jambes molles, le cœur dehors.

Il m'attrape par le cou et m'attire contre lui. Il me serre fort, et tout remonte : son odeur de cuir et de clope, ses joues qui piquent, son rire, les histoires qu'il me lisait le soir, les dessins qu'il m'apprenait à faire, les exercices qu'il m'aidait à résoudre. Pas mon père, mais ce qui s'en rapprochait le plus.

– Putain, Théo. Je savais que tu viendrais un jour. T'as gardé mon adresse, hein ?

Impossible de parler, alors je réponds avec la tête. Il ouvre et me fait entrer dans la maison aux volets bleus. Elle ne ressemble pas à celle de mon monde imaginaire, c'est plus petit, il y a plus de bazar, mais elle a l'avantage d'être vraie. Une petite fille arrive en courant. En me voyant, elle s'agrippe aux jambes de son père.

– Mia, tu dis bonjour à Théo ? C'est le frère de ton frère, donc c'est aussi un peu ton frère.

– J'ai un nouveau frère ?

On arrive dans le salon, une femme est assise sur le canapé, elle me regarde fixement. Marc se dirige vers elle, je le suis, sans savoir à quoi m'attendre.

– C'est Théo, le fils de Laure.

– J'avais compris, elle répond en me souriant. Moi, c'est Ludivine. Je suis contente de te connaître.

C'est trop beau, même dans ma tête je n'osais pas y aller si fort. Marc veut savoir ce que je fais, où je vis, il ne demande rien sur ma mère, mais je lui dis pour l'accident, parce que ça m'est jamais arrivé de pouvoir le partager avec quelqu'un qui l'a aimée.

– Je suis désolé. Je ne savais pas. Il y a cinq ans, tu dis ? C'est pour ça que t'as arrêté de répondre à mes lettres ?

Je réponds oui, mais la vérité, c'est que j'ai arrêté d'y répondre parce que j'ai arrêté de les lire. Quand je voyais les photos d'eux, ça me rappelait trop ce que j'avais eu et que je n'avais plus.

– C'était pas une mauvaise femme, ta mère. Elle n'était pas taillée pour ce monde.

Ludivine ne me mord pas, Mia me pose plein de questions, un chat tigré se frotte à mes mollets, je commence à me détendre, mais il manque le principal.

– Il n'est pas là ?

– Ton frère ? Il fait ses devoirs dans sa chambre ! Viens, on va aller le voir.

Il me fait passer en premier dans l'escalier. Toute la famille est derrière moi. J'ai l'impression que je vais accomplir un grand truc, et c'est d'ailleurs ce qui va se passer.

Un sens interdit est accroché sur la porte. Un vrai panneau, pas un autocollant. Je me marre intérieurement, parce qu'avec Gérard et Ahmed on en avait piqué un au carrefour près de la mairie. On n'a pas eu le temps d'atteindre la chambre, on s'est fait défoncer par les éducs et on a dû le rapporter où on l'avait trouvé.

Marc passe son bras devant moi, appuie sur la poignée et me fait signe d'entrer. La chambre est sombre, seules des guirlandes lumineuses et la lampe de bureau éclairent un peu. Mon frère se retourne en entendant la porte. Sur son visage, la surprise :

– Théo ? Qu'est-ce que tu fais là ? Y a pas entraînement ce soir !

– Salut, Sam.

Iris

Depuis ma conversation avec Jérémy, mon ventre a doublé de volume. Jeanne affirme que je m'autorise enfin à être enceinte, moi je crois que je m'autorise surtout les calories. Dans un peu plus d'un mois, je mangerai des cuisses potelées. En attendant, je fais honneur aux pâtisseries de Théo, qui se fait un devoir de m'en préparer une par jour. Jeanne, par pur esprit d'équipe, m'accompagne dans mes dégustations. Le petit con est doué, alors je lui concède quelquefois le droit d'imiter ma démarche de pingouin.

J'ai naïvement cru que la mise au point avec Jérémy serait suffisante. Il m'a appelée jusqu'à deux cents fois par jour, m'a inondée de messages, tantôt implorants, tantôt menaçant. Je n'ai répondu à aucun. Un matin où je partais promener Boudine, je suis tombée nez à nez avec lui dans l'escalier. Il a tenté de m'entraîner de force, sa main serrée autour de mon bras, ses doigts comprimant ma chair. J'ai résisté, je me suis débattue, il m'a plaquée contre le mur en me disant de fermer ma gueule. J'ai obéi, jusqu'au rez-de-chaussée. Je me suis mise à hurler devant la fenêtre de Victor. À peine a-t-il sorti la tête que Jérémy a déguerpi.

Jeanne m'a accompagnée au commissariat. La policière qui a enregistré ma plainte m'a affirmé qu'il serait convoqué bientôt. Pendant plusieurs jours, je n'ai eu aucune nouvelle de lui. Ce n'était pas rassurant. Je préfère quand il fait du bruit, je peux savoir d'où il arrive. Il a fini par se manifester ce matin, par SMS.

« Iris, je suis désolé d'en arriver là, mais je ne peux tolérer plus longtemps ton comportement. Je mets un terme à notre histoire. Inutile de me répondre ou de chercher à me contacter, je ne changerai pas d'avis. Je me charge d'annuler le mariage. Je rembourserai les frais engagés en vendant les affaires que tu as laissées chez moi. Pas la peine de me demander une pension, tu ne peux pas me forcer à reconnaître l'enfant. Tu lui expliqueras quelle mère formidable tu es. Je t'ai tout donné, mais il t'en faut toujours plus. Bon courage au

prochain. Jérémy. »

J'ai entrouvert la porte au soulagement, tout doucement. Je n'ose y croire pleinement. Je n'ai jamais vu Jérémy abandonner. Même un livre entamé. Il va au bout, question de principe. Alors, sa femme...

Qu'il disparaisse ou non, je ne me débarrasserai pas de lui si facilement. Même absent, il est présent. Son ombre planera encore longtemps sur moi. Je continuerai de me retourner dans la rue, de sursauter en entendant une voix, de le reconnaître dans une silhouette. Mais le temps est mon allié. Chaque jour, je m'éloigne de lui et me rapproche de moi.

Il est temps de régler un léger détail. Je m'assois au bord de mon lit et lance l'appel.

– Maman, c'est moi.

À présent, je peux lui livrer la vérité en épargnant son inquiétude. Je raconte les phrases assassines, les humiliations, les reproches, la violence. La peur, la honte, l'isolement. J'élude les détails sordides, sans pour autant lui laisser la possibilité de trouver des excuses à Jérémy. Quand j'ai fini, ses sanglots me répondent.

– Je n'imaginais pas, finit-elle par murmurer en reprenant son souffle. Il n'a pas l'air... il est tellement... enfin tu sais, je n'aurais jamais pensé ça de lui. Je suis désolée, ma chérie, tu as dû te sentir seule.

Elle se remet à pleurer, je la rassure : elle a vu ce que je voulais qu'elle voie, elle n'a pas à culpabiliser.

– Pourquoi tu ne m'en as pas parlé ? Je peux te dire que je t'aurais poussée à le quitter bien plus tôt, si j'avais su.

– Maman, c'est plus compliqué que ça, tu sais.

– Oui oui, sans doute, mais quand même. Il ne faut pas attendre, à la première alerte, il faut partir. Je ne comprends pas ces femmes qui restent avec des hommes violents. Elles ont une part de respon...

Elle suspend sa phrase. Cette phrase que j'ai tellement entendue, depuis toujours. Dans ma propre bouche, parfois. Cette phrase qui inverse les rôles, qui atténue la responsabilité du coupable et charge la victime. Cette phrase qui laisse penser aux femmes battues qu'elles le méritent un peu, quand même, puisqu'elles ne partent pas. Ma mère comprendra peut-être, maintenant que cette phrase concerne sa fille. Car l'être humain est ainsi, malheureusement : il ne comprend vraiment les choses que lorsqu'il y est personnellement confronté.

La peur. L'amour. L'emprise. La culpabilité. Les enfants. La solitude. Le manque de moyens. Nulle part où aller. Il existe autant de raisons que de situations. Une victime n'est jamais responsable.

Après plusieurs secondes de silence, ma mère reprend :

– Je vais jeter le vase qu'il m'a offert. Je ne veux plus rien de lui. Qu'il ne s'avise pas de revenir ici, je vais le recevoir !

– Il y a autre chose, maman.

– Ah.

– Je ne peux pas te dire pourquoi je suis restée, mais je peux te dire pourquoi je suis partie.

Quand je rejoins Jeanne et Théo dans le salon, après avoir annoncé à ma mère qu'elle allait devenir mamie – et recueilli sa joie et ses conseils –, un baba au rhum m'attend.

– Du rhum sans alcool ! précise Théo.

Jeanne attrape sa petite cuillère :

– J'espère qu'il y en a dans le mien.

Jeanne

Jeanne avait retenu ses larmes la majeure partie de sa vie. Elle ne les avait pas seulement cachées aux autres, même seule, sans regard pour la juger, elle les avait ravalées. C'est ce qu'on lui avait appris, et elle avait obéi avec une application qui forçait le respect. Aux funérailles de Pierre, elle avait tenu à rester digne, tout en se demandant pourquoi ce terme se traduisait par l'absence de larmes. Comme si pleurer était indigne, comme si la douleur était vulgaire.

La puissance de son chagrin avait fait exploser la digue. La première fois, elle avait craint de ne jamais s'arrêter. Son corps entier avait accompagné son épanchement : ses yeux, sa bouche, sa gorge, son diaphragme, son ventre, ses mains. Elle s'était sentie animale, sauvage, et avait fini éreintée, mais étonnamment apaisée. Cette découverte inespérée l'avait encouragée à s'abandonner de nouveau dès qu'elle en ressentirait le besoin. Jeanne pleurait désormais matin, midi et soir, selon la posologie autoprescrite. Ses grandes eaux lavaient le manque de Pierre, l'absence de Louise, la disparition de ses parents, son ventre vide.

Les larmes consolaient. Elle eût aimé le savoir plus tôt. Elle ne comprenait pas pourquoi l'on rendait honteux un acte aussi libérateur. Aussi, quand Iris se mit à pleurer en parlant de son enfant qui ne connaîtrait pas son grand-père, elle ne chercha pas à sécher ses larmes. Au contraire, elle la prit dans ses bras et l'encouragea à laisser s'écouler sa peine.

Elle l'aimait beaucoup, la petite. Il n'était pas rare qu'elle lui fasse penser à elle, avec ses couches de protection et son excessif respect des conventions. Elle appréciait les matinées en sa compagnie, à coudre en parlant de tout, de rien, et d'elles en filigrane. C'était l'une de ses nouvelles habitudes.

– Mon Dieu ! s'exclama Jeanne en levant le nez de la gigoteuse qu'elle confectionnait. Je n'avais pas vu l'heure, je suis horriblement en retard.

Elle s'empara de son sac, de son manteau et de ses chaussures et quitta l'appartement en trombe. Elle ne parvint pas à penser à autre chose de tout le trajet. C'était inconcevable. Elle avait purement et simplement oublié son rendez-vous avec Pierre.

Lorsqu'elle le rejoint enfin, elle ne put s'empêcher de se confondre en excuses.

– J'étais totalement absorbée par mon ouvrage. Il requiert beaucoup de minutie, je réalise la broderie anglaise à la main. Je n'ai pas vu les heures passer. C'est la première fois que cela m'arrive, je n'en reviens pas.

Jeanne nettoya la stèle avec soin. La pluie de la veille avait laissé des traces en séchant. En se rendant au robinet pour changer l'eau des fleurs, elle remarqua un détail qui lui avait échappé jusqu'alors. Elle en fit tomber le vase. Une main sur la bouche, elle s'approcha de la tombe d'à côté. Elle avait toujours été fleurie, Simone prenant soin de renouveler bouquets et compositions aux premiers signes de fanaison, mais jamais à ce point. Les gerbes et couronnes couvraient entièrement la pierre. De nouvelles plaques semblaient également avoir fait leur apparition. Elle s'approcha pour vérifier son pressentiment. Simone Mignot passait désormais tout son temps auprès de son époux.

Jeanne éprouva une tristesse inattendue pour cette femme qu'elle connaissait finalement peu, mais avec laquelle elle partageait beaucoup. Elle en oublia le vase et les conventions.

– Simone est morte, articula-t-elle, essoufflée, en rejoignant Pierre. Je la croyais retournée dans la vie, libérée de ses entraves, je n'y étais pas du tout. Elle est morte après n'avoir pas vécu. Je n'arrête pas de repenser à ce qu'elle m'a dit au Jour de l'an. « La vie se trouve de l'autre côté du portail. » Il n'y a pas de hasard, mon amour. Aujourd'hui, j'ai oublié notre rendez-vous, parce que j'étais occupée à vivre. Je sais ce que tu me dirais, si tu me voyais venir tous les jours ici.

Elle fit une pause, le regard braqué sur le banc vide, puis prit une longue inspiration :

– L'association à laquelle j'offre mes créations m'a proposé de donner des cours de couture aux femmes en situation de précarité. J'ai refusé, car cela m'aurait empêchée de te rendre visite deux après-midis par semaine. Finalement je vais accepter. Je viendrai encore t'embêter souvent, ne crois pas que je vais changer du tout au tout. Mais nos rendez-vous n'auront plus forcément lieu ici. Tu es avec moi, à chaque seconde, dans chaque respiration.

Jeanne caressa la photo de son Pierre adoré.

– Viens, mon amour, je t’emmène de l’autre côté du portail.

Théo

J'ai hésité à arrêter le karaté. Je ne m'y étais inscrit que dans l'idée de connaître mon frère, et je n'ai jamais vraiment kiffé, mais ça fait toujours un moment de plus à passer avec Sam.

J'arrête pas de rejouer la scène de nos retrouvailles, pour une fois que la réalité est plus belle que ma vie imaginaire, je vais pas me priver. Il était à son bureau, à faire semblant de faire ses devoirs. C'est son père qui lui a dit qui j'étais, ma voix avait déserté. Il n'a aucun souvenir de moi, pas étonnant, la dernière fois qu'il m'a vu, il devait avoir trois ans, mais apparemment il a souvent entendu parler de moi. Si j'avais su qu'il y avait un endroit sur la planète où j'existais pour quelqu'un, j'aurais pas attendu pour venir.

Marc filmait la scène. La petite sœur de Sam est allée se coller dans ses bras. Il n'a pas trop aimé le coup du karaté.

– Je vois pas pourquoi t'as menti.

– Je savais pas comment tu réagirais. Je savais même pas si tu savais que t'avais un frère.

– Papa était sûr que tu viendrais un jour. Moi, je savais pas. Faut pas vendre la peau de l'ours avant de lui avoir niqué sa race.

– Sam, il faut vraiment que tu arrêtes de parler comme ça ! a dit Marc en stoppant la vidéo.

Le petit s'est marré en me regardant, et je n'ai pas pu m'empêcher de l'imiter. Notre mère l'aurait certainement surnommé aussi « mon petit clown ».

Ils ont voulu me garder à manger, j'ai préféré rentrer. J'étais déjà au maximum d'émotions que pouvait contenir mon corps.

J'ai reçu deux SMS de Marc depuis, mais aucune nouvelle de Sam.

Au début du cours de karaté, en attendant qu'il arrive, je me sentais comme quand on revoit une meuf après un premier baiser, à me

demander s'il allait me serrer la main, me faire la bise ou me zapper. Il m'a dit bonjour de loin et ne m'a pas adressé la parole depuis. De temps en temps, j'ai capté un regard en coin, mais c'est tout. Dès que le cours se termine, je ne me change même pas, je garde mon kimono, mets mes baskets et mon blouson et je trace. Je suis presque arrivé à la station de métro quand j'entends le roulement d'un vélo derrière moi.

– Théo ! Tu me raccompagnes ?

Je hausse les épaules, pour faire genre, mais mon cerveau fait des saltos. Il pousse son vélo, je marche à côté de lui en me gardant bien de lui avouer que, la première fois qu'on a fait ça, c'était moi qui avais dégonflé ses pneus.

– T'es parti hyper vite, il me dit.

– Je travaille tôt demain.

– La chance ! Mon père m'a expliqué que t'étais pâtissier. J'ai trop hâte de travailler, mais c'est pas demain la veille. Je déteste l'école, surtout les maths. Là, on apprend les divisions, ça me soûle.

– Tu veux faire quoi plus tard ?

– Je rêve de travailler dans une petite cabine où on paie l'essence dans les stations. Mon père dit que c'est pas un métier, mais tu vois plein de monde et t'es assis, ça doit être chan-mé. Sinon, prof d'escalade ou de karaté. T'as des nouvelles de maman ?

La question me prend de court.

– Ton père ne t'a pas raconté ?

– Elle a eu un accident, c'est ça ? Tu vas la voir souvent ?

– Une fois par mois. Tu voudras qu'on demande à ton père si tu peux venir ?

Il s'arrête pour refaire son lacet pendant que je tiens son vélo.

– Je sais pas, il répond. Ma vraie mère, c'est Ludivine. L'autre, elle m'a abandonné.

Je ne réponds pas. Certaines choses ne se comprennent pas avec des explications, mais avec du temps. Un jour, peut-être, Sam saura que c'était plus compliqué. Ce n'est pas nous qu'elle a abandonnés, c'est elle. Elle était prise au piège dans une relation trop forte pour elle. Un jour, je lui ferai lire le texte qu'elle a écrit quand j'étais petit, celui que j'ai accroché au mur de sa chambre. Ils l'ont trouvé dans son portefeuille, après l'accident. Elle l'a appelé « La peinture sur la bouche ».

On arrive devant la maison aux volets bleus. Sam me fait un check et me demande si on se reverra avant le prochain entraînement. Je lui propose de se faire un ciné dans le week-end, il accepte et, après avoir ouvert la porte, me lance :

– T’as mis du temps à arriver, mais je suis content d’avoir un frère.

La peinture sur la bouche

– Pourquoi t’as mis de la peinture sur ta bouche ?

Je caresse tes boucles en priant pour que tu n’attendes pas vraiment de réponse. Laquelle pourrais-je bien te donner ? « Mon chéri, maman s’apprête à faire la plus grosse connerie de sa vie, alors elle s’est dit qu’un peu de rouge à lèvres pourrait l’aider à se sentir moins moche, voilà, fais de beaux rêves maintenant. »

Je remonte la couette sur toi et Doudou. Tu as encore dépareillé tes chaussettes, les oursons avec les étoiles. Tu es si petit.

J’ai envie de m’allonger contre toi, de plonger mon nez dans tes cheveux et de te serrer fort, mais il est déjà trop tard. Je ne peux plus reculer. Je t’embrasse une dernière fois, et je referme la porte de ton cocon. À quelques mètres de toi, dans la cuisine pour que tu ne le voies pas, mon premier amour m’attend.

Cinq ans qu’on ne s’est pas vus. Je l’ai bien aperçu quelques fois, mais j’ai réussi à l’ignorer. Je l’avais promis à ton père.

J’ai la main sur la poignée, pétrifiée par la culpabilité. Comment puis-je l’inviter chez moi, chez nous, après tout le mal qu’il m’a fait ? Je sais déjà qu’il ne partira plus. Il me dégoûte autant qu’il m’attire. Je le vomis autant que je l’aime.

Je n’avais pas vingt ans quand je l’ai rencontré. C’était à une soirée, tout le monde s’amusait, et moi, comme d’habitude, j’étais encombrée par ma timidité. Je me sentais transparente.

Jusqu’à ce que je le voie.

Son allure, sa blondeur, son odeur. Sa popularité. Je me suis accrochée à lui et je ne l’ai pas quitté de la soirée. Je lui ai confié mon mal-être, il m’a rassurée, consolée. Il a même réussi à me faire danser. Les autres ne comptaient plus.

On s’est revus dès le lendemain. Je ne m’étais jamais sentie aussi belle, aussi drôle, aussi forte. Avec lui, tout était possible. Il faisait de moi celle que j’avais toujours rêvé d’être.

J’étais tellement heureuse.

Ça n’a pas duré.

Tout le monde l’aimait, sauf mes parents. Ils m’interdisaient de le voir,

mais je ne pouvais pas me passer de lui. J'ai commencé à mentir, à trouver des prétextes pour le rejoindre. Je passais des nuits entières dehors, je le faisais venir à la maison quand tout le monde dormait. Un soir, j'ai réveillé ma mère avec mes gloussements. Je ne l'ai pas entendue entrer, elle nous a surpris tous les deux dans ma chambre. Elle s'est mise à hurler et l'a balancé dans l'escalier. Je suis partie avec lui.

La suite a été une dégringolade. Quand j'ai rencontré ton père, j'étais détruite par des années d'emprise. Il m'a arrachée à cette histoire, m'a rafistolée à force d'amour et de patience. On a pris une maison, j'ai trouvé un travail, on s'est mariés. J'ai appris à aimer ce bonheur tout simple, même si je n'arrivais pas à oublier l'autre. Combien de fois ai-je failli craquer, combien de fois ai-je dû me battre pour ne pas aller le rejoindre ?

Et puis, tu es arrivé, avec tes longs cils qui répandaient le bonheur et tes sourires qui effaçaient le moche. Le passé l'est vraiment devenu le jour de ta naissance. Oubliés la violence, les trahisons, les mensonges. La vie m'offrait une chance. La mort me l'a reprise.

Depuis que ton père est parti, j'essaie de tenir bon, je te le promets, mon amour. Je m'accroche de toutes mes forces à mes promesses et à ton avenir, mais l'autre est là, dans ma tête, dans ma chair, dans mes rêves. Ma tête le repousse, mais mon corps le réclame.

Juste une fois. Une toute petite fois.

Je pousse la porte de la cuisine. Il est là, face à moi. Il n'a pas changé.

C'est si bon de le sentir si près.

Dans un dernier sursaut, je tente de me rappeler qu'il m'a éloignée de mes proches, fait arrêter mes études, rendue malade. Mais son odeur. Putain, cette odeur.

Je fais un pas vers lui.

Mon cœur bat dans mes tempes, je ne réfléchis plus. Je tends la main, il est là. Je le touche, le caresse. Il m'a tellement manqué. Je ferme les yeux et j'approche mes lèvres.

Juste une fois. Une toute petite fois.

J'ignore l'heure qu'il est quand la porte de ta chambre s'ouvre. Je ne sais même plus quel jour on est. Ni pourquoi je ris aux éclats. Je ne te vois pas tout de suite. Je n'entends pas tes petites chaussettes dépareillées s'approcher de moi. Allongée sur le canapé, je tourne à peine la tête quand ta voix me parvient.

– Ça va, maman ? Qu'est-ce que tu fais sur le canapé ? À qui tu parles ? La peinture sur ta bouche a tout coulé.

*Tout va bien, rien n'est grave. Je suis forte, je suis drôle, je suis belle.
Rien ne peut nous arriver.*

*– Retourne te coucher, mon chéri. Maman passe la soirée avec un vieil
ami.*

*Et je m'esclaffe, avant de porter le goulot de mon premier amour à mes
lèvres.*

Iris

Jeanne ne veut pas m'accompagner pour ma balade quotidienne.

– C'est dimanche, j'ai mieux à faire, décrète-t-elle.

Mieux, visiblement, c'est être absorbée par un reportage télévisé sur les lamantins en compagnie de Théo. Je me demande si je dois y voir un message, le mode de déplacement de ces animaux me faisant étrangement penser au mien.

Il me faut une éternité pour descendre les trois étages. J'envisage sérieusement d'installer un système de poulies pour pallier la démission de mes ligaments. Contrairement à sa maîtresse, Boudine a fait montre d'enthousiasme, mais il se dissout rapidement au contact de ma lenteur.

La grossesse a exalté mes émotions, je suis une version augmentée de moi-même. J'alterne entre lamentations et émerveillements, rires et larmes. Chaque jour, j'aime davantage mon fils, j' imagine son visage, je lui parle, je renifle ses vêtements. J'en ai acheté quelques-uns, mais la plupart ont été confectionnés par Jeanne. J'ai tellement hâte de le voir dedans. Mon impatience a cependant été pondérée par la dernière échographie. Si je me fie au poids de naissance estimé, à l'instar d'Attila, mon fils va tout détruire sur son passage.

Jérémy ne me supporterait pas enceinte.

Comme je le redoutais, le répit a été de courte durée. Quelques heures à peine après son message de rupture, il en envoyait un autre : « Mon ange, laissons-nous une chance, nous ferons les efforts nécessaires. Ne me fais pas ça. Je t'aime. » Je n'ai pas répondu, pas plus qu'aux suivants. J'espérais que le dépôt de plainte le raisonnerait, ce n'est manifestement pas le cas. Il tient à être le décisionnaire. Il se désintéressera de moi quand il l'aura choisi, peut-être à la faveur d'une nouvelle rencontre, peut-être par usure. En attendant, je reste sur mes gardes. Finalement, la situation n'a pas évolué depuis mon départ de La Rochelle. Pourtant, tout est différent : je ne suis plus

seule.

Boudine et moi rentrons près de deux heures plus tard, dont une et demie dans l'escalier. Quelle idée de ne pas avoir choisi un immeuble avec ascenseur. Ça va mal finir, cette affaire. J'imagine les gros titres : « Record mondial : une femme enceinte – ou était-ce un lamantin ? – met trois jours, quatre heures et cinquante-six minutes à sortir de son appartement. Une grue appelée en renfort. »

Jeanne et Théo n'ont pas bougé d'un millimètre. C'est suspect, si je me fie à l'affirmation de Victor selon laquelle il les a croisés dans le hall pendant mon absence.

– Vous êtes descendus ? je demande.

– Absolument pas ! s'empresse de répondre Jeanne.

– Pourquoi ? s'enquiert Théo.

– Parce que Victor vous a vus en bas.

– Quelle balance, lâche Jeanne.

Elle se lève et me fait signe de la suivre, Théo sur ses talons, Boudine sur les talons de Théo.

– Ferme les yeux, ne triche pas ! m'intime-t-elle sur le pas de la porte de ma chambre.

J'entends le grincement, les griffes de Boudine sur le parquet, le rideau, un gloussement, et : « Tadaaam ! » J'ouvre les yeux. La petite table, dont je ne me servais jamais, a disparu. À la place trône un berceau vert d'eau.

– Il ressemble à...

Je ne termine pas ma phrase, de peur de blesser Jeanne. Elle la finit pour moi :

– C'est bien le berceau qui était à la cave. Théo et moi l'avons repeint, j'ai remarqué que tu aimais le vert.

– Jeanne, c'est... je ne sais pas quoi dire. C'est magnifique.

Théo pose ses mains contre sa bouche pour imiter un son de micro :

– Largage des larmes dans 3, 2, 1...

Je tente de faire barrage pour lui donner tort, mais mes glandes lacrymales se rangent de son côté. Jeanne me serre dans ses bras.

– Je suis heureuse qu'il serve enfin, murmure-t-elle. J'ai tellement rêvé de voir un bébé dedans.

– Vous êtes vraiment relou, lâche Théo. J'ai passé ma vie à me

forger une armure, et vous, vous arrivez et vous la faites exploser.

Jeanne

Jeanne était en train de lire la lettre qu'elle venait de trouver dans la boîte lorsqu'Iris la rejoignit dans le salon.

– Je crois que j'ai des contractions.

De tout temps, Jeanne avait affirmé posséder un sang-froid inébranlable. À maintes reprises, elle avait assuré à Pierre que, en cas d'urgence, elle saurait réfléchir posément et prendre des décisions rationnelles. Aussi, face à l'annonce inopinée de sa jeune amie, sut-elle réagir de manière sensée et méthodique :

– C'est la merde.

– Ça ne peut pas être ça, c'est trop tôt, assura Iris. C'est sans doute une fausse alerte. Ça va aller.

Pour illustrer ses dires, elle se plia en deux dans un long gémississement. Jeanne sauta sur ses pieds :

– Allons à la maternité.

– Attends, il n'y a pas d'urgence. La sage-femme m'a dit que des contractions pouvaient avoir lieu plusieurs semaines avant l'accouchement, ça va AAAAAAAAAAAAAH PUTAAAAAAIN ÇA FAIT MAAAAAAAL !

Jeanne se tétanisa quelques instants, avant de rassembler ses esprits et de traîner Iris à la maternité.

Au deuxième étage, elle ne put que constater l'échec de son initiative : Iris descendait une marche par contraction. À ce rythme, à l'arrivée au rez-de-chaussée, l'enfant aurait trois ans. Elle sortit son téléphone portable et composa le numéro de Victor. Il fut là dans la minute et porta la future maman et son chargement jusqu'en bas.

Par chance, la maternité se trouvait à deux rues de là. Victor escorta les deux femmes. Iris dut faire plusieurs pauses, appuyée contre une Jeanne qui manquait de vaciller à chaque nouveau gémississement.

Jeanne n'avait jamais été impliquée de si près dans une grossesse, et encore moins dans un accouchement. Mais ce n'était pas l'unique raison de son émoi. Jeanne éprouvait pour Iris et Théo des sentiments qu'elle n'avait jamais connus avant eux. Elle n'oserait jamais prétendre les aimer comme ses enfants. Elle les aimait tout court, et c'était bien assez pour trembler pour eux.

– C'est peut-être la tatin de Théo, souffla-t-elle entre deux contractions. Elle avait un goût bizarre, je n'ai pas osé le dire.

– Iris, tu vas accoucher, répondit fermement Jeanne.

Iris nia, avant d'être réduite au silence par une nouvelle vague de douleur.

À l'accueil, Jeanne expliqua la raison de leur venue et se chargea de récolter les documents demandés dans le sac d'Iris. Quand cette dernière fut emmenée en salle d'examen, Jeanne entreprit de se rendre dans la salle d'attente.

– Jeanne, tu veux bien venir avec moi ?

Elle ne se fit pas prier. Elle se plaça d'abord dans un coin de la pièce pour ne pas gêner les mouvements de l'équipe soignante. Elle était impressionnée par ce qu'elle découvrait. Un homme installa deux sangles autour du ventre d'Iris et glissa des capteurs dessous. Des nombres s'affichèrent sur l'écran d'une machine.

– Là, c'est le rythme cardiaque de votre bébé. Et là, l'intensité des contractions. Dites-nous quand vous en sentirez une.

Une femme examinait l'intimité d'Iris. Instinctivement, Jeanne se rapprocha de son amie et lui caressa le front.

– Ça va aller.

– Je leur fais perdre du temps, répondit-elle.

Une grimace déforma son visage, et Jeanne vit en direct le ventre d'Iris se tendre jusqu'à devenir dur. Le nombre sur l'écran s'emballa. La sage-femme ôta ses gants et s'avança vers Iris.

– Le travail a commencé. Quand vous repartirez d'ici, vous aurez votre bébé avec vous.

Iris rit et pleura en même temps. Jeanne lui prit la main et la caressa avec son pouce.

– Tu restes avec moi, d'accord ?

Jeanne opina du chef, puis elle se dirigea vers la première personne en blouse rose qu'elle vit et lui demanda s'il y avait un endroit

quelque part où elle pouvait s'allonger quelques instants avant de tourner de l'œil.

Théo

Nathalie est de très mauvaise humeur. Il faut bien la connaître pour s'en rendre compte, parce que son visage est toujours de mauvaise humeur, mais là, en plus de souffler toutes les dix secondes, elle grogne. Enfin, ça ressemble plutôt au bruit d'une tondeuse qui ne veut pas démarrer. C'est à cause de Leïla. Elle a osé la contredire devant un client. Il avait demandé une baguette pas trop cuite, Nathalie lui en a donné une très brune, et Leïla en a proposé une autre, plus blanche. Depuis, elle est en boucle.

– Tu ne peux pas me faire perdre la face devant les clients. Pour qui tu te prends ? Tu n'as pas mon expérience, au cas où tu l'aurais oublié. Je passe pour quoi, moi ?

À cette dernière question, j'ai une réponse, mais je ne suis pas sûr qu'elle lui plaise. Dès qu'elle le peut, Leïla me fait des gestes pour me faire part de sa détresse ou pour imiter Nathalie. Je ris, mais j'ai peur qu'elle la voie. Déjà qu'elle nous a certainement grillés...

Chaque fois qu'on se croise, Leïla et moi, on fait en sorte de se toucher. C'est plus fort que nous, j'ai jamais ressenti ça, il faut que je la voie, que je la sente, que je l'entende. Bref, elle est passée dans mon dos pendant que je préparais la crème anglaise, et elle en a profité pour me caresser les fesses. On a entendu un cri tellement flippant qu'on a sursauté.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? a demandé Nathalie en pointant mes fesses du doigt.

– Ça ? j'ai répondu. Il me semble que c'est mon cul.

– Ne faites pas les malins, j'ai parfaitement compris votre cirque. Leïla, pourquoi tu lui as touché les fesses ?

– Je n'ai pas fait exprès, j'ai glissé et je me suis rattrapée où j'ai pu.

C'était dur de ne pas rire.

– Vous êtes en couple ?

– Pas du tout, on a répondu en même temps.

– Attention, tous les deux ! Je vous ai à l'œil. Pas d'histoire d'amour ici, c'est pas *Tournez Manège*.

J'ai pas compris ce qu'elle disait, mais j'ai pas répondu. On a continué de travailler en espérant l'avoir convaincue, mais j'ai quand même un gros doute.

Mon téléphone vibre dans ma poche. Je me cache pour l'attraper, sinon elle va encore me chier un semi-remorque. C'est Jeanne. Je m'enferme dans les toilettes et je réponds en chuchotant.

– Jeanne, ça va ?

– Iris est en train d'accoucher.

Je dois patienter trois heures avant de pouvoir m'y rendre. Nathalie refuserait que je parte avant l'heure, je ne demande même pas. Dès que j'ai fini, je trace à la maternité. Une femme me demande si je suis un proche d'Iris.

– Je suis son fils.

Elle m'accompagne dans une chambre.

– Ça risque d'être très long, dit-elle. Vous voulez la télé ?

– Non merci. Ça va aller.

Je regrette aussitôt. Mon téléphone n'a presque plus de batterie, et mon monde imaginaire est difficilement accessible quand je suis stressé. Je suis condamné à lire le règlement intérieur et les affiches sur l'allaitement et le peau à peau. Je le raconte à Leïla, pour la faire rire. Elle rapplique une heure plus tard, avec un chargeur et des sandwiches.

J'ai un nœud dans le ventre, je ne peux rien avaler, mais je me force, tellement je suis touché par son geste. Elle doit le ressentir :

– T'as peur ?

– Un peu.

– Tu l'aimes beaucoup, hein ?

Je réfléchis quelques instants, parce que c'est tout nouveau, inhabituel, pas encore totalement intégré à ma base de données interne, et je réponds :

– Oui, beaucoup. Jeanne et Iris, c'est ma famille.

Iris

Gabin dort, recroquevillé contre mon buste.

Gabin, Dominique. Mon père en deuxième prénom.

Je ne savais pas à quoi m'attendre. Certaines parlent d'un amour immédiat, d'autres ont besoin de temps avant de rencontrer vraiment leur enfant. Je m'étais préparée aux deux options. Ça a été une déflagration. Mon cœur a augmenté de volume pour lui laisser la place d'y entrer. Quand la sage-femme l'a posé sur moi, son regard a plongé dans le mien, et j'y ai vu tout ce qu'il me confiait, tout ce qui nous attendait. Je me sens complète. J'ignorais que j'avais un manque jusqu'à ce qu'il vienne le combler.

Le brancardier pousse mon lit dans les couloirs. Je remonte en chambre. Jeanne marche à côté. Elle est restée durant les neuf heures de l'accouchement, à me tenir la main, m'encourager, me rassurer, se boucher les oreilles quand j'insultais la terre entière. Elle a fait le relais avec ma mère, qui a pris la route dès qu'elle a su. Elle arrivera en fin de matinée.

La porte s'ouvre, Théo est endormi sur le fauteuil. Il sursaute en nous entendant.

– Je dormais pas ! se justifie-t-il, les yeux à moitié fermés. Leïla est partie, il fallait qu'elle se repose, oh là là, il est tout petit !

– Tu diras ça à mon périmée.

Il rit. Je retourne doucement Gabin, Théo se penche pour observer son visage.

– Il est beau. Je sais pas de qui il tient ça.

Jeanne glousse, puis interroge mon regard pour savoir si elle peut le toucher.

– Tu veux le porter ? je demande.

– Jamais de la vie ! s'exclame Théo en reculant. Je ne touche pas le

premier soir.

– Je parlais à Jeanne.

– Je veux bien, murmure-t-elle, les yeux brillants.

Nos quatre mains le soulèvent, et après quelques gestes hasardeux, elle parvient à caler Gabin au creux de son bras gauche. Elle caresse doucement sa joue, prend ses minuscules doigts dans les siens, embrasse son front, et moi je les observe en me demandant jusqu'où un cœur peut grossir sans exploser.

– Faut que j'aille bosser, lance Théo en regardant l'heure sur son téléphone. Je passerai te voir ce soir si t'es pas trop fatiguée.

– Je viens avec toi, répond Jeanne en reposant Gabin sur moi. Iris a besoin de se reposer, et moi aussi.

Elle se penche pour déposer un baiser sur mon front, puis recule et plonge ses yeux dans les miens.

– Merci, ma chérie. C'était l'un des plus beaux moments de ma vie.

Je n'ai pas besoin de lui répondre, mon regard lui exprime ce que je ressens.

Je me retrouve seule avec mon fils. Son ventre se soulève au rythme de sa respiration. Parfois, un petit gémissement s'échappe de sa bouche. Il porte un pyjama en velours blanc et le bonnet assorti, tous deux cousus par Jeanne. Je ne parviens pas à le quitter des yeux. Je sais déjà que je ne me lasserai jamais de ce spectacle. Cet immensément petit me fait vivre l'immensément grand.

Je vais savourer ces heures en tête à tête avec mon fils. Je vais me gaver de son odeur, de ses pleurs, de ses soubresauts. Et puis, je rentrerai dans cet appartement où j'ai atterri par hasard, un jour de l'année dernière, avec deux parfaits inconnus que je n'avais pas envie de connaître mieux. Cet appartement qui ne devait être qu'un refuge provisoire, et qui est devenu mon foyer. Ces parfaits inconnus qui ne devaient être que des colocataires transitoires et qui sont devenus mes amis. Je vais reprendre ma vie, celle dont ils font désormais partie.

Il y a encore beaucoup d'incertitudes. J'ignore si je finirai par trouver un logement, si je reprendrai mon travail de kiné, si je resterai à Paris. Demain est une autre vie. Mais il y a une chose dont je suis sûre. Certains liens ont besoin de décennies pour se tisser, d'autres deviennent rapidement indéfectibles. Ce sont des évidences. Jeanne et Théo sont mes évidences. Quoi qu'il arrive, il nous restera ça.

Épilogue

15 juin

Jeanne plongeait ses deux pieds dans la flaque de soleil qui baignait son parquet. Un an plus tôt, jour pour jour, elle avait accompli cette même action, apprécié cette même chaleur, éprouvé cette même sérénité, juste avant que son monde ne bascule. Elle demeura longtemps ainsi, nue, les cheveux détachés, les paupières closes, offrant sa vulnérabilité à ses souvenirs.

Lorsqu'elle parvint à s'extraire du passé, elle se vêtit, se coiffa et retrouva Iris et Théo dans le salon.

– Il s'est endormi, chuchota la jeune femme.

Jeanne s'approcha du berceau près du canapé. Deux minuscules poings encadraient le minuscule minois de l'enfant qui grignotait chaque jour un peu plus de place dans son cœur.

– C'est un jour particulier, murmura-t-elle en s'asseyant. C'est le premier anniversaire de la disparition de Pierre. Je n'ai encore jamais réussi, mais, aujourd'hui, je veux vous raconter.

Alors, Jeanne raconta. La valise, le voyage en camping-car, le ciel bleu, Pierre qui descend acheter du pain, l'attroupement, le massage cardiaque, les secours, le dernier regard. Elle raconta les ultimes instants d'une vie révolue, dans un souffle, le regard plongé dans hier. Elle ne vit pas Théo blêmir. Elle ne vit pas Iris poser sa main sur sa bouche.

Tout au long de notre existence, nous rencontrons des milliers de personnes. Ce sont d'invisibles liens qui se créent entre elles et nous, et qui construisent l'être que l'on est. Certains liens sont éphémères, d'autres sont durables, tous exercent une influence sur notre existence. De la personne avec laquelle on échange quelques mots dans une file d'attente à celle avec qui on choisit de partager un bout de chemin. Il y a les visages que l'on croise et ceux qui restent. Il y a les visages que l'on choisit et ceux qui s'imposent. Il y a les visages que l'on oublie et ceux qui nous marquent. Il y a les visages que l'on croise plusieurs fois.

Iris. Théo. Le 15 juin dernier.

Théo se souvint du cri de Nathalie. « Le client fait un malaise ! » Il travaillait à la boulangerie depuis quelques jours à peine. Le temps de se remémorer les gestes appris lors de sa formation aux premiers secours, il s'était rué dehors et avait prodigué un massage cardiaque à l'homme étendu sur le trottoir.

Iris se souvint de l'attroupement. Quelques badauds s'étaient rassemblés autour d'une personne tombée au sol. Elle passait par là pour se rendre à un entretien d'embauche dans une agence d'aide à la personne. Elle avait demandé si quelqu'un avait prévenu les secours, personne n'avait répondu. Elle s'en était chargée.

Tous deux se souvinrent de la dame qui était arrivée en courant, pieds nus sur le trottoir. Ils avaient quitté les lieux dès l'arrivée des pompiers, gardant en mémoire ses larmes, mais pas son visage.

Jeanne les écouta lui dire que leurs chemins s'étaient déjà croisés. Que, sans le savoir, ils étaient liés. Qu'ils étaient désolés de n'avoir pu le sauver.

Elle resta longtemps silencieuse, à assimiler l'information, à s'ébahir des cachotteries de la vie, à observer ces visages qu'elle avait croisés sans les voir, puis elle sourit.

« Vous ne l'avez pas sauvé, lui, mais vous m'avez sauvée, moi. »

FIN

Remerciements

Lorsque j'ai commencé l'écriture de ce roman, je n'avais qu'une certitude : il parlerait de rencontres. Je suis persuadée que les personnes que l'on croise tout au long de notre vie orientent notre trajectoire. C'est pourquoi, à l'heure d'écrire les remerciements, je pense à ces rencontres qui, jour après jour, construisent la femme et la romancière que je suis.

Merci à ma famille – ma base, mon socle, mes piliers, mon oxygène : mes enfants et mon mari, qui partagent mes jours, mes nuits et mon cœur. Ma mère, mon père, ma sœur, mon neveu, ma nièce, mes grands-parents, mes tantes, mes oncles, si importants.

Merci à mes amis – mes évidences : Sophie, Cynthia, Serena, mes chères Bertitis, qui m'ont prouvé que l'amitié, la vraie, pouvait nous tomber dessus à tout âge. Marine, Gaëlle, Baptiste, Justine, Yannis, Faustine, d'être à mes côtés depuis si longtemps.

Merci à celles et ceux qui ont accepté de relire mon texte avant qu'il ne vous parvienne, et m'ont permis, par leurs remarques, de l'améliorer : Arnold, Muriel, Serena Giuliano, Sophie Rouvier, Cynthia Kafka, Baptiste Beaulieu, Constance Trapenard, Audrey, Marie Vareille, Michael Palmeira, Sophie Bordelais, Florence PrévotEAU, Marine Climent, Camille Anseume.

Un merci infini à Fabien, alias Grand Corps Malade, qui, en plus d'être un artiste talentueux, est un homme généreux qui a accepté de me laisser utiliser son magnifique titre « Il nous restera ça ». Je vous encourage à écouter ses albums, et particulièrement celui qui porte ce titre. La chanson « Pocahontas » me fait pleurer à chaque écoute depuis des années.

Merci à mon editrice, Alexandrine Duhin, pour sa présence infaillible et ses mots qui savent me remettre en route quand je cale.

Merci à Sophie de Closets pour sa confiance, son regard juste et son amitié.

Merci à toutes les personnes qui œuvrent dans l'ombre pour que les mots posés sur mon clavier se transforment en livre entre vos mains, et avec lesquelles, pour beaucoup, de jolis liens se sont créés :

Chez Fayard : Jérôme Laissus, Sophie Hogg-Grandjean, Katy Fenech, Laurent Bertail, Carole Saudejaud, Catherine Bourgey, Éléonore Delair, Florian Madisclaire, Pauline Duval, Romain Fournier, Pauline Faure, Ariane Foubert, Véronique Héron, Iris Neron-Bancel, Florence Ameline, Clémence Gueudré, Anne Schuliar, Delphine Pannetier, Martine Thibet.

Au Livre de poche : Béatrice Duval, Audrey Petit, Zoé Niewdanski, Sylvie Navellou, Claire Lauxerrois, Anne Bouissy, Florence Mas, Dominique Laude, William Koenig, Bénédicte Beaujouan, Antoinette Bouvier.

Les représentantes et les représentants, qui se démènent pour apporter les livres jusqu'à vous.

Merci aux libraires, qui, malgré les deux éprouvantes dernières années, conservent leur passion pour créer des ponts entre les auteurs et les lecteurs.

Merci à Valérie Renaud d'avoir consacré autant de temps à la recherche de cette magnifique couverture.

Merci à Lorraine Fouchet et Valérie Perrin, deux belles rencontres au gré des salons littéraires.

Merci aux blogueuses et aux blogueurs, qui répandent avec tant de générosité leur amour des livres.

Merci à Jean-Jacques Goldman d'avoir accepté que je cite ses paroles, petit clin d'œil à mon premier roman, *Le Premier Jour du reste de ma vie*, dans lequel il tenait un rôle important.

Et un merci immense, profond, sincère, à vous, chères lectrices, chers lecteurs. Je ne connais pas forcément vos visages, vos voix, bien souvent, nous ne nous sommes jamais rencontrés, même pas écrit. Pourtant, vous êtes l'une de mes plus belles rencontres. Merci pour cette présence invisible qui m'apporte tant.

Découvrez les livres audio
de **VIRGINIE GRIMALDI**
en CD chez votre libraire
ou en téléchargement sur
www.audiolib.fr



 **audiolib**
écoutez, c'est un livre !

Conception de la maquette : © Johannes Wiebel |
punchdesign

Conception graphique de la couverture :
© Valérie Renaud

Motifs : © Adobe Stock / klamite – Getty
Images / iStock / perori 00 et anna42f
Illustration : © Miré

Titre : « Il nous restera ça », Grand Corps Malade
© Anouche Productions
Avec la généreuse autorisation de Fabien
Marsaud.

Citations :

Page 9 : Leonard Cohen, « Anthem »
© Sony/ATV Songs LLC, 1992.
Avec l'aimable autorisation de SONY Music
Publishing (France).

Page 9 : Romain Gary, *Au-delà de cette limite
votre ticket n'est plus valable*
© Éditions GALLIMARD.

Pages 118-120 : « La Chanson des vieux amants ».
Auteur : Jacques Brel
Compositeurs : Jacques Brel et Gérard Jouannest.
© Éditions Jacques Brel, Bruxelles, 1967.

© Librairie Arthème Fayard, 2022.
Dépôt légal : mai 2022.

ISBN : 978-2-21371-867-5

Table

Couverture

Page de titre

De la même autrice

Prologue - Jeanne

Trois mois plus tôt

Théo

Deux mois plus tôt

Iris

Un mois plus tôt

SEPTEMBRE

1 - Jeanne

2 - Théo

3 - Iris

4 - Jeanne

5 - Théo

6 - Iris

7 - Jeanne

8 - Théo

9 - Iris

10 - Jeanne

11 - Théo

12 - Iris

OCTOBRE

13 - Jeanne

14 - Théo

15 - Iris

16 - Jeanne

17 - Théo

18 - Iris

19 - Jeanne

20 - Théo

21 - Iris

22 - Jeanne

23 - Théo

24 - Iris

NOVEMBRE

25 - Jeanne

26 - Théo

27 - Iris

28 - Jeanne

29 - Théo

30 - Iris

31 - Jeanne

32 - Théo

33 - Iris

DÉCEMBRE

34 - Jeanne

35 - Théo

36 - Iris

37 - Jeanne

38 - Théo

39 - Iris

40 - Jeanne

41 - Théo

42 - Iris

43 - Jeanne

44 - Théo

45 - Iris

46 - Jeanne

47 - Théo

48 - Iris

49 - Jeanne

50 - Théo

51 - Iris

JANVIER

52 - Jeanne

53 - Théo

54 - Iris

55 - Jeanne

56 - Théo

57 - Iris

58 - Jeanne

59 - Théo

60 - Iris

61 - Jeanne

62 - Théo

63 - Iris

64 - Jeanne

65 - Théo

66 - Iris

FÉVRIER

67 - Jeanne

68 - Théo

69 - Iris

70 - Iris

71 - Jeanne

72 - Théo

73 - Iris

74 - Jeanne

75 - Théo

76 - Iris

77 - Jeanne

78 - Théo

79 - Iris

Épilogue

15 juin

Remerciements

Page de copyright

